

U d'of OTTAWA

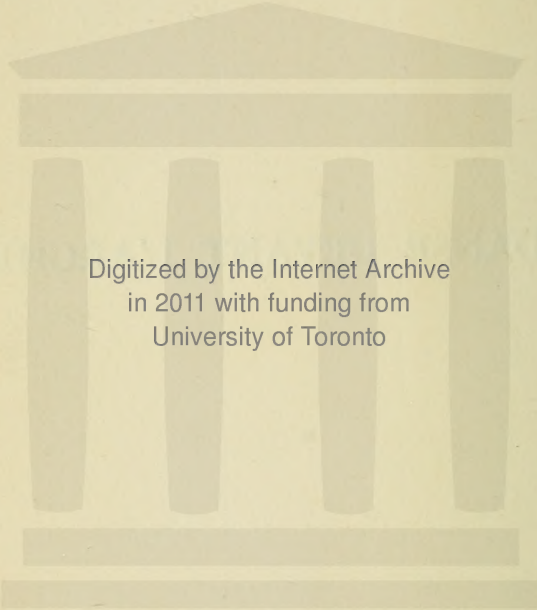


39003003887931



664-1B-39

LA DANSE DEVANT L'ARCHE



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

HENRI FRANCK

121 44 1973
re

LA DANSE
DEVANT L'ARCHE

PRÉFACE DE
M^{me} DE NOAILLES

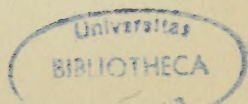
(2^{me} édition)

nrf

ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

35 & 37, RUE MADAME, PARIS

1912



IL A ÉTÉ TIRÉ A PART
50 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ D'ARCHES,
RÉIMPOSÉS ET NUMÉROTÉS
A LA PRESSE

70
2611
R32D3
1912

PRÉFACE

Des yeux limpides se sont fermés qui possédaient la grâce et comme la science du ciel ; une voix s'est tue où se pressait et s'ordonnait à la fois le tumulte de la pensée ; mais, de ce silence qui nous emplit d'un accablant ennui, un chant sacré va s'élever. L'enfant savant et pur, le fils des prophètes, le jeune Français nourri de tous les suc de sa terre natale, a, d'abord, reconstruit le temple dans les nuées. Comme s'avance Eliacin, assuré et fervent, comme se détache du groupe des jeunes Israélites, dans la tragédie d'*Esther*, le chant dominant, il proclame sa part privilégiée et son noble plaisir :

Je suis fier d'être admis à vos cérémonies
O Dieu du peuple élu, ô mon maître, ô mon Roi ;
Je suis heureux que mon enfance soit nourrie
Dans votre temple saint, de votre sainte loi.

Que je sois le plus jeune entre tous vos lévites,
Dieu éternel, ô Roi des anciens Patriarches,

PRÉFACE

Le plus ardent de ceux que votre amour habite,
Le plus léger de ceux qui dansent devant l'Arche.

Que ma sensible enfance ait grandi sous votre ombre
Comme une mince fleur sous un arbre éternel,
Que mon esprit se soit formé selon vos Nombres
Et que je sois savant entre ceux d'Israël.

Par l'insondable et stricte hérédité, par l'étude et l'inclination, il a, de l'Orient religieux, de la terre pastorale des prêtres et des Rois, une rêveuse expérience.

Un esprit ainsi préparé est au commencement de l'histoire humaine. Il vient depuis des siècles, chargé de patience et d'ambitions, de connaissance et de labeur.

Ayant, au cours des âges, subi et dépassé toutes les luttes avec les hommes, ayant épuisé tous les débats et toutes les circonstances, il demeure seul avec l'essentiel. Sa race antique a fait pour lui ce long travail. Il semble que rien ne doive plus étonner une âme accumulée, qui, dans le triomphe comme au travers des persécutions, a connu la sublime familiarité avec le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Elle voit tout de niveau et ne saurait poursuivre et devancer qu'elle-même. Aussi sa prière est-elle un départ. Mais, cet esprit, enivré de divin,

accoutumé au bourdonnement d'airain des mots d'Eternel et d'éternité, ne quitte Dieu que pour Dieu.

Quand il abandonne sa Vérité première et concise, quand, avec de turbulents regrets il renonce à sa docile joie, c'est que l'infini le provoque et l'attire. Le soleil qui, à l'aube, est une fraîche clarté centrale, disperse à midi des flammes allongées dont les pointes assaillent et criblent le cœur. L'enfant intrépide courut au-devant de ces ardentes flèches.

On songe à ce verset du *Livre des Rois* :

“ Aussitôt que Salomon eut achevé de faire cette supplication à l'Eternel, il se leva de devant l'autel ; ainsi il n'était plus à genoux, mais il avait encore les deux mains tendues vers les cieux...”

Le jeune lévite quittera le temple pour chercher, examiner, atteindre, — les mains tendues, — un Dieu dont il s'éloigne :

Je vais partir : le ciel a fait vibrer ses cordes ;
Le printemps inquiet, prophète de l'été,
S'abîme en la splendeur du Dieu qu'il annonçait ;
Le rayonnant été va couronner l'Europe

Je vais partir : au ciel de Juin Antarès brille,
Antarès, cœur vermeil du Scorpion belliqueux :

PRÉFACE

Il promet la victoire aux enfants qui se troublent,
Il promet la bataille aux esprits courageux.

La nuit semble chanter un psaume sans répons
Dans le temple endormi où je me désespère ;
Furtif, loyal, j'irai vers le Dieu nécessaire
Qui m'attend par delà les libres horizons.

Dieu ardu, toujours ébauché par l'effort et senti par le désir : Dieu sensible, non au cœur, mais à l'espérance.

“ Coureur adolescent au cœur infatigable ”, il ne s'élançait pas seulement vers le vif horizon, — d'une de ses mains il reprend et retient le passé.

Si la continuité est la seule lutte que la race humaine puisse entreprendre contre la destruction, s'il est une durée que l'on puisse opposer à la stabilité des monts, c'est cette longue mémoire, transmise d'âge en âge, par qui, soudain, le temps est aboli et l'antique univers nous révèle son jeune visage.

Henri Franck connut ces faveurs du temps et de l'Histoire.

Ce fut la noblesse de son esprit sans défaut, et sa richesse secrète, de faire, sans se lasser, un fructueux trajet entre l'Orient sacré et sa terre natale. Réjoui par le présent, avide de l'avenir, mêlé à

utes les luttes de ses concitoyens, il allait
urtant, à l'heure où le cœur s'isole et se repose,
désaltérer aux citernes bibliques de la Palestine,
pencher son visage sur ce puits de David, creusé
l'entrée de Bethléem, aux eaux duquel le roi
if aspirait si ardemment dans la caverne d'Ab-
llam. Il fut un point de jonction où l'actuel
joint le passé.

Les premières rêveries de l'enfance sont puisées
ns l'Histoire Sainte. Là, le faste oriental, loin de
oubler et d'amollir le cœur, s'enveloppe d'une
ajestueuse et sereine tristesse. Quand la poésie
ut atteindre au sublime, il semble qu'elle doive
tourner vers ces collines pierreuses, fendues par
s torrents, parcourir le sol ardent où la haute
lme, debout sur son ombre étoilée, tient suspen-
us le souvenir et l'attente des hommes. On le
nt, le lyrisme, en ces lieux, a quelque chose de
rouche, de pur et de naissant. Corneille, Racine,
igny, Hugo ont trouvé pour l'exprimer les
cents de l'auguste simplicité.

Lamartine soupire après ces divins parages :
rpe suspendue et frappée par le vent, son esprit
rmonieux évoque le désert et la tente :

Et le soir, au doux bruit du zéphyr dans les toiles,
Rêver les rêves de Jacob...

Aucun de nous n'a oublié sa première rencontre avec la sainte histoire. Mais, tandis que cette terre mystérieuse emplissait notre enfance d'un craintif étonnement, Henri Franck put contempler avec une confiance filiale le torride azur où les nuées portent Dieu, et reconnaître les chemins du Mont Liban, la Vallée du Jourdain, la Mer Morte, les ombrages aromatiques du pays de Galaad. Nous nous souvenons d'un jour où, de sa voix rêveuse et nette, qui s'accordait avec son beau regard visionnaire, il citait, dans la langue des Hébreux, les paroles bibliques : " Ecoute, Israël, l'Eternel est ton Dieu, l'Eternel est Un. "

Il était grave en s'exprimant ainsi, sachant qu'il réveillait dans l'éther les ondes vénérables, mais il riait aussi quand nous lui faisons remarquer qu'il parlait comme le buisson ardent. Il aimait à répéter une phrase de Renan : " Le désert est monothéiste ". Le désert, l'azur, et, au bout de l'horizon toujours reculé, la flèche enfoncée et vibrante de l'intelligence de l'homme, voilà l'image dont il fut hanté.

C'est le grand apport de ceux qui, nés en France et participant d'elle, retrouvent, par l'étude et la méditation le sens de leur origine, qu'ils lui font

chaque jour le don de leurs qualités propres.

Don inépuisable de l'encens et de la myrrhe !

Attachés par la reconnaissance, par les nobles servitudes nationales au sol où, depuis longtemps, se sont établis leurs pères, ils perfectionnent un amour qui se connaît et s'interroge : c'est un lien constamment sensible, une émulation, un pacte conclu, éternel, mais dont la formule silencieuse se répète chaque jour.

Nul amour ne donne plus de gages qu'un grand amour contesté.

Dans le domaine de la pensée, la France s'accroît par la dévotion de ceux qui la choisissent et la servent, comme elle étendait ses frontières par la Provence, par la Bretagne, par l'Alsace.

Précisément, sur la terre d'Alsace-Lorraine, conquise par la France et un jour perdue, nous vîmes notre ami ému d'une tristesse irritée qu'interprète, chez Racine, le chœur des jeunes Israélites, quand ces voix insistantes dépeignent, regrettent et espèrent les splendeurs de Sion, de leur chère Sion.

Henri Franck ne se contentait pas de parcourir avec une généreuse indignation les nobles provinces enchaînées. Il appelait de tous ses vœux le moment, qu'il croyait proche, où, jeune soldat à la caserne, il connaîtrait les humbles et vaillants travaux qui

sont la promesse des jeunes hommes à la Patrie. En attendant que vînt cette échéance, il poursuivait ses études triomphantes. Il était heureux, il avait confiance; un soir, cet adolescent qui ne savait ni marcher sans courir, ni rester assis sans s'élancer hors du repos, dut s'aliter. La fièvre quotidienne, les alternatives de l'espérance et de l'abattement, des projets et de la résignation, n'eurent point de prise sur cette intelligence parfaite. Il entreprit d'écrire *la Danse devant l'Arche*. Avec la volonté la mieux conduite, il lança la nef à la mer, dirigea sans faiblesse son poème vers son but, tint tête au Destin opposé. Le sort, qui l'avait élu, ne devait plus le porter; il le combattit sans plaintes: quel témoignage d'un courage calme et régulier!

Dédaignant le sentimental et facile travail qui consiste à accueillir la mélancolie ou l'espérance passagères, il ne fit point, des feuillets que nous vîmes dispersés sur son lit, le miroir des rapides émotions. Il apparaît bien que ce jeune Faust de l'espace ne prend contact avec la terre, dont il reconnaît pourtant toutes les délices, que pour s'élancer plus haut dans les régions désirées, où son visage altéré se suspendait, et absorbait d'un regard haletant le subtil et nourrissant breuvage.

On verra, au cours de ce poème, que, ce qui

pour d'autres eût été le but, n'était chez lui qu'une halte toujours délaissée. Il atteint pour franchir. Mais dans cette course du divin au divin, où l'espérance se transforme sans connaître de fléchissement, rien n'est moins désespéré que les successives déceptions. De chaque mécompte, il fait un degré vers l'altitude. Il épuise la prière, la confiance, l'amitié, les contrées, leurs splendides appâts, non comme on abandonne un sol ingrat et qui se refuse, mais comme on lie la gerbe après l'avoir patiemment amassée.

La plaine ainsi fauchée n'est pas veuve en août, mais toute ruisselante d'une richesse utilisée : récolte lourde et serrée, moisson de l'imagination, que la raison sévère noue et empêche de se disperser.

Une âme qui, en vingt années, s'était emplie de la connaissance du monde avec la rapidité et le tumulte d'un navire audacieux qui, se brisant, s'entr'ouvre, et engloutit l'océan avant de s'y abandonner, imprimait à la personne d'Henri Franck un caractère indéchiffrable autant que saisissant.

Il ne serait pas suffisant d'affirmer que cet adolescent était — au dire même de tous ses condisciples — l'un des prodiges de sa génération, il était autre.

Il nous étonnait. Son charmant regard, liquide et profond, toujours en mouvement, en action, faisait songer au bouillonnement mystérieux des métaux dans les astres. Il y naissait toujours je ne sais quoi de secret, de confidentiel, d'évident et de déjà transformé, — tant était rapide en lui la puissante circulation du rêve. Ses amis, — tous ses aînés, — puisaient dans ce regard une somme nouvelle de notions et de certitudes, et comme une entente qui dépassait les mots et se plaisait à leur rester étrangère. Il donnait au monde intérieur une forme sensible que nous poursuivions en silence. Qu'importaient les paysages où, avec lui malade, nous errions ? Son visage, qui exprimait sans cesse l'émotion spiritualisée, les absorbait et les répandait à nouveau sur toute l'étendue, en les chargeant d'une humaine bonté. Souvent, arrêtant sa conversation sérieuse ou bondissante, il écoutait. Il attachait sur nous son regard à la fois attentif et distrait, auquel incombait, semblait-il, la tâche de comprendre en même temps les choses d'ici-bas et d'ailleurs. Parfois, son esprit mobile, toujours séduit par l'espace, s'éloignait, prenait possession d'un univers où il ne s'efforçait pas de nous entraîner ; mais alors son amitié s'inquiétait, la douce excuse brillait dans son sourire ; il se

repentait d'avoir, loin de ses préférés, goûté la divine liberté ; on voyait sa pensée revenir vers nous avec hâte : nous n'oublierons jamais cette gravité, cette profondeur, cette quantité du regard. Bien que le présent lui fût un enchantement, on eût dit que, sans cesse, il y renonçait. Inconsciemment averti du départ, il se pressait, non avec une fébrile activité, mais avec la prévoyante allégresse d'une âme qui, assurée d'un plus radieux asile, "entre aux jours éternels et sort des jours changeants".

Comme elle emplit la profondeur anxieuse du cœur, cette phrase qu'on lit chez Spinoza : "Celui qui est propre à beaucoup de choses a une âme dont la plus grande partie est éternelle !"

Aimant tout, excellant en toutes choses, Henri Franck manque ici-bas à toutes les nobles causes qui l'eussent sollicité, car ses aptitudes égalaient sa curiosité.

La Danse devant l'Arche fut écrite pendant les deux années de sa maladie ininterrompue. Ce poème décèle le mouvement de sa vie, — de cette vie de l'intelligence dont il assumait avec orgueil la charge, et qu'il maintenait au-dessus des émotions : car le vent des tempêtes qui soulève et laisse retomber les flots ne fait pas osciller les étoiles.

Sans procédé, sans artifice, obéissant à la nécessité d'une inspiration robuste et flexible, qui s'élançe, qui s'enfle, qui s'irrite et qui ploie, ce poème a les lignes imposantes de l'architecture, ses mathématiques secrètes, et ses délicats achèvements.

Au cours de cette longue expansion lyrique, provoquée et surveillée par l'intelligence, il sut éviter la monotonie. Le rythme se modifie comme alterne dans la nature la coloration des heures. La puissance, la légèreté, l'âpreté, les reproches, l'adoration composent une harmonie où tout est à la fois nombre et unité. Chez lui, la musique du vers n'est pas seulement suave et fluide accord des mots enchaînés, mais une orchestration où la dialectique s'embrace, se revêt de la sonorité des cymbales et des harpes.

Quelques poètes se sont efforcés de communiquer l'ineffable par de sensibles et adroites imprécisions. Celui-ci ne demanda qu'à l'exactitude son formel témoignage. Il faut à une telle entreprise l'aisance et la richesse verbales, l'agilité, l'élan, la ferme décision. Avec un choix minutieux et rapide, Henri Franck éliminait tout l'approximatif ; franchissant les molles pentes, il atteignait d'un bond à l'étroit plateau de la justesse définitive. Ainsi le coureur de char antique, les pieds joints, les mains

rigides, le regard résolu, retient ses chevaux emportés.

Jeune soldat d'une armée sainte, s'entraînant vers les sommets, c'est son courage de ne point se détourner de la vision des cimes, et d'aspirer à cette âpre atmosphère, — quand l'abondance, l'opulence, les grâces de la vallée séduisent sa juvénile tendresse. Car ce vivant multiplié joignait à la candeur de l'enfance je ne sais quelle mystique paternité du cœur, qui l'inclinait, riant et lourd de sagesse, sur les jeux et les travaux de la race humaine.

Sa noble ingénuité n'était pas ignorance, mais profusion de richesse intérieure, alerte et généreuse lassitude de l'éphémère. Il obéissait aux lois de l'élévation. Sans cesse il prenait congé. Aujourd'hui, nous nous expliquons la mystérieuse intensité de son délicat visage : tous ses beaux regards étaient des regards d'adieux. Il exerçait avec un austère enthousiasme les charges d'une royale intelligence, qui, ayant à parcourir beaucoup de contrées, ne peut les visiter qu'une fois, et ne fait bénéficier que brièvement de sa sollicitude tous les domaines qui lui sont échus. Pourtant nul jeune homme n'eut plus que lui le net et prompt discernement des délices, — de leur surface jusqu'à leur pro-

fondeur. Il n'est rien dont il n'ait goûté les grâces particulières. La musique, les couleurs, la danse, le secret des pays et des visages l'enflammaient, — ou le précipitaient dans des torpeurs enchantées dont il s'évadait aussitôt, — comme le feu en montant s'arrache au feu lui-même.

Autant que ses amis avaient besoin de lui, il eut besoin de lui-même ; il connut, goûta, estima avec gravité la valeur de sa propre compagnie. Les derniers jours de sa vie, comme il voulait savoir quel pays on lui permettrait de visiter, et qu'on essayait d'arrêter sa hâte, il répondit qu'il s'enquerrait du nom des villes pour rêver. Mais ces rêves nonchalants qui, parfois, suffisent à l'honneur d'un poète, n'étaient que sa paresse, son demi-sommeil ; il entendait les négliger. Le chant des phrases, la flèche embaumée des mots qui cherche et traverse le cœur, ces voyages stériles de l'imagination, il les dédaignait. C'est la marque de l'esprit créateur de ne point s'attarder au versant du coteau, ou sur la grève, au bercement des vagues.

Dans une des notes qu'Henri Franck donnait à *la Nouvelle Revue Française* on lit : “ Un rossignol chante la nuit dans un bosquet de Prague, non loin d'un café bien éclairé où l'on joue des danses de Brahms ”. Le rossignol, — des sages

de la Perse, à l'entendre chanter, ont laissé se perdre le temps même de la vie ; mais lui constate les plaisirs et s'éloigne. La complainte des enfants bretons au bord des flots quand sonne l'heure du départ pour l'Islande, la flûte du pâtre béarnais sur la fraîche colline, près des torrents fleuris, ce n'est pas la mer, ce n'est pas la montagne ; et Henri Franck ne s'arrêtait pas tant qu'il avait devant les yeux de l'étendue et de la hauteur.

Je n'essaierai pas d'analyser *la Danse devant l'Arche*, dont toutes les parties se prévoient, se reflètent l'une l'autre, font appel l'une à l'autre. On peut, pourtant, pour dévoiler ce poème, indiquer qu'il exprime l'amour passionné de l'intelligence, de l'action, du courage, de la vie civique et de l'amitié.

Les vers consacrés à l'amitié ont un accent jusqu'alors inconnu. Tour à tour poète, philosophe, combattif, conciliateur, Henri Franck était à lui seul le nombre d'amis qui autour de lui s'assembla. Il nous aimait parce qu'il nous reconnaissait chacun pour une partie du groupe actif, grave et joyeux que formait son propre cœur. Il n'eut d'ambitions qu'unanimes. Son enthousiasme collectif recherchait les foules. Il s'émouvait à la pensée de l'audace et du triomphe de sa généra-

tion. Ainsi marchaient les bataillons des Grecs.

Empli du sens humain, il aimait la vie parce qu'elle est la vie éternelle. Il avait confiance en elle parce qu'elle est l'abondance, la continuité, le temps, — qui ne peuvent faire défaut. Aimant les êtres d'époque en époque, il se léguait à l'avenir, sachant que, lui-même, avait pieusement recueilli et abrité le passé. Sans violence, hospitalier à toutes les formes de la ferveur humaine, ne se refusant qu'à la haine, il loua, de sa terre natale, tous les aspects dont le temps la revêtait.

Ta sainte et ferme terre est pour les basiliques
 Un beau soubassement,
 O France, il renaîtra l'ancien éclat des fêtes,
 Où tout ton peuple s'unissait,
 Le temps où, quand l'idée jaillissait de ta tête,
 La force auguste l'étayait.

Le temps des beaux pamphlets et des belles fanfares,
 Le temps du libre esprit, de l'ordre et des victoires,
 Le temps du rire et du clairon,
 Lorsque la liberté s'alliait à l'audace,
 Quand la raison portant l'épée et la cuirasse,
 S'appuyait sur des bataillons.

O Reine aux pieds légers enlisée dans le sable,
 Vois nos larmes, consens de renaître et de vivre ;
 Embouche de nouveau le grand clairon de cuivre

Et contents d'écouter ta voix impérieuse
Tes enfants dégrisés te suivront, Généreuse,
C'est à toi d'imposer ta domination
A ton peuple jadis si prompt aux sacrifices,
A toi de retenir, sur tes beaux édifices,
Le tutélaire essaim des Vénérations.

Il ne lui suffisait pas de contempler les choses, il semblait les consulter, attendre leur suprême réponse, se prêter à leur haute confiance.

Dans la seconde et la troisième partie du poème, l'accent lyrique atteint à la plus sûre beauté. On pense à telle pièce des *Châtiments* de Hugo, et encore à la fantaisie du *Songe d'une Nuit d'été*. Non seulement de nombreux passages de ce livre ont la richesse brève et totale des fragments antiques, qui résument ce qu'ils ne peuvent plus exposer, mais telle strophe parfaite, tel vers accompli se fixent dans la mémoire en lumineux points de repère, comme on voit, sur le ciel des nuits, le cordon brillant des étoiles groupées.

Henri Franck a tout contemplé, tout préféré, pourrait-on dire, tant cette âme ascendante superposait l'enthousiasme à l'enthousiasme. Il exhortait à l'exaltation.

La mélancolie dont parfois il paraissait enveloppé, n'était que lucide extase, solitaire émerveillement

d'être son compagnon unique sur la cime étroite du rêve, où la nature ne tolère aucun témoin.

Seule la présence de l'Ange que connut Jacob se laisse par instants deviner ; deux voix se mêlent, celle du poète et celle du visiteur ailé ; ce n'est pas un combat, mais un accord, et, finalement, une adhésion au céleste départ.

La vie altère tout ce qu'elle continue ; elle fait du printemps, qui réjouit le cœur, les automnes dévastés. Elle préféra épargner celui-là, en qui elle mit toutes ses complaisances, et voulut conserver en lui cet aspect de perfection dont elle l'avait doué, et qui ne l'abandonna pas, même à la minute dernière, quand ses proches ne virent plus, — dans l'éther où s'élançait son âme répondant à la divine convocation, — que le sillon d'un char de feu.

La beauté de l'enfance est de ne pas finir.

Avec une sorte de prescience, Henri Franck goûtait ce vers de Hugo. Choisi, comme l'avait été son peuple, pour l'étude du divin et pour le sacrifice, il a moins que nous pour lui lutté contre le sort qui contrariait ses pas, et qui les arrêta.

Pourtant, bien qu'il nous apparût le plus vivant des vivants, et que son alerte et courageuse faiblesse, rapide en mouvement comme en pensée, nous trouvait souvent moins disposés qu'il ne l'était

lui-même, lequel de nous se le figura jamais accablé, subissant “ la haute pression des eaux amères ”, dépossédé de cette royauté naturelle, suave et volontaire qui attirait et soumettait l'amitié. C'est cette rêverie pleine de projets, cet ingénieux peuplement du temps et de l'espace, cette avidité louable à retirer de tout une leçon, une espérance, un nouveau courage, cette possession et cette exploitation du monde de l'esprit, qui rendaient sa présence, sa parole et son silence même instructifs comme un long voyage.

Guide habile et lucide dans les régions impondérables, il ajoutait au réel cette hallucination créatrice qui est la réalité pour l'âme, sans que la raison et la clarté en fussent modifiées. Nous n'avons pas connu d'esprit en qui s'alliaient plus harmonieusement de si nobles contrastes. La difficulté et la lutte l'attiraient particulièrement. Sans doute il dut, dès l'enfance, l'inscrire en son cœur, cet âpre et douloureux cantique que chantaient au Moyen Age les Juifs dispersés et asservis : “ Ecoute-moi, ô mon rocher, quand aujourd'hui je t'invoque, et sois-moi favorable comme au temps où Israël t'offrait le sacrifice du soir... ”

Mais la correspondance d'Henri Franck, pieusement conservée par ses amis, révèle aussi une

inépuisable diversité, où la confiance heureuse domine. Dans le tissu délié et voltigeant de l'écriture le récit s'élançait et rit, — de ce rire bondissant des sources qui est, plus encore que de la joie, une sorte de liberté et de mystérieux détachement.

Ainsi, cet esprit favorisé, après avoir connu vingt années la pureté, l'abondance, la noblesse de la vie, s'est éteint, non dans la fatigue des études, mais réjoui et consumé par leur rayonnement. Une claire et brève existence est un brasier où chaque flamme illumine et dévore. Les hautes lueurs ont de cruels secrets. Puissent les parents et les amis d'Henri Franck accueillir l'unique, l'humble consolation : il n'eût pas toléré une autre existence que celle qui lui prodigua la somptuosité des connaissances universelles, et lui proposa la mort d'un jeune héros studieux, au milieu des livres ouverts dont chaque signe est une idée qui combat.

Et pourtant, à la lecture, à la méditation, à la poésie même, il préféra l'enseignement. Il tenait de sa race pensive le pouvoir sacré de former et de conduire l'esprit. Michelet rapporte ces mots recueillis dans les Védas : " L'hymne a tout commencé ; la parole soutient le monde." C'est sous la forme de l'hymne, en effet, alternant avec l'analyse, qu'il concevait la méthode pédagogique.

Sans que jamais sa modestie et sa parfaite mesure ne révélassent l'orgueil que lui faisaient éprouver ses dons, nous devinons qu'il connut ce qu'il possédait. Au terme de sa vie, apprenant qu'un de ses amis allait enseigner l'Histoire, il eut une minute de brûlant regret. Il lui écrivit la tristesse qu'il éprouvait à se sentir malade en un temps, disait-il, " où il est si intéressant d'être à la fois professeur, Juif et Français ". En sa conscience courageuse il assignait à ces trois mots autant de devoirs et d'observances, qui se résumaient en une tâche unique et de haute portée. Il avait connu cette allégresse qu'il regrettait encore : pendant plusieurs mois, Henri Franck fit, au Collège Chaptal, un cours à des élèves dont plusieurs étaient ses aînés. Sans jamais s'appauvrir elle-même, cette âme entraînante prodigua les appels à la vie et les raisons de la ferveur. Ses élèves, ne sachant comment témoigner leur gratitude à ce jeune professeur qui, au moment des récréations, se mêlait spontanément à leurs jeux, lui apportaient des fleurs. Ils ne pourront désormais que renouveler ce déferent et tendre geste.

— Cher compagnon, enfant, maître et ami, aventureux et sage, intrépide et résigné, vous qui fûtes

si avide d'entreprendre, d'observer, d'accomplir, — si désireux aussi d'habiter la demeure du cœur des hommes, nous vous emporterons dans notre vigilante mémoire au long des jours qui nous sont assignés. Quand les flots de la mer se presseront sous les vaisseaux joyeux, quand se lèveront les jeunes moissons, et que les chants des clairons s'éloigneront le soir sur les routes ombragées, nous interrogerons votre secrète présence.

Assistant privilégié, nous vous ferons une place en avant même de notre propre cœur : ainsi les mères antiques, au jour des combats, présentaient, au bout de leurs mains allongées, leur fier enfant. De telle sorte, aussi longtemps que nous-mêmes, vous contemplez le spectacle de la lumière et les foules humaines, tandis que votre doux être, à l'abri de la Destinée qui n'a pitié d'aucun vivant, désormais repose, — Henri Franck, ombre chérie, frère léger et juvénile de David chargé d'orages et de Booz endormi.

A. DE NOAILLES.

LA DANSE DEVANT L'ARCHE

LIVRE PREMIER

I

“ Notre Dieu et dieu de nos pères ;
Dieu vivant, dieu jaloux, dieu des vents, dieu des
eaux,
Dieu des grands luminaires :
Les cèdres du Liban distillent ta rosée,
Les grands cèdres sur la montagne,
Et tu déracines les arbres
Lorsque ton courroux s’y complaît,
Les torrents bouillonnants célèbrent ton approche ;
Les monts se fendent devant toi
L’orage annonce ta colère
La foudre porte tes décrets.

Qu’il est doux pour l’enfant qui vit dans ta demeure,
De confesser ton existence sur la harpe,
De célébrer ton nom sur le psaltérion ;
De célébrer ta bienveillance le matin,

Et le soir, au son des cymbales,
 Éternel tout-puissant, de célébrer ta gloire,
 Éternel tout-puissant dans les hauteurs des cieux.

II

Je suis fier d'être admis à vos cérémonies
 O Dieu du peuple élu, ô mon maître, ô mon roi ;
 Je suis heureux que mon enfance soit nourrie
 Dans votre temple saint, de votre sainte loi.

Que je sois le plus jeune entre tous vos lévites,
 Dieu éternel, ô roi des anciens patriarches,
 Le plus ardent de ceux que votre amour habite,
 Le plus léger de ceux qui dansent devant l'Arche.

Que ma sensible enfance ait grandi sous votre ombre
 Comme une mince fleur sous un arbre éternel,
 Que mon esprit se soit formé selon vos Nombres
 Et que je sois savant entre ceux d'Israël.

Je vous donne ma force et mon intelligence,
 Ma plus vive allégresse, et mon plus beau regard.
 Mais, Seigneur, accordez à mon cœur l'abondance
 Vous qui désaltérez, dans le désert, Agar.

Oui, je te prie, ô Dieu, puisque ma jeune tête
Dès l'aube de mes jours fut vouée à tes autels,
Que tu brûles ma lèvre au charbon des prophètes,
Et que je participe à ton verbe éternel.

Car, si mon enthousiasme et ma foi te sont dus
Je pense avec envie au temps des anciens rois
A ceux qui d'épouvante et d'amour confondus
Dans les buissons ardents ont écouté ta voix.

Je voudrais, moi aussi, m'éveiller sur ta face,
Savoir, quand je te prie, au moins que tu m'entends.
Le cœur le plus fidèle et le plus pieux se lasse
D'un roi toujours distrait, d'un dieu toujours absent.

Je suis né, j'ai grandi, Seigneur, pour votre gloire,
Je n'ai d'autre intérêt ni d'autre amour que vous,
De ma dévotion n'avez-vous plus mémoire,
N'aimez-vous pas l'enfant qui pleure à vos genoux?

Manifestez enfin, mon Dieu, votre présence
A celui qui vécut toujours dans votre loi :
Cessez de m'opposer un pénible silence.
Mon Dieu, approchez-vous de moi.

III

Jérusalem, Jérusalem,
La désolation t'habite,
Ni la plainte des lévites,
Ni le soupir de la foi,
De Dieu n'ont fléchi la colère : —
Et tes enfants vaincus, ville jadis altière,
Tes enfants se désespèrent
Sans leur Temple et sans leur roi.

Que de nuits ont passé sur ma vaine prière ;
Que de fois, dans le Temple, aux douteuses lueurs
Dont l'aurore est précédée,
J'ai cru que descendait sur moi
Le Dieu fort à qui ma vie est dédiée —
O le mortel silence, ô la croissante gêne !
Pour allumer l'encens, pour orner le Saint-Lieu
Je n'ai plus tant de zèle ;
Vous qui saviez jadis transfigurer mes jours,
Que vous languissez, vives flammes !
La maison de mon Dieu m'est un morne séjour,
Et du Temple n'est plus la patrie de mon âme.

IV

Le sacrificateur s'enivre du vin consacré ;
Il fornique avec les filles, attroupées sur les degrés
Par où l'on a accès au Temple Saint de l'Eternel
Il dérobe à Jéhovah l'encens, le pain et le sel,
Sans que jamais sur sa postérité s'appesantisse
Le bras de l'Eternel, et sa foudre, et ses éclairs, et
sa justice

Le Saint Bélier d'Israël, son Haut Rocher, et son
rempart

Ne parle plus par la voix dure et claire du schofar,
Ne flamboie plus dans les buissons qui sont ardents
au bord des routes

Quand un prophète élu de Dieu, tremblant, se
prosterne et écoute

Et les fidèles clairsemés dans le temple qui chancelle
Font une assemblée sans élan, font un piétinement
sans zèle.

L'encens m'étouffe, l'obscurité du lieu me pèse,
Je suis gagné par un ennui, par un regret, par un
malaise.

La robe de lin trop blanc est froide à mes épaules
maigres.

40 LA DANSE DEVANT L'ARCHE

Le grand Prêtre est sans bonté ; les voix des
chanteurs sont aigres

Et j'aperçois avec désir à la fin des cérémonies,
Le libre jeu, le mouvement de la foule qui passe
et crie :

Retenez-moi, enchaînez-moi, percez ce faible cœur
ingrat

Pour que le tentateur échoue à m'entraîner vers le
port bas,

Vers le port où j'aperçois, sur les quais et sur les môles
Les débardeurs, portant les cargaisons sur leurs
épaules ;

Afin que je n'aie point me souiller dans les tavernes
Des marins roux chantant en chœur sous le feu
louche des lanternes.

V

Toi qui sais du regain écarter les cigales
Et des granges le charançon,
Qui défends l'olivier contre les sauterelles
Mon Dieu, épargne-moi le trouble
Épargne le trouble à mon cœur.

Les mots que tu as dits, je ne les comprends plus,

Les mots que tu as dits sur le mont Sinaï,
Ils ne vont plus à moi : je suis sourd à leur sens,
Je crois, quand je les lis au peuple des fidèles,
Que je suis un crieur sur une place vide ;
Et, quand je les entends, je suis tout affligé
Comme le messager d'une grande défaite
Qui entend que l'on danse en chantant, au village,
Où le deuil et la peur vont entrer sous ses pas.
Intolérable ennui, ô peine sans seconde !
Mon esprit révolté n'entend plus l'Eternel :

Ecoute, Israël

L'Eternel est notre Dieu

L'Eternel est un

Ce n'est pas vrai, tu n'es pas un, ô Dieu changeant
Dieu des armées, comment serais-tu le Dieu juste ?
O Dieu vaincu, comment serais-tu le Dieu fort ?
Tu n'es pas un, le monde est bien plus grand que toi.
Beaucoup de dieux puissants ont beaucoup de fidèles,
Beaucoup de dieux réels se montrent tous les
jours : —

Le dieu des jeunes gens, qui tient un livre neuf,
Et le dieu des vieillards, qui s'assied avec eux
Sur le banc communal de la Place aux Tilleuls ;
Le dieu des paysans qui vit dans les marchés
Entre l'auberge pleine et les bœufs qu'on va vendre
Et le dieu des pêcheurs qui naît quand le filet

— Le ruisselant filet plein d'algues et d'étoiles —
 Est lourd de beaux poissons qu'on porte à la criée.
 Le dieu des écoliers, du dimanche et des billes :
 Et le dieu des soldats, qui est après l'étape
 Un gros village, avec du foin dans les hangars.
 Le dieu du Nord, qui glisse en traîneau sur les pentes
 Et qui rêve à l'abri des vitres grésillées,
 Et le dieu du Midi, qui se nourrit de figues
 Dans la clarté des journées vides de l'été. —
 Le dieu des conquérants qui ressemble à l'orage ;
 Le dieu des moribonds qui ressemble au soleil. —

Le monde est bien plus fort que toi, Dieu des armées
 Il lutte pour monter plus haut que ton esprit,
 Pour faire sa raison plus large que la tienne.
 Dieu tout-puissant, comment lui permets-tu l'audace
 De son croissant effort pour dépasser ta gloire
 Et pour aller plus loin que l'œuvre de sept jours ?
 Pourquoi le laisses-tu chanter quand tu te tais ?
 Pourquoi tes bras croisés lorsque ses bras travaillent ?
 Pourquoi la créature a-t-elle un plus haut zèle,
 Un plus constant vouloir, un plus brûlant amour,
 Pourquoi de soi fait-elle un don plus généreux,
 Pourquoi a-t-elle un abandon plus magnanime
 Que toi, mon Dieu, son créateur ?

J'irai plus loin que moi, et plus loin que toi-même.
Je veux bien obéir, mais à un dieu réel,
Et je serai soldat, si mon chef est vivant,
S'il répond à mes chants, s'il emploie mon courage.
Dieu sera le vainqueur des batailles que livre
La raison qu'il me donne au monde qu'il a fait,
Je ne le connaîtrai pour mon maître suprême
Je ne lui dédierai mon cantique et ma danse,
Que, quand l'ayant pesé dans ma balance ardente,
Je trouverai le poids que doit avoir un dieu. —

Je vais partir : le ciel a fait vibrer ses cordes ;
Le printemps inquiet, prophète de l'été,
S'abîme en la splendeur du Dieu qu'il annonçait ;
Le rayonnant été va couronner l'Europe.

Je vais partir : au ciel de juin Antarès brille,
Antarès, cœur vermeil du Scorpion belliqueux :
Il promet la victoire aux enfants qui se troublent,
Il promet la bataille aux esprits courageux.

La nuit semble chanter un psaume sans répons
Dans le temple endormi où je me désespère ;
Furtif, loyal, j'irai vers le dieu nécessaire
Qui m'attend par delà les libres horizons.

Voix obstinées troublant la nuit incomparable,
Les agiles marins chantent dans les cordages
O noire, obéissante esclave de la lune,
Nuit au regard soumis, nuit au cœur résigné,
Ne saurais-tu calmer mon courage indigné,
Pour que je sois pareil, sans trouble et sans rancune,
A ce mousse joyeux qui chante dans la hune,
Et que rien ne retient au port qu'il va quitter,
Moi qui suis plus tendre, plus nerveux, plus farouche
Que ne l'est, le regard dardé, serrant la bouche
Avide du réveil, du jour, de la diane
Et sentant l'ennemi rôder, par la campagne,
Dans le froid, dans la boue, l'attente et le souci,
La sentinelle, ayant pris la garde au glacis.

Oh ! demain, j'oublierai la crainte et le scandale
Le Saint-Livre et sa loi, le Temple et ses parfums ;
Je m'enorgueillirai de ma raison loyale,
Et je m'étourdirai dans la joie des embruns.

VI

Mais quelle invisible chaîne
Ce soir, m'attache à l'autel ;
Ai-je, dans ce pieux domaine
Laisse ma part immortelle ?

Quelle tendre défaillance,
Quelle sainte lâcheté !
Je n'ai plus de confiance
En ma neuve volonté.

Je recule effrayé de mon ingratitude
Un peu troublé aussi des risques du chemin ;
Je voudrais que quelqu'un me retînt par la main
Aux lieux de la sagesse et de la quiétude.

Pourquoi vouloir monter plus haut que les humains,
Au delà de la foi commune,
Ce que j'ai pris pour le désir d'un plus grand dieu,
C'était la voix de ma rancune,
L'élan d'un orgueil puéril.
Et pourquoi le Seigneur me distinguerait-il ?
Pourquoi serais-je élu pour être son prophète ?
Au temple où j'ai prié, je dois grandir heureux
Dans la succession des rites et des fêtes :
Ma tâche est douce, et mon devoir est gracieux :
Pour ma harpe et mon luth je sais de beaux préludes,
Et mon esprit se plaît dans les Saintes Etudes.

VII

Un lévite m'a dit : “ Je sais à ton regard

46 LA DANSE DEVANT L'ARCHE

Que tu n'as plus de joie dans le divin office,
Et quand la porte s'ouvre au large paysage
Que ton désir descend vers les pays qu'on voit.
Reste ici, dans le temple où ta ferveur est née.
Crois-moi : la route est âpre et triste qui conduit
Du dieu qu'on a quitté jusqu'au dieu que l'on
cherche.

Et s'il t'arrive, ô cher enfant, de défaillir,
Si tu ne peux mener jusqu'au bout ton voyage,
Tu resteras, le cœur déçu et les mains vides
Entre le passé mort et l'avenir fermé.

Faible enfant, tu n'es pas un conquérant du monde,
Le voyageur chétif périt dans le désert
Et le conscrit vaincu laisse glisser ses armes.
Que penses-tu trouver aux routes incertaines ?
Au fond, tu n'es content que de vivre en pensée,
Et rien de ce qui est ne nourrira tes yeux,
Tu marcherais sans voir dans les pays étranges,
Tu périrais de faim sur des trésors conquis,
Rien ne peut te combler, car rien ne peut t'atteindre :
Tu savais en naissant tout ce que tu sauras,
Et ta pensée ne peut étreindre que sa forme,
Depuis qu'elle a perdu le rêve de son Dieu.

Tu ne crois plus au Dieu qui t'a donné ta flamme ?

Reste ici, hypocrite et candide ! Oh ! vois-tu,
La règle est douce au temple, et la vie est paisible.
On n'entend pas les cris : on ne voit pas les rixes,
On peut jouer comme on veut au dedans de l'esprit.
Que te faut-il, enfant précoce, enfant débile ?
Il te faut un repos profond, de l'harmonie,
Pour rouler sans relâche au fond de ta pensée
Un propos ininterrompu...
Tu seras bien ici pour te donner tes fêtes.
Méditatif, plie-toi aux gestes qui apaisent :
Cache les mouvements de l'esprit inquiet
Sous la robe en lin pur que portent les lévites
Et ta neuve prière avide et dangereuse
Dans les psaumes prescrits et les chants consacrés.
L'approfondissement croissant de ta pensée
Voilà ton seul objet et ton plaisir unique.
Tu l'ignores aujourd'hui ; tu le sauras demain.
Crois-moi : tu ne vois pas l'épreuve que tu tentes,
Et tu ne connais pas le danger que tu cours :
Tu as perdu ta foi : tiens-toi ferme à ta vie.
La vie qu'on mène ici est réglée, et propice
A tous les jeux de la raison. ”

VIII

La raison, la raison, ce n'est pas l'univers.

C'est en vain que vous construirez de beaux systèmes
Pour placer dans mon rêve ou bien dans ma pensée
L'essentiel du monde et le secret de Dieu.

Ma raison n'est pas dieu : je connais vos mensonges :
Je ne marcherai pas toujours les bras ballants,
Je ne veux pas lancer devant moi des mirages,
Créer des fruits abstraits dans un grand verger froid,
Jouer comme un enfant sans cœur et sans souci
A des jeux compliqués dont je sais l'artifice.
La raison sans Dieu, c'est la chambre sans lampe,
Un rameur obstiné sur un fleuve irréel.

Je veux rencontrer l'eau lorsque je meus la rame
Je sais bien ce que c'est qu'un dieu présent, je sais
Que le divin n'est pas abstrait, qu'il vient à nous
Comme un ami qu'on attendait avec angoisse
En tournant dans la chambre, en appuyant le front
Pour rafraîchir l'attente, aux vitres des fenêtres.
Et dont au moment même où l'on se désespère
Quand on se lasse enfin de guetter sa venue,
On entend dans le corridor sonner le pas,
Et la main s'appuyer au bouton de la porte.
Et vous voulez que, dans le Temple vide et morne
Après avoir en moi renié ce Dieu, pourtant
Je m'obstine à chanter au peuple des fidèles
Des mots dont j'ai perdu la musique et le sens.
Non, je ne serai pas le prêtre déloyal,

Le lévite sournois dont l'âme est sans chaleur,
Qui vers le ciel désert lève des mains sans zèle.
Je vais partir pour rester pur, je pars demain,
Quand j'aurai disposé les fruits et les guirlandes
Orné l'autel, cueilli le saule et le cédrat
Et déployé l'antique et touchant apparat
De la fête des Tabernacles.

IX

Que mon cœur est sonore au milieu du silence,
Et que ma robe est blanche au milieu de la nuit !
Pourquoi, si plein de fougue et d'amour je m'avance,
S'insinue-t-il en moi un si secret ennui ?
De quel trouble regret ai-je l'âme occupée ?
Je me dois d'écarter cet indigne malaise,
Et ce ressentiment amer.

Je dois marcher joyeux comme un grand capitaine
Au seuil du temple obscur, j'ai la harpe et l'épée,
Mon épée m'aidera sur la route incertaine,
Ma harpe chantera au sommet des falaises,
Dans le vent de la ville et le vent de la mer.

Coureur adolescent au cœur infatigable,
J'atteindrai la clairière où l'on aperçoit Dieu.

50 LA DANSE DEVANT L'ARCHE

Esprit multiplié et gonflé par l'attente,
Un jour, je connaîtrai ce que j'attends si fort ;
Il n'y a rien de plus sur la terre et au ciel
Que ce que peut savoir ma sagesse obstinée.
Un jour, je trouverai le grand courant divin,
Et sentant dans mon dos sa puissante poussée,
Heureux baigneur qui s'abandonne au fil du fleuve,
Sur le lit de la joie, entre les belles rives
De l'Univers, chargé de fruits et de maisons,
Le corps adroit, le cœur léger, l'esprit rapide,
Je nagerai dans l'eau violente de la vie,
Avec beaucoup de force et beaucoup de plaisir.

LIVRE DEUXIÈME

I

Le beau départ : que je suis jeune et qu'il fait grave ;
Je suis beaucoup plus fort aujourd'hui que jamais,
Et mon cœur est fumant comme un fleuve à l'aurore.

Je suis si fier d'inaugurer ce grand voyage :
Ah ! que l'air est charmant sur mon front étonné ;
Que les oiseaux sont gais dans l'épais du feuillage.
Oh ! troupeaux de juments, bondissez dans la plaine.
Je vous salue, poulains lâchés, jeunes béliers,
Vous, femmes, qui riez au bord de la fontaine,
Et toi, pâtre aux pieds nus qui rassembles tes chèvres
Et vas de l'une à l'autre avec agilité.

O cités, dirigez mes jeunes mains actives.
Mes mains sont capables d'ouvrage,
Villages, modérez mon âme encore rétive,
Avertissez-moi d'être sage.

Je ne sais plus marcher, je bondis sur les routes,
Je suis la flamme agile et l'alerte danseur.
Je prendrai tout : je suis sans scrupule et sans doute ;
Et rien n'est plus léger ni plus chaud que mon cœur.

Vous, soleil, allumez la clarté de mes dents
Et mon sang le plus beau dans mes veines heureuses.
L'univers est baigné dans une eau merveilleuse ;
Les buissons du chemin sont des buissons ardents.

Tournoiement de la belle ronde ;
Pour faire autour de moi la ronde
Les choses se donnent la main ;
Je règne sur tous les chemins,
Tout est à moi et tout me rit.
J'ai de la joie pour mes amis,
Pour mes élans de la jeunesse,
Pour ma ferveur de la pensée,
Pour les combats de l'allégresse
Et j'ai des cailloux pour ma fronde. —
Je marche sur la route aisée,
Dans la clarté du ciel serein,
Et plein d'adresse et de courage,
Mon esprit est un tambourin
Sous les doigts légers du voyage.

II

Dès l'abord, le chemin est divers et fort beau,
Et mes yeux habitués au temple sans images
S'ouvrent clairs et tout neufs à ce monde nouveau.
Je suis, à chaque point de l'horizon, sensible
Et je suis tout heureux de sa diversité.
Émerveillé, je vais par l'univers visible,
Nourrissant mes regards de sa belle abondance,
Et je mêle gaîment mon plaisir et ma danse
Au flottant bonheur de l'été.

Mais tu sais que je vais vers ce qui vit et dure,
Vers ce qui connaît Dieu et lui peut ressembler ;
Je ne suis pas pareil à ce chasseur d'images
Qui se laisse amuser par les formes du monde
Sans chercher ce qui doit l'expliquer et l'unir.
Je vais où la tendresse appelle la tendresse,
Où l'esprit sait se joindre et s'ouvrir à l'esprit.
Dieu ne peut habiter que là où sont les hommes ;
C'est vers eux que je vais pour aller jusqu'à lui,
Et je m'en suis d'emblée fort approché peut-être,
Puisque sur mon chemin j'ai trouvé des amis.

III

Neuve joie ! car à l'âge où l'esprit qui veut croître
A besoin de sentir à sa jeune racine
Couler les fraîches eaux de la vive amitié,
A l'âge où les garçons s'en vont toujours en bande,
Et s'avançant gaiement par les plaines du monde,
Se lancent l'un à l'autre avec leurs mains hardies
De beaux projets légers comme des balles blanches
En s'appelant comme les cailles dans le blé...,
Dans le temple obscurci où ne vivait plus Dieu,
Les lévites sournois et le grand Prêtre aveugle
Faisaient ma compagnie et tout mon entretien.

IV

Et maintenant, j'ai de nombreux amis que j'aime ;
Je les ai rencontrés, je les ai découverts,
Je sais leur nom, leur vie, leur famille et leur âge,
Et notre jeune troupe enlace l'univers.

Plaisir de pénétrer dans une vie nouvelle,
Close, secrète et fraîche, ainsi qu'un beau jardin

Où l'on ne peut entrer qu'en écartant les branches ;
On n'en voit pas d'abord la forme, ni le centre,
Mais on sait en entrant qu'on y serait heureux !
Mes amis, mes amis, notre rencontre est bonne.
Laissez que je regarde un peu votre visage,
Votre jeune visage où je crois distinguer
Je ne sais quelle ancienne et chère parenté.
Je vous entends d'emblée avant toute parole.
Sans vous connaître encore je vous reconnais bien ;
Le son de votre rire est neuf à mes oreilles,
Mais j'en ai, dès l'abord, la pleine intelligence.
Le son de votre voix m'est d'abord familier,
Mais un secret y vit dont je veux faire étude,
Et je suis tout joyeux et plein d'inquiétude
Et de vous bien comprendre et de vous ignorer.

Votre âme est la maison que l'on n'a jamais vue
Et où l'on croit, pourtant, avoir vécu jadis.
On n'y est pas surpris du timbre de l'horloge ;
On sait que l'escalier mène à de belles chambres,
Mais on tourne en tremblant la clef dans la serrure,
Et c'est le cœur battant qu'on pousse les volets.
Si la chambre, au moment qu'y entre la lumière,
Apparaissait soudain moins heureuse et moins belle
Qu'on ne le présumait lorsque l'emplissait l'ombre !
Si, d'abord, accueillante, elle allait être hostile

Et si son charme à qui le cœur était sensible,
Allait s'évanouir d'un coup dans la clarté !

V

Mes amis, de vos cœurs je fais la découverte.
Je voudrais lentement la poursuivre, et jamais
Ne pouvoir l'achever, et pourtant je voudrais,
Avide, pénétrer d'un bond votre âme ouverte.

Source, au fond de ton eau est tombée mon image,
Et il faudrait d'un trait
Que ma soif t'épuisât pour toucher mon visage
Dont je vois le reflet !

Mais je voudrais aussi te conserver entière
Source, sans te tarir jamais,
Pour que se garde intact, en ta fraîcheur première
Et toujours vivant, ton secret,

Pour que notre amitié, toujours neuve, ne sombre
Ni dans le morne ennui, ni dans le désaccord,
Saurons-nous, l'un pour l'autre, et toujours sans
effort,
A la clarté qu'il faut, mêler ce qu'il faut d'ombre ?

Saurons-nous réussir, pour que l'inquiète attente,
Flambeau qui ressuscite, attise l'amitié,
Ait tout son aliment sans troubler notre entente,
A nous connaître bien, sans nous connaître entiers ?

VI

Cependant, approchez, que je vous énumère,
Mes amis si divers, mes amis si unis !
Toi, Juif, aux cheveux roux et à la voix chantante,
Tout tremblant de nerveuse et tendre intelligence,
Juif plus fier que David et plus doux que Jacob ;
Toi, chrétien qui, formé au bord de la Charente,
As le débit nuancé et coulant de ses eaux
Et garde dans ta voix la douceur d'Angoulême.
Toi, plus dur et qui né plus près de la montagne,
Parle plus rudement un langage imagé,
Vous tous enfin venus de diverses provinces,
Garçons français, les plus intelligents de tous :

Français, au beau visage, élevés par leurs mères,
Qui, d'abord, ont grandi sérieux et sans hâte
Dans leurs larges maisons qu'entoure un clos feuillu.
Pieux garçons comme moi, dès l'enfance exercés
A assister le prêtre et à servir la messe ;

Et puis qui ont quitté, quand ils ont été grands,
 La mère intelligente et le père économe
 Pour venir à Paris achever leur esprit.
 Ils ont de la raison et de bonnes manières,
 Beaucoup de politesse et beaucoup de chaleur ;
 Ils ont su le latin et la géométrie,
 Et, mêlant ce qu'ils ont respecté dès l'enfance
 A ce qu'ils admiraient sur les bancs du lycée,
 Joignent curieusement dans leur vingtième année,
 Garçons religieux troublés par leurs études,
 Des vénération à de l'incertitude.

VII

Pourquoi m'as-tu quitté, le premier, plus austère
 Ou malade déjà, ou déjà mûrissant
 Et moins neuf que nous à la joie de la terre,
 O mon plus cher ami, mon aîné, mon parent ?

Ma douceur se mêlait si bien à ta franchise
 Et mon impatience à ta tranquillité,
 Mes vifs pressentiments à ta lente maîtrise
 Et mon adolescence à ta virilité !

Nos conversations étaient de beaux dialogues,

Ardents et mesurés ainsi qu'au temps des Grecs,
Et la diversité de nos voix exprimait
L'accord originel de raisons analogues.

Te souvient-il encore de nos heureux échanges,
Et quand nous ramenions, après avoir suivi
Tous deux notre pensée plus loin que notre vie,
La divine Amitié, entre nous, comme un Ange ?

Camarade ! je te salue par ce beau nom.
La vie, à notre joie, s'ouvrait comme une rade ;
Je pense à la gaîté qu'avaient nos promenades,
A tous les mouvements de nos réunions.

VIII

O mon jeune conseil et mon maître charmant,
Cher tuteur pondéré qui règle et qui rudoie,
Tu étais ma prudence et j'étais ton tourment ;
Tu n'aimais pas toujours ma chaleur et ma joie,
Car l'amitié était pour ton esprit sévère
Le cloître grave et nu où vont deux solitaires.

Mais si tu m'as rendu plus réservé, plus sage,
Posé dans le séjour, plus lent dans le voyage,

60 LA DANSE DEVANT L'ARCHE

Je t'ai communiqué ma chaude passion,
Tu étais mon renfort, j'étais ton oriflamme,
J'ai allumé pour toi, au sommet de notre âme,
Les feux spirituels de l'exaltation.

Tu te livrais souvent à mon esprit mobile,
Comme un roi méfiant suit un guide exalté,
Et tu t'abandonnais à ma rapidité,
Comme le voyageur important et pressé
Qu'on attend à midi au centre de la ville,
S'abandonne au plaisir en passant devant l'Aube
De se baigner dans l'eau tentante de l'été.

Et voilà qu'à notre amitié tu te dérobes,
Peut-être mécontent qu'après t'avoir suivi,
J'aie poussé mon désir au delà de ta vie
Et voulu regarder par delà ta raison,
Comme on a soif de l'eau absolue et glacée,
Même après avoir bu le vin le plus loyal,
Comme on veut quelquefois sortir de sa maison,
Même quand tout y sert le corps et la pensée,
Et comme, dédaignant la strophe commencée,
On veut anticiper le poème total.

Mais toi, que deviens-tu, ô jeune solitaire ?
Est-il vrai que, lassé de chercher Dieu sur terre,

Tu lèves vaguement les yeux vers le ciel vide ;
Et que tu substitues lâchement, mon ami
A notre intelligence ardente de la vie,
La méditation stérile de la mort.
Ah, si tu as perdu ta force et ton courage
S'il ne te souvient plus de notre grand accord,
Du moins, ne maudis pas mon ardeur au voyage ;
O frère aîné, il faut aimer l'enfant prodigue,
Car c'est lui qui, parfois, après sa course avide,
Ramène à la maison de ses parents plaintifs,
Un dieu jeune et puissant ainsi qu'un beau captif.

Et puisque tu t'en vas et que tu m'abandonnes,
Unique ami où mon esprit était à l'aise,
Unique camarade avec qui j'étais seul,
Je rejoindrai, pour me mêler à leur cortège,
A la jeune gaieté de leur affection,
A leurs jeux, leurs ébats, leurs chants, leurs
entreprises,
Les compagnons à qui je t'avais préféré.

IX

Tendresse humaine, adhésion de l'homme à
l'homme

O joie de nous sentir des cœurs contemporains
Et de multiplier nos esprits l'un par l'autre. —

Parce qu'on nous a conçus tous la même année
Une secrète entente est vivante entre nous,
Quelque chose de fort relie nos jeunes fronts
Comme le joug relie ceux des bœufs accouplés.
Comme eux, nous nous mouvons d'un effort
solidaire,
Comme eux, d'un poids égal nous pesons sur le sol.

L'air où sonnent nos voix, où monte notre rire,
A notre âge, et est né en même temps que nous ;
Parce que nous avons grandi tous à la fois,
Chacun de nous exprime et entend tous les autres ;
Chacun de nous comprend d'emblée et sans effort,
Ce que ne comprend pas ce grand vieillard lucide...

Des fils souples, brillants comme les fils de la Vierge,
Au matin de nos vies sont tendus entre nous.

J'entends dans les préaux les voix mêlées, le bruit
Sous le pas des amis, du gravier des lycées ;
La récréation dans le froid de l'hiver,
Et les rires pendant les jeux et les querelles.
Je vois les jeunes gens qui parlent en marchant,

Je vois leur groupe étroit dans la large campagne,
Et leurs gestes au bord des quais ;
Quand vient le court jeudi ou l'éclatant dimanche,
Au printemps, je les vois ramer sur la rivière,
Ou s'étendre dans l'herbe en discutant des choses,
Ou se réjouir d'aller très loin dans la forêt...
Fraîcheur de la pensée sur les jeunes visages,
Beauté des fraîches voix montant sous les grands
chênes

Du jeune groupe humain dans la vieille forêt,
Quand par ses grands éclats la troupe raisonneuse
Effraie dans les taillis ou au bord des étangs
La horde sans pensée des cerfs adolescents.

Nous nous sommes baignés au moulin de Doyer
Et nous avons goûté près du Trou-aux-Mésanges.
(O goûter, goût du fruit qu'on prend avec le pain)
François nous a conviés chez lui, à l'Abbaye,
La maison longue et basse aux nombreuses fenêtres,
Avec beaucoup de lits pour beaucoup de cousins,
Et nous avons fumé dans la bibliothèque,
Et nous avons parfois dîné dans le jardin.

Nous regardions grandir en nous notre vie neuve,
Mais la voilà, mûrie, qui veut se dépenser.
C'est nous qui, maintenant, devons courir le risque,

C'est nous qui maintenant doivent lancer le disque,
C'est notre violon qui doit mener le bal ;
Nous cherchons un chantier pour y faire un travail.

La génération que nous formons ensemble
Est massive et ailée comme un essaim d'abeilles.
A quel arbre pendra sa grappe bourdonnante,
Et quel sera le goût de notre nouveau miel ?

X

Moi, je croyais que Dieu allait naître de nous,
Et qu'il se lèverait un jour de nos paroles,
Que nous le tiendrions dans nos mains réunies
Et qu'il serait l'effet de nos vœux confondus :

Mais, mes amis se sont peu à peu séparés :
L'un, soudain, est parti pour des pays étranges,
Tenté par des plaisirs et des fruits inconnus ;
Un autre, émerveillé des clairons des soldats
Les entend maintenant chanter dans la caserne ;
Et un autre, exalté de traverser l'Espagne,
Resta dans la taverne où dansait la Poja. —
Puis, aucun n'était bien attentif à la vie :
Les uns négociaient ou bien levaient des plans ;

Les autres s'exerçaient dans des jeux trop bruyants ;
Les autres des objets ne voyaient que la forme.
Aucun ne s'arrêtait pour se saisir lui-même
Ni non plus ne cherchait à s'approcher de Dieu,
Et François, qui riait tout le long de la route,
Avait l'esprit trop clair pour bien comprendre tout.

XI

C'est leur seul avenir qui lie les jeunes gens,
Et dès qu'il est présent, toujours il les sépare.
Tout leur charme leur vient de leur incertitude
Et leur fougue ne tient qu'à leur ingénuité.
Ils sont au seuil du monde un bouquet de promesses.
Leur hésitation semble agrandir leurs yeux ;
On ne sait quel vent neuf se joue dans leurs cheveux,
Ni quel ample désir les possède et les presse.

Leur large enthousiasme absorbe l'univers
Et les absorbe aussi dans sa houle sonore.
Chacun ressemble à tous, ils ont tout en commun,
Chacun est tout le groupe avant d'être lui-même ;
Il possède le monde avant de posséder
Et son propre regard et son propre visage.
Tous d'une même soif boivent aux mêmes sources

Qu'ils croient neuves d'avoir touché leurs lèvres
fraîches.

Ils pensent que leur troupe est le sel de la terre,
Qu'il faut avoir vingt ans l'année qu'ils ont vingt ans,
Que le monde avec eux achève sa croissance,
Que hors leur amitié il n'est rien de vivant,
Un même vaste espoir les porte tous ensemble ;
Leur informe chaleur les fait tous ressemblants.

XII

Pourquoi nous regarder avec tant de surprise,
Et qui nous fait soudain ce visage étranger !
Quel hôte inattendu, tout d'un coup s'est levé
Entre nous, pour troubler notre belle entreprise ?

Comme des voyageurs qui se sont rencontrés
A la tombée du jour, très las, dans une auberge,
Et joyeux de parler et de manger ensemble
Et de mettre en commun leur fatigue et leur faim,
Se racontent leur vie et toute leur histoire,
Dans l'odeur de la soupe et les fumées du vin,
Puis se jurent, les pieds sur l'âtre de la salle
Par des grands cris joyeux, éternelle amitié ;

Mais qui, le lendemain, dégrisés dès l'aurore,
S'en vont chacun sa voie, sans se serrer la main,
Après s'être jeté, honteux de leur rencontre,
Avec un bref adieu, des regards irrités...

Ainsi, hier encore nous allions de conserve
Sans penser que jamais rien pût nous séparer.
Nous étions attablés tous à la même table,
Contents de beaucoup rire et de beaucoup parler,
Dans l'auberge aux feux clairs et gais de la jeunesse
Dont le rayonnement enveloppait nos cœurs. —
Mais quelqu'un a frappé aux vitres de l'auberge,
Notre âme nous appelle et nous veut entraîner,
Et voici que soudain, étonnés d'être ensemble,
Nous nous levons d'un bond et sortons irrités
De n'avoir pas fait seuls la route et le voyage,
D'avoir été longtemps l'un par l'autre abusés
Sur notre vraie personne et notre vrai visage.

Chacun de nous est né cette nuit à soi-même,
Et chacun maintenant reconnaît son chemin,
Le chemin où il doit marcher seul et sans aide
Pour trouver son travail, son Dieu et son destin.

Au souffle de la nuit limpide du printemps
Chacun sent dans son corps peser son âme mûre,

Chacun sent tressaillir en soi sa vie future,
 Et pensif, agité comme une femme enceinte,
 Jaloux de bien cacher son espoir et sa crainte,
 Et sa foi anxieuse et trouble en l'avenir,
 Veut s'écarter de tous pour se mieux ressaisir.

XIII

Mes amis, je vous ai bien aimés un à un,
 Et puis je vous ai tous beaucoup aimés ensemble.—
 Chacun de vous pour moi, tout d'abord a été
 L'objet de ma ferveur, la fin de mon voyage,
 Et je ne voyais rien au delà du bonheur
 De l'avoir rencontré, d'apprendre à le connaître.
 Et puis quand j'ai compris qu'aucun de vous n'était
 Capable de fixer et de combler ma joie,
 Qu'aucun à lui tout seul n'atteignait le divin,
 J'ai cru, du moins, que votre groupe qui semblait
 Cimenté pour toujours dans une amitié chaude,
 Que votre groupe étroit, véhément et durable
 Peut-être absorberait ma ferveur solitaire,
 Que ma voix se perdrait dans les voix réunies
 De votre jeune chœur unanime et content.

Le chœur se tait dans le déclin de ce printemps,

Le beau chœur qui chantait au matin près des sources.

Sous le ciel embrumé les voix sont abolies
Et les pas divergents des chanteurs qui s'éloignent
Se sont éteints aux quatre coins de l'horizon.

XIV

Et je m'en vais, en laissant pendre mes mains vides,
Mes mains toujours tendues, mes mains toujours
déçues,

Qui voudraient se fermer sur le beau fruit divin.

Je m'en vais, retenant et l'espoir qui me porte,

Et le jeune courage où j'ai puisé ma force,

Mais plus las, cependant, moins hardi, moins
robuste,

Avide et faible ainsi que l'est un homme à jeun.

XV

Vous du moins, où d'emblée mon désir a couru

Lorsque je suis sorti du temple :

Beau pays qui m'avez donné tous mes amis

Et m'avez donné votre langue ;

70 LA DANSE DEVANT L'ARCHE

Puisque votre air subtil, léger, brillant, paraît
Sortir d'une bouche divine,
Peut-être saurez-vous enchaîner ma ferveur
Avec le pampre de vos vignes,
Nourrir ma passion que rien n'a contenté
Avec le bon blé de vos granges,
Puisque votre langage est celui qu'emploie Dieu
Lorsqu'il veut s'expliquer aux anges ; —

Il est comme un visage expressif et mobile,
Il est l'armée docile au chef intelligent
Et la route royale où l'esprit tout entier
Peut s'avancer à l'aise.

Comme le glaive ardent que maniait l'archange,
Epée de la raison, il éclaire et sépare,
Arrête et délimite, indique et circonscrit, —
Il a le son du rire, il est la voix du juste,
Le bruit de la clarté et de la certitude,
La nette expression de l'être intérieur.
Il fait à l'orateur une robe décente
Et prête un beau clairon à la voix des héros.

XVI

Je te salue, vigie sur le pont de l'Europe,

Vif oiseau dans ta vigne, alouette dans ton blé,
Coq qui chante au matin des siècles dans ta ferme,
Et, comme un paysan qui entre dans la salle,
Prend soin, pour honorer les gens de la maison
Et pour ne pas tacher le beau parquet de cire,
D'ôter et de garder à la main ses sabots,
Ainsi, pour t'honorer, ô France, j'abandonne
L'inquiétude dont mon esprit est alourdi ;
Je veux te regarder avec des yeux limpides,
Te percevoir avec amour, ô cher pays !

.
Par la fenêtre ouverte, on entend au printemps
Le chœur que font les voix des enfants des écoles
Dans les clairs bâtiments des écoles laïques
Où le jeune soleil entre par les baies neuves
Et sur les beaux chemins où s'effeuillent les
arbres, —

Les chemins vicinaux où vont les carrioles
Et la route royale entre les peupliers, —
On entend à la pointe extrême de l'aurore
(Joie des enfants qui voudraient bien être des
hommes)

Les clairons des soldats des manœuvres d'automne.

Les limpides canaux sont couverts de péniches
Les marchés sont pleins d'œufs, d'étoffe et de bétail

L'Eglise est près du pont qui passe la rivière
 Et devant la mairie un grand mail est planté ;
 Le soir, le boulanger assis devant sa porte
 Les bras nus sur son tablier plein de farine
 Regarde la rentrée des gens et des troupeaux,
 Et quand passe le train à l'aube dans la Beauce,
 Les voyageurs serrés dans les wagons étroits
 Soulèvent le voile bleu qui recouvre la lampe
 Et dans la fraîche buée la moisson apparaît.

XVII

O raison ancienne en chaque siècle accrue
 O courage du monde et cœur de l'Occident
 Nation inventive, et sensée, ô Vivante —
 République, je te salue par ton beau nom...

Comme une jeune femme accoudée au balcon
 De la maison de sa famille,
 Maison ornée de vieux portraits et de blasons
 Et de statues dans les charmilles,
 Ne veut pas regarder aux murs de la demeure
 Ni les tapisseries avec ses belles armes
 Ni les vieux écussons qu'on a peints sur le bois
 Mais suit d'un long regard courageux et avide

Les grands vaisseaux cinglant vers les nouvelles
terres

Et le jeune émigrant au visage exalté :
O Jeunesse, accoudée sur ton antique histoire
Ton regard est tourné vers le libre horizon.

Et c'est toi qui construis et détruis la première,
Tu emploies chaque siècle afin de bien sentir
Dans ton cœur généreux une vie toujours chaude
A de nouveaux projets ton antique raison,
Et ta vieille richesse à de nouveaux usages.

XVIII

Sauras-tu, beau pays, sauras-tu réussir
A te renouveler toujours sans te détruire
Et à rester vivant en demeurant loyal ?
Tu ne crois plus au Dieu pour qui tu t'es croisé,
Et ton intelligence est sortie de l'Eglise,
Mais es-tu assez fort pour survivre à ce Dieu,
Pour toujours prolonger ta recherche inquiète,
Et pour ne pas périr d'avoir voulu tenter
D'agir et de penser selon ta libre loi ?
Te renonceras-tu afin de te survivre
Et t'immoleras-tu à ta propre durée,

Ou devras-tu périr de n'avoir pas menti ? —
 Prends garde, les plus purs souvent sont les débiles
 La blanche pureté est la sœur de la Mort
 L'eau qui lave la ville abîme ses murailles
 Le feu qui transfigure est le feu qui dévore
 Le vent qui purifie est le vent qui détruit.

XIX

Pourtant garde ta foi dans ta récente histoire,
 Ne renie pas l'éclat des jeunes Marseillaises,
 La proclamation des droits dans l'Assemblée
 La voix des orateurs brillant entre les piques
 Et la retentissante émeute de Paris ;
 Ne renie pas le temps romain des volontaires,
 Quand les tambours blessés mouraient battant la
 charge,
 Près des moulins français et des ponts de la Meuse,
 Ne mime pas le repentir des régicides
 Que poursuit la racaille obstinée des laquais
 Qui cachent dans les bois leur vie diminuée
 Moqués par les enfants qui vont au catéchisme,
 Et qui sont dénoncés par de bas pamphlétaires
 A l'exécration des prudents villageois.
 N'oublie pas les Bourbons escortés des Cosaques

La Terreur blanche au fond de la lâche Province,
Ce pays de païens sans cœur et sans pensée
De cruels maquignons, de félibres bavards
Et qui n'a su nourrir de sa clarté splendide
Qu'une race jouisseuse, excitée et vulgaire
La race des brailleurs et des tambourinaires.

Il ne partira plus de vaisseaux d'Aigues-Mortes
Pour ravoïr sur le Turc le tombeau de Jésus,
On ne construira plus de neuves cathédrales,
Les cierges ne sont pas plus vacillants que l'âme
De ceux qui voudraient croire encore qu'ils sont
chrétiens,
Les cœurs les plus pieux sont les plus infidèles
Les plus religieux sont les plus révoltés.

Mais l'autre foi, la foi que tu as mise au monde
Celle qui, née de toi, se répand dans l'Europe,
Ta foi dans ta raison, ta foi dans ta révolte,
Vas-tu l'abandonner après l'avoir transmise
Ou bien, cruel affront, détestable agonie
Te faudra-t-il mourir de l'avoir suscitée ?

XX

Israël est mort d'avoir donné un Dieu au monde,

76 LA DANSE DEVANT L'ARCHE

Le jeune Dieu qui descendait des patriarches,
D'Isaac et de Jacob tendre postérité
Le Dieu qui descendait de la lignée royale
Que le Seigneur lui-même avait ointe et bénie,
A dispersé son peuple en mourant sur la croix,
Et en ressuscitant a accablé sa race.

Et toi qui fus après Israël la terre élue
O France, cher pays de Pâques et de Noël,
Toi, va-t-il t'étrangler avec ses mains hardies
Le dieu que tu conçus au soleil de juillet ?

XXI

Est-ce vrai, ce qu'ils crient dans les rues de la ville ;
Que, quand ta liberté s'accroît, ta force tombe
Que le génie civique au bonnet phrygien
Qui conduisit longtemps ton peuple à la victoire
Lui a fait boire un vin de mensonge et d'erreur ;
Que tu dois obéir, comme un enfant docile,
Aux évêques peureux et aux rois exilés ;
Qu'il faudra t'infliger pénitence publique
Pieds nus, et à genoux au parvis Notre-Dame
Confesser tes folies, tes fautes, tes erreurs

Comme une fille saoule, une folle ribaude
Que marque le bourreau avec la fleur de lys ?

Et les autres, vont-ils assassiner ta force ?

Ne se sont-ils unis que pour te déchirer,

Les ouvriers brutaux que tu as libérés

Qui te renient et qui te huent ?...

Ils ont les poings très lourds et un barbare esprit,

Ils ne dominent pas leur force dangereuse

Et ne mesurent pas la portée de leurs coups ;

Leur noir attroupement épouvante la ville,

Leur lâche reniement réjouit tes ennemis.

Ainsi que le chauffeur qui conduit la machine,

N'aperçoit qu'à travers la vapeur des chaudières

Le constant paysage immobile et charmant

Toujours patient, toujours vivant, toujours fidèle

Qui porte quand il faut ou la neige ou les fruits,

Eux sont emplis d'un grand espoir fumeux et rouge

Qui cache à leur esprit ta raisonnable audace

Et cache à leurs regards ton visage éternel.

XXII

Que ce visage est pâle où brillait tant de flamme,

République aux cheveux défaits,

Où donc est la candeur de ton jeune courage
Et la joie que tu propageais ?

Ta démarche jadis si libre est lente et lasse,
Une fatigue est à ton front.
N'as-tu plus foi dans ta vertu et dans ta grâce,
Douterais-tu de ta raison ?

XXIII

Discours sur les misères du temps présent

La discorde est assise au centre de la ville
Et souffle avec fureur dans un clairon faussé ;
Le Parlement est sans vertu et sans pensée ;
Les propos y sont bas, les mains y sont avides
Et l'on n'y connaît plus Tacite et Cicéron ;
Les blêmes hobereaux mutilent les statues
Et jettent des cailloux sur les vieux magistrats ;
Les bourgeois ont des fils sans courage et sans livres ;
Ils n'ont pas d'enthousiasme et pas d'austérité,
Pas de forte culture et pas de goût solide
Et ne sont plus nourris dans les humanités.
Les paysans n'ont pas beaucoup d'enfants robustes
Pour fournir les dragons, la ligne et les chasseurs,

De peur d'être soldats leurs garçons se mutilent
Et ils deviendront fous d'avoir bu trop de cidre.
On tracasse les gens quand ils vont à la messe
Et les instituteurs étroits et dogmatiques
Violentent les enfants qui saluent le curé :
Les fidèles, contents de décrier la France
Et de vanter les monarchies des étrangers
Crainte de desserrer les cordons de leur bourse
Et de sceller l'entente avec la République,
Laissent, sans s'assembler pour sauver leur Eglise
Les clochers sans étai, les prêtres sans ressources,
Regardent, sans produire aucune remontrance,
Le Pape qu'on élut sur l'ordre de l'Autriche
Parce qu'il ignorait le clair parler de France
Humilier chaque jour le clergé gallican,
Et forcer les enfants d'un peuple raisonnable
A s'approcher, pour communier, des Saintes Tables
Avant d'avoir encore percé toutes leurs dents.
Maltraités par les sous-préfets et par les maires,
Les prêtres, par surcroît, sont tenus d'obéir
Aux cagots des châteaux dont la foi les appointe
Pour bénir l'équipage avant la chasse à courre,
Au journaliste athée et pourtant catholique,
Qui a dévotion expresse au Sacré-Cœur,
Qui voudrait procurer le salut de la France,
Par le Pape infallible et le roi absolu,

Qui se réjouit de voir, arrosée par sa verve,
Pousser la fleur de lys sur le fumier des Halles,
Jean Racine acclamé par les garçons bouchers,
Et les jockeys des bars, recrutés pour des sommes,
Interrompre en brailant les cours de la Sorbonne.
Les magistrats n'ont plus la gravité qu'il faut
Pour bien porter la robe et bien juger les causes ;
La richesse inactive, endormie dans les coffres,
Ne sert ni grand dessein, ni chanceuse entreprise,
Les banquiers ont l'esprit étroit, mesquin, cupide,
Et par leur gestion, avare et sans noblesse,
Contrecarrent souvent l'intérêt du pays.
Le théâtre est stérile en pièces pathétiques,
Et les acteurs y ont le pas sur l'écrivain.
Les professeurs ne sont plus clairs, libres, modestes,
Mais pleins de cuistrerie et pleins de vanité,
Brouillons ambitieux, factieux politiques,
Qui s'ennuient d'enseigner dans les lycées français,
Aux garçons dégourdis les éléments des choses,
Préférant publier après longues recherches,
De gros livres sans choix, sans intérêt, sans ordre,
Et toujours consacrés à de petits sujets ;
Le pays n'accroît plus et n'étend plus sa vie ;
On n'a depuis longtemps construit aucun bourg
neuf,
Un large bourg avec la mairie et l'église,

Un bon hôtel pour les voyageurs de commerce,
Une usine prospère et de grands magasins.
Les syndicats n'ont pas su policer leurs troupes,
Modérer leur conquête, ennoblir leur élan,
Un désir de jouissance, un appétit de lucre,
Après avoir vidé les bourgeois de leur force,
Commence de corrompre aussi le populaire
Et s'insinue au cœur des meilleurs citoyens.
Partout l'ennui, la nonchalance, l'amertume,
Un découragement pèse sur ce pays ;
Dans les regards s'éteint la joie de vivre en France,
Et comme les pillards rôdent à la barrière
De la ville où un grand incendie se propage
Et qu'une vie trop riche et basse décompose,
On entend remuer à la frontière ouverte,
La lourde légion des Germains affamés.

XXIV

O tristesse, ô déclin de la France admirable,
O reine aux pieds légers enlisée dans le sable,
Vois nos larmes, consens de renaître et de vivre ;
Embouche de nouveau le grand clairon de cuivre
Et contents d'écouter ta voix impérieuse
Tes enfants dégrisés te suivront, généreuse,

C'est à toi d'imposer ta domination
A ton peuple jadis si prompt aux sacrifices,
A toi de retenir, sur tes beaux édifices,
Le tutélaire essaim des Vénération.

Puisque tu as chassé de ton âme loyale
La foi au Dieu qui a bâti les cathédrales,
Libérée du mensonge et des dieux irréels,
Encense ton génie sur leurs anciens autels,
Deviens ton propre dieu. Au-dessus de ta tête
Elève ton esprit pour que tes fils l'adorent
Comme le prêtre montre au peuple des fidèles
La vénérable hostie dans un ostensor d'or.
France, resaisis-toi et redeviens divine ;
Ne laisse pas tes fils consommer ta ruine.
Je ne veux pas d'un dieu qui doute de lui-même,
Je veux un dieu actif, je veux un dieu qui aime
Sa gloire, son génie, sa force et sa grandeur.
C'est pourquoi, si je lis l'ennui sur ton visage,
Je ne puis voir en toi la fin de mon voyage
Et ton clair horizon ne peut cerner mon cœur.

Pour fixer mon esprit et pour combler mon âme,
Je cherche l'éternelle et orgueilleuse flamme,
Le dieu réel et fier dans sa gloire immobile
Qui rayonne l'éclat de sa splendeur visible.

Je n'ai pas vu ce feu briller dans tes nuées,
O France languissante, âme diminuée !

XXV

Mais je sais ta constance et ta grâce éternelle,
Et j'ai la foi que tu pourras ressusciter.
Ta voix dominera le trouble et les querelles,
Et tes fils s'uniront dans ta claire unité.

La triste République au pâissant visage,
Ta fille et ton amour
Qui de la force encor ne sait pas faire usage
Sera très belle un jour.

O France, il renaîtra l'ancien éclat des fêtes,
Où tout ton peuple s'unissait,
Le temps où, quand l'idée jaillissait de ta tête,
La force auguste l'étayait.

Le temps des beaux pamphlets et des belles fanfares,
Le temps du libre esprit, de l'ordre et des victoires,
Le temps du rire et du clairon,
Lorsque la liberté s'alliait à l'audace,

Quand la raison portant l'épée et la cuirasse,
S'appuyait sur des bataillons.

Le Quatorze Juillet redeviendra splendide ;
Du peuple endimanché la joie incoercible
Emplira tout Paris ;
Les canons rouleront sur les quais de la ville,
Les soldats auront l'air vivant et juvénile
Des vainqueurs de Valmy !

Je verrai les lampions allumés dans les arbres
Et de grands bals publics à tous les carrefours ;
On ira déjeuner dans le bois de Boulogne
Et la rumeur du peuple emplira tout le jour.

Je verrai le reflet des chandelles romaines
Sur la Seine et sur le visage des enfants...
Des fusées partiront dans les Champs-Élysées,
Et les républicains suivront les régiments.

XXVI

En attendant ces jours de splendeur et de joie,
Plus courageux que toi, je vais chercher mon Dieu ;
Quand je l'aurai trouvé, je te reviendrai, France,
Car c'est dans ta clarté qu'aiment vivre les dieux.

Ta sainte et ferme terre est pour les basiliques
Un beau soubassement,
Et tes enfants de chœur, aux hymnes liturgiques
Donnent un bel accent.

Quand j'aurai trouvé Dieu, je reviendrai en France.
J'espérais le saisir sous ton ciel, ô pays,
Mais je dois abdiquer cette chère espérance,
Puisqu'il te manque aussi.

Je m'en vais, mais toujours en baissant les paupières
Je reverrai ta claire image.
Formé à ton génie, nourri dans ta lumière,
Instruit dans ton heureux langage.

Libéré, comme toi, du Dieu né du Liban,
Lévite affranchi du mirage,
Je porte désormais ton reflet au visage
Et j'ai ta raison dans mon sang.

XXVII

C'est en vain que cherchant ce qui est éternel,
J'ai battu l'univers des hommes ;

Aucun de mes amis n'est resté près de moi ;
Leur troupe divisée m'a laissé solitaire ;
La France languissante a le visage amer
Et ma ferveur s'étonne.

Tout est cendre : on ne peut longtemps rester amis ;
L'homme est opaque à l'homme,
Le peuple le plus fort et le plus beau pays
Se dégrade et pourrit.

Fruits, votre suc m'écœure et votre chair se pique,
La mort habite en vous et le dégoût en moi.
Dans le vide univers ma ferveur est unique
Et pour brûler n'a pas de bois.
Puisque le monde humain est un plus dur désert
Que les sables de la Judée,
Et qu'il n'y pousse rien qui ne soit creux, précaire,
Et dès le germe usé.

Rien à ma tendre voix, à mon brûlant appel,
Rien pour toujours ne peut répondre,
Rien n'est stable ni vrai : il n'est rien de réel
Que puisse rencontrer ma sonde

XXVIII

Qu'en sais-tu, pauvre enfant, et pour trouver le
Dieu,

Le visible éternel, dont le désir t'altère,
Es-tu sûr d'embrasser de l'esprit et des yeux
L'océan tout entier avec toute la terre ?

Qui sait, si loin d'ici, de l'Occident étroit
Privé de réserves profondes,
N'habite pas le Dieu qui nourrirait ta foi,
Et qui t'expliquerait le monde ?

Tu n'as pas pénétré dans la vaste Amérique,
Pays des larges fleuves et des hautes maisons ;
Qui sait ! Dans l'ample accueil de son âme encore
vierge

Tu aurais pu calmer la fièvre dont tu brûles,
Tu aurais pu trouver et la paix et la joie
En nageant dans les eaux de ce torrent humain.

Sa cordialité indifférente et calme
A la même grandeur que ses belles prairies
Où, sur les poulains vifs, passent les hommes libres.
L'humanité y est pareille à la nature,
Comme elle, sans repos, sans haine et sans pensée,

Riche du grand plaisir aveugle d'exister
 Et de proliférer dans un espace large ;
 Foule mouvante, dense, et diverse, innombrable,
 Comme une forêt vierge animée par le vent ;
 Tu y aurais perdu ton âme inquiète et vaine,
 Car dans l'activité de ce travail sans rêves,
 Le même bonheur gît qu'au fond du grand repos.

Le grand repos que goûte, au cœur des solitudes,
 L'ascète délivré du mensonge obstiné,
 Qui, de la liberté des hauts sommets de l'Inde,
 Regarde l'univers se dissoudre en fumée
 Sous le fixe regard de son âme affranchie.
 Plus haut que tout réel, plus haut que tout mirage,
 Par l'évanouissement de toute conscience,
 Achemine ton âme au sommeil immobile,
 Au silence total, sans voix et sans écho,
 Et pour oublier tout du monde et des misères
 Où le désir servile nous engage et nous lie
 Dans un vaste bonheur de torpeur et de nuit,
 Dans une vide et noire extase confondu,
 Contemple sans bouger, sans battre des paupières,
 Un insensible point de la neutre étendue.

Connais-tu la moiteur des eaux du Pacifique,
 Et leur tranquillité transparente et douce,

Pleine de plantes d'or et de poissons nacrés ?
Dans la tiédeur d'une atmosphère langoureuse,
De nonchalants humains rient sur une île heureuse
Et n'ont pas d'autres dieux que toi, ô volupté.
Le beau corail y vit comme une fleur de sang,
Ne touche pas la trop sensible cornulaire,
Mais regarde la forme admirable et sévère
Du madrépore arborescent.

Si cette volupté, cette langueur déplaissent
A ton cœur trop épris de l'actif Occident,
Voici : l'inconnaissable et respectable Asie
Ouvre son cœur géant et noir à ton amour.
— O vénérable Asie, Principe, Toit du monde !—
Cherche bien le trésor gisant dans ses ruines,
Car peut-être, attendant que ta soif la délivre,
C'est dans son puits sans fond que croupit l'eau
divine.

Humble et silencieux comme un enfant docile,
D'un cœur soumis, d'un pas feutré, je veux entrer
Dans le silence énorme et grouillant de la Chine.
Pays où sont bénis les travaux agricoles,
Par un peuple de morts bénévoles et doux,
Dont le vol insensible et puissant sait passer
Autour du toit léger des complexes pagodes,

Sans même en ébranler les mobiles grelots —
 Immense et délicat pays dont l'âme est sage,
 Que la vie y est belle, heureuse, policée :
 Il s'y fait un échange, un exact commerce
 Entre ceux qui sont morts et ceux qui sont vivants.
 Les morts, nourris d'encens, d'amour, de politesse,
 Donnent le blé, le riz à leurs fils sur la terre.
 — C'est doux travail, bonheur, et calme certitude.
 Les jeunes gens voudraient ressembler aux
 vieillards,
 Et d'imiter leurs morts les vivants font étude.
 Empire immuable et pris comme un corps sous la
 glace
 Dans le fixe appareil des lois qui te conservent,
 Empire où rien ne change, empire où rien ne passe,
 Ton immobilité auguste et satisfaite
 Sans doute, est le constant reflet de l'Eternel.

XXIX

L'Eternel n'est pas immobile,
 L'Eternel est actif, l'Eternel est fécond.
 Notre Dieu est un dieu vivant ;
 Notre Dieu est le dieu des forts.
 Il n'est pas le seigneur des tombes.

Le vivant Eternel ne peut être stérile,
Et n'habite pas chez les morts.

L'Eternel est plus vif que le rapide orage ;
Il sait devancer les éclairs,
Féconde incessamment les âmes et la terre,
Renouvelle le monde à chaque instant du jour.
L'Eternel est plus vif que le rapide orage,
Il est un Dieu de vie, il est un Dieu d'amour.

L'Eternel n'est pas immobile,
L'Eternel est actif, l'Eternel est fécond ;
L'Eternel que je veux n'est pas un Dieu stérile,
L'Eternel est un Dieu vivant.

XXX

Un tel Dieu, je sais bien qu'on n'en fait pas ren-
contre,
Un beau jour, au hasard d'un paresseux voyage,
Comme un heureux marin découvre un îlot neuf.
Je n'irai pas chercher dans ces contrées lointaines
De quoi tromper ma soif et étourdir ma vie,
Je ne suis pas pareil aux garçons romantiques ;
Je suis plein de désir, mais non pas plein d'ennui,

La vie n'est pas pour moi un bâillement stérile,
 Un rêve qu'il faut rendre autant qu'on peut plaisant
 Par le fantasque exil et le plaisir nomade ; —
 La vie est vraie, solide et vaut qu'on s'y attache ;
 Elle est le seul réel et toute joie en sort,
 Elle est tout à la fois le champ et la moisson,
 Arène de combat, palme de la victoire.
 Je n'engourdirai pas dans le changeant voyage
 Le très puissant désir que je veux contenter.
 Je ne m'amuse point d'idoles biscornues,
 Je n'irai pas chanter en des temples étranges
 Accompagné d'un chœur de prêtres pittoresques,
 Dans un langage impur des hymnes insensés.
 Je n'honorerai point les fausses déités ;
 Tous les dieux étrangers sont de vains simulacres,
 Qui n'ont rien à me dire et dont je ne veux rien ;
 Mais je renverserai leur sacrilège image,
 Ainsi qu'il est prescrit au peuple d'Israël.

Voyage nonchalant aux pays exotiques,
 Tu ne peux pas mener mon esprit au Seigneur ;
 Je le sais, le Seigneur n'habite pas mon âme
 Puisque je suis parti pour aller le quérir, —
 Mais il n'est pas si loin que ces étranges dieux,
 Car, pour que je l'entende, il faut qu'il me ressemble ;
 Pour approcher mon Dieu, j'approfondis mon être ;

C'est dans mon horizon que sa face peut luire,
Et les plus près de moi sont les plus près de lui.

XXXI

Mais il n'a pas encore voulu montrer sa face
A tes yeux suppliants toujours levés sur elle,
Et dans tout l'univers humain, où tu tentas
Et pour te mieux connaître, et pour le mieux,
atteindre,
D'éprouver ton amour au contact des hommes,
Il n'est rien de vivant encore que ta ferveur.

Eh bien, si l'univers où erra ta tendresse,
Est vide, inanimé, sans rayons et sans voix,
Si la Création ne sait pas révéler
Le divin créateur dont elle est émanée
Crée à ton tour un monde où tu seras le Dieu,
Où vivra, retenant ton regard, ton langage,
Libre, le peuple immense enfermé dans ta vie.
Plante dans ce désert de morne et de détresse,
Pour abriter ton âme, une splendide tente
Que ton propre génie, tes mains auront tissée.
Ce Dieu que n'atteint pas ta plaintive prière
Ne peux-tu l'approcher en créant comme lui ?

En créant, comme lui, un monde à ton image,
Monde spirituel, sans chair et sans matière,
Moins tangible que l'autre, et aussi bien plus beau.
On ne peut le saisir ; mais on le peut comprendre,
Immortel univers qui à jamais vivra .
De cette vie éparse, incorruptible, ailée,
Qu'ont un heureux poème et un profond regard.

XXXII

Tu feras dialoguer des hommes et des femmes,
Dans de vastes palais ou dans des forêts sombres,
Et tu déchaîneras leur amour et leur haine,
Qui leur dispenseront et la vie et la mort.
Dans ton esprit se formeront leurs destinées,
Et tu ne seras pas absolument leur maître,
Mais un souple lien te les liera toujours
Et leur vie jaillira du profond de ton être.

Les hommes ont ta voix, les femmes ont tes larmes ;
Mais chacun vit pour lui, s'oppose à tous les autres,
L'avare a sa cassette et le fou sa marotte,
Le roi a sa couronne et l'esclave a sa chaîne,
Je vois couler tes pleurs d'enfant sur ce visage,

Tes pleurs d'enfant méchant, qui veut des jeux
plus beaux.

Celui-là vient au monde le jour de ta colère,
Et celle-là est née le jour que plein d'amour,
Tu courais au jardin pour y cueillir des roses...

De belles passions s'étreignent dans les villes
De ce vaste pays dont tu es l'empereur.

Voici des assassins, des jaloux et des fourbes,
Voici des généreux, des héros, des déments,
Et voici, les cheveux défaits sur ses épaules,
Une femme aux grands yeux pleurant sur son
amant.

XXXIII

Insensé, pour créer ce monde imaginaire,
Où l'on vit oublieux de l'univers réel,
Il faut avoir une âme ou comblée ou légère,
Et ne pas chercher Dieu ou bien l'avoir trouvé.

S'il m'eût été donné d'écouter dès l'enfance,
Ce que dit Ariel aux esprits de la mer,
Ce que dit au lutin la grande primevère,
Ce que dit l'alouette au blé vert et pointant
Quand commence à fleurir aux buissons l'aubépine,

Et quand le thym sauvage exhale son odeur ;
Si je portais en moi l'âme vive et fantasque
De Mars aux yeux changeants qui veut rire et
pleurer,

Si j'avais aperçu un homme dans la lune,
Portant une lanterne et un fagot d'épines,
Si j'avais su, comme Obéron, faire vibrer
Les rayons du soleil à l'haleine des fleurs ;
La harpe de la pluie au vent du crépuscule,
Ou encore allumer aux yeux des vers luisants,
En guise de flambeaux, les cuisses des bourdons ;
Si j'avais parcouru, moqué par les esprits,
La nuit de la Saint-Jean, la forêt des Ardennes,
Si j'avais entendu des voix dans les grands chênes
Et vu danser les fées qui glissent sur les eaux,
Au clair sifflet du vent, ménétrier habile ;
Si je m'étais nourri de figues et de mûres
Et si j'avais dormi sur les fleurs écrasées,
Tout brillant de rosée, au chant du rossignol ;
Si, prince insouciant et doté par les fées,
Chantant à tout venant comme un oiseau heureux,
J'avais pu m'approcher du château léthargique
Où m'attend pour m'aimer la Belle au Bois dormant ;
Je n'aurais pas traîné ma robe déchirée
Sur les âpres chemins qu'on dit aller vers Dieu.

XXXIV

Qui veut créer un chant ou veut créer un monde
Ne doit pas posséder un cœur inquiet de Dieu.
Pour chanter un chant pur sans défaut et sans
trouble,

Il faut être léger comme un enfant royal
Qui s'ébat au verger en mangeant des cerises,
Et pour former un monde où s'agitent des âmes,
Il faut qu'un Dieu puissant, tyrannique et caché
Habite dans l'esprit et le mène à sa guise,
Maître sévère et invisible à ceux-là mêmes
Qu'il élut entre tous pour résider en eux,
Qui vit dans leur sommeil et qui conduit leurs
rêves,

Qui par leur main pétrit à son idée la glaise,
Ou rapproche les sons, ou dispose les mots,
Impérieux Seigneur que l'on ne connaît pas,
Et que l'on porte en soi sans en voir le visage.

Ou bien, il faut avoir, par grâce plus humaine,
Il faut avoir trouvé le Dieu un, l'Éternel ;
Avoir appris de lui le sens profond du monde,
En avoir pénétré la texture et les lois,
En avoir bien saisi l'ordre et la hiérarchie. —

C'est alors seulement que l'on peut entreprendre
De faire un monde aussi durable que le vrai.

Pareil au vieux marin qui pendant sa retraite,
Pour amuser ses fils et ses petits-enfants,
Façonne exactement dans un morceau de bois,
Du grand voilier qui l'a porté toute sa vie,
Et dont il connaît bien la forme et le grément,
Une image réduite et cependant fidèle,
Où l'on retrouve tout, ou rien ne fait défaut,
Ni le mât d'artimon, ni le mât de misaine,
Le perroquet de fougue avec la balancine
Ni les ancres, le gui, l'éculier, le bossoir,
Le cargue-point, le cargue-fond, les martingales,
Image nette et claire et très adroit travail
Où tout est calculé pour l'exact équilibre,
Trop petit, trop étroit pour affronter la lame
Et le souffle trop vaste et rude de la mer,
Mais qui sait bien flotter sur les bassins du port,
Les bassins où parfois entrent les grands navires.

Pareil à ce marin, patient, habile et sage,
Le grave et vieux poète à qui il fut donné
De sentir, ébloui, passer sur son visage
La voix terrible et le grand souffle du Seigneur
Et de comprendre, instruit par sa vive lumière,

De l'Univers entier le sens et la façon,
Consacre exactement les jours de sa vieillesse
A tracer pour instruire et charmer les humains,
De ce grand univers dont Dieu gonfle les voiles
Et qu'il supporte ainsi que l'Océan les nef,
Une petite, pieuse et très fidèle image,
Où il ne manque pas un astre ni une âme
Et qui flotte sur l'eau de sa pensée lucide,
Glorieuse à jamais d'avoir réfléchi Dieu.

XXXV

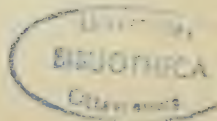
Art poétique

Je n'ai pas trouvé Dieu et je suis jeune encore,
Mais si j'étais l'enfant royal, comblé, joyeux,
Qui chante incessamment dans son verger prospère,
Je n'aurais pas l'idée de poursuivre ce Dieu.

Or, lui seul peut fixer mon âme inquiète, humaine,
Qui depuis si longtemps brame dans sa forêt, —
Je n'ai pas trouvé Dieu, mais suis à sa recherche
Et c'est pourquoi mon chant ne peut être sans
trouble

Puisqu'il est un appel désolé, sans écho.

Voyez quel sourd élan sans espoir le soulève,



Comme il est courageux et comme il est vaincu ; —
 Je ne sais pas chanter comme l'enfant David,
 Des psaumes confiants sur la harpe sacrée
 Où la main de son Dieu quelquefois se posait —
 Mon discours inquiet ne peut pas être un hymne,
 Mais toujours il y tend, et retombe toujours...
 Seigneur, j'ai tant d'amour que ma voix serait pure,
 Et je saurais chanter si tu m'apparaissais...

Je ne peux élever un chant juste et sans trouble,
 Ni créer à mon tour des êtres et des formes —
 Comme jadis un ange a terrassé Jacob,
 Nul dieu n'a terrassé et pénétré mon âme ;
 Nul hôte impérieux n'habite au fond de moi,
 Nul génie violent dont je serais l'esclave
 Hélas, ne m'a choisi pour m'asservir à lui.

Je ne sais pas sculpter dans la glaise ou la pierre,
 Les visages, les corps, les bêtes, les feuillages,
 Et le peuple des sons ne hante pas mes nuits, —
 Hélas, je ne suis pas la divine volière
 D'où s'envolent, ainsi que des oiseaux, les âmes,
 Le temple inconscient d'un dieu plus grand que moi —

Mais pourquoi exhaler une hypocrite plainte ?
 Que t'importe créer ? D'abord, il faut connaître.

Il ne te plairait pas, maigre enfant réfléchi,
D'être le temple obscur d'un Seigneur inconnu,
L'esclave inconscient d'un maître tyrannique. —
Avoir de toi, de Dieu, la pleine conscience,
Aimer d'un fort amour un Dieu clair et présent,
Voilà ton vœu, ta fin et ton espoir suprême,
Ton incessant désir, ta soif inapaisée,
Enfant, tu ne saurais imaginer un monde,
Car pour pouvoir créer ce monde imaginaire
Et qui se superpose à l'univers réel,
Il faut avoir une âme ou comblée ou légère
Et ne pas chercher Dieu ou bien l'avoir trouvé.

XXXVI

Tu ne l'as pas trouvé, mais que ta ferveur reste
Intacte, courageux enfant, c'est ton seul bien,
Et puisqu'elle a brûlé tout ce qu'elle éclairait,
Et puisque rien n'est assez beau pour l'asservir,
Puisque rien jusqu'ici n'a pu fixer sa flamme,
Et puisque dans l'univers rien ne lui répondit,
Et que tu es trop pieux, trop pensif et trop faible
Pour l'employer à éclairer un autre monde
Que tu aurais toi-même imaginé, construit, —
Sans baisser ta ferveur, interromps ton voyage,

Rien n'a pu t'arrêter, fixe-toi dans l'attente. —
 Au lieu d'aller toujours au-devant du Seigneur
 Comme un, qui, abritant ses yeux avec sa main,
 Pour regarder plus loin, apercevoir plus vite,
 S'avance sur la route au-devant d'un ami,
 Sans jamais rencontrer que troupeaux et poussière,
 Assieds-toi sur la borne et attends sa venue ;
 Que ta flamme appartienne à qui viendra la prendre,
 Ton amitié survit à tes amis épars,
 Ta passion survit aux objets de ton zèle,
 Établis ton amour au cœur d'un carrefour :
 Et que ceux qui voudraient s'y réchauffer
 l'approchent.

En le prêtant à tous ne le donne à personne,
 Jusqu'au jour où soudain, surgissant de la foule,
 Dieu viendra pour chauffer ses mains à ta chaleur.

XXXVII

Feu de joie sur un carrefour

I

D'autres ont su créer des hommes et des femmes,
 Ils ont vécu dans l'univers qu'ils se sont fait ;

Je voudrais seulement énumérer le monde ;
Je suis un feu de joie au cœur d'un carrefour.

Ma clarté ne sait pas évoquer les images ;
Je ne projette rien que les ombres des autres,
Je suis l'ami fervent, je suis le clair passage
Je suis la flamme qui reçoit et qui réchauffe.

Mais le grand carrefour est au cœur de la ville,
Et c'est à lui que se terminent les chemins ;
Les chemins sont passants et la ville est peuplée
Et parfois il y souffle un vent plus large encore
Que la ville avec ses monuments et son grand port.

2

Feu qui se brûle à soi et à soi se rallume,
Mais dont l'accueil est vaste et le foyer puissant,
Qui montre leur secret et leur force aux passants
Et qui donne un visage à ceux qui les regardent.

Le feu, le feu stérile est pourtant efficace,
Approchez, mettez-vous en rond autour de moi,
Et vous sentirez bien ma clarté sur vos faces,
Et vous sentirez bien ma chaleur à vos doigts.

Si vous voulez savoir ce que peut votre joie,
Entrez, vous tous, entrez dans mon cercle mouvant,
Ma chaleur est à tous, chacun l'a tout entière,
Rien ne peut détourner ni posséder ma flamme,
Son ardeur, sa gaieté, son zèle infatigable.

3

Quand les garçons venus des provinces timides
Mettent le pied sur les pavés de cette ville,
J'illumine pour eux les grandes perspectives
Du port mouvementé et de la ville active.

Mais s'ils sont fatigués et tristes de sentir
La ville appesantir leur main sur leur épaule,
Si, noyés dans la nuit que coupent les voitures
Et qu'entament les réverbères,
Leur désir pense à tout le calme que faisait,
Sur leur jardin fermé, la nuit intacte et douce,
Ma tendre expansion et ma bonne chaleur
Rappelle à ces garçons que l'exil déconcerte,
L'attentive amitié de leurs sages maisons.

Et quand du port qui sent l'anchois et le goudron,
Les marins au cou nu, les mousses grandissants,
Remontent vers la haute ville,

Je suis pour eux réconfortant et cordial,
Comme l'alcool en feu à leurs lèvres salées,
Dans la taverne basse où, dès qu'ils touchent terre,
Ils s'assoient et se désaltèrent.

Quand passe près de moi la troupe des soldats,
Dans le bruit de la marche et la chaleur du drap,
Ma flamme et le clairon échangent leurs deux forces.
Le clairon exalté semble brûler plus haut,
Son ardeur étincelle :
Et ma flamme, à son tour, dans le ciel plus vibrant,
Elève un chant plus mâle.
Les soldats mieux groupés ont relevé la tête,
Ils sentent moins le poids du sac, des cartouchières
Et du fusil qu'ils portent.
Sur les pavés sonnants leur pas est courageux.
Car je mets la lueur des victoires légères
Sur leurs lourdes capotes.

Et quand vient le moment où le jour fatigué
S'assied sur le bord gris de la nuit qui s'élève,
Quand s'ouvre à deux battants la porte du préau
Par où sortent pressés les enfants bondissants
Avec des livres et des rires,
Tout joyeux de sentir l'air contre leur visage
Et qui, le bras passé au bras d'un camarade,

Vont chez le boulanger pour y manger du pain,
 J'éclaire gravement leur cortège frivole,
 Je pose des reflets sur les tabliers noirs
 Des enfants des écoles.

4

Gens qui passez au carrefour de cette ville,
 Je vous donne ma flamme et vous, vous me donnez
 Votre présence, et Dieu consacre cet échange,
 Car tous vos mouvements annoncent qu'il est là.

Une grande tendresse entre nous se promène
 Le carrefour est plein d'élans et de messages ;
 Voyez, pour recevoir tous les dons qu'on lui fait
 L'âme au delà du corps s'étend et se prolonge
 Comme pour recevoir les pommes au verger
 La cueilleuse de fruits étend son tablier.

Sentez-vous Dieu présent sur la place où je brûle ?...

Il est cette chaleur qu'ont les poignées de main,
 Il est ce qui rejoint et ce qui lie : il est
 La lecture que les regards font des regards,
 La pénétration de l'esprit dans l'esprit
 Et le goût que la vie a toujours de la vie.

Il est l'eau qui remplit la brûlante piscine
Où nagent tous les corps humains, car, tu le sais,
Les corps humains ne sont pas clos, cernés et secs,
Mais leur rayonnement, autour d'eux, se propage
Et tu ne peux pas dire où s'arrête un visage ;
Il est l'adhésion, il est la sympathie,
Qui, pareille à ces grands éclairs des nuits d'orage,
Qui montrent brusquement la chaîne des montagnes,
Révèle d'un seul coup, et pour toujours à l'âme,
Toute la chaîne des puissances de l'autre âme.

Je peux vous dire où est le domaine de Dieu :
Dieu est logé dans l'intervalle entre les hommes,
Ainsi que le soleil se loge entre les feuilles,
Il hante l'air sensible, intelligent, vivant
Où résonne la voix humaine,
Il habite la chambre où les amis assis
Parlent du métier qu'ils feront, des intérêts
De leur ville et des lettres qu'ils ont reçues.

Dieu est ce qui révèle à chacun tous les autres.

5

Jadis, pour annoncer les choses solennelles,
Un grand feu s'allumait au sommet des montagnes.

La nouvelle un instant comme un puissant phalène
Tournait autour du feu qu'elle avait suscité,
Puis repartait sur le chemin de sa clarté,
Vers d'autres feux, sur d'autres cimes.

Les villages assis, en bas, dans la vallée,
Levaient la tête afin de mieux considérer
Le vol éblouissant de la nouvelle illustre
Qui se faisait ainsi ces rayonnants relais.

Je suis un des relais où Dieu s'est arrêté ;
Le temps qu'il tournera autour de ma clarté,
Que j'entende des pas, des rires et des voix,
Que des passants nombreux s'approchent de ma vie.
Il faut beaucoup m'aimer, il faut aimer du feu
La nature mobile et le cœur courageux.

LIVRE TROISIÈME

I

Sur la place où bougeaient, où vivaient les personnes,
Sur les pavés tout chauds d'avoir tantôt connu
Le passage du dieu qui naît entre les hommes,
Sur la place où je suis rien de vivant n'est plus
Hors le vent soulevant les feuilles des platanes
Et ma flamme obstinée dans le grand hiver nu.

On ne passe plus sur le carrefour
La neige s'abat en rafales ;
L'auberge où l'on loge à pied, à cheval
De nuit et de jour
A fermé sa porte et éteint son four.

Plus de cris d'écoliers sur le mail des remparts,
Dans le ciel sans couleur plus de cris d'hirondelles ;
On n'entend plus la voix des enfants qui épèlent
Et il fait bien trop froid pour qu'ils jouent sur le port.

Les soldats sont partis pour la guerre au Maroc,
 Les marins sont partis pour la pêche en Islande,
 Et ma flamme esseulée et vainement vivante
 Cependant, n'attend pas la mort.

II

Et pourquoi l'espérer puisque sur l'hiver même
 Tu peux, quand il te plaît, projeter ta ferveur ;
 Résigne-toi enfin à donner chaque jour
 Un amour successif à ce qui se succède ;
 Veuille ne pas traîner ton passé de prières
 Comme un manteau trop lourd dans ton voyage
 heureux ;
 Ne peux-tu donc régler ton amour sur la vie
 Et ne perdras-tu pas le goût de l'Eternel ?

Ah ! sache franchement saisir de tout moment
 La fuyante bonté et le suc éphémère
 Sans vouloir que s'y fixe à jamais ton désir.
 Chaque instant que tu vis est un instant du monde.
 Dis, pourquoi ta piété choisirait-elle entre eux ?

Mendiant affamé qui quête au seuil des fermes
 (Les chiens ont beau gronder, la porte s'ouvrira)
 Ne jette pas le pain nourrissant qu'on te donne

Dans l'espoir d'on ne sait quelle divine obole
Qui dans tes mains tendues jamais ne descendra —
Mais sois l'homme aux yeux clairs qui revit chaque
jour,
Qui chaque soir oublie ce que chaque aube apporte
Et s'éveille au matin quand meurent les étoiles,
Et que les oiseaux neufs dans les arbres qui
poussent
Pour la première fois chantent vers le ciel vierge
Qui naît pour contempler le naissant univers.

III

Tu veux que ce qui vit soit aussi ce qui dure,
Insensé ; de là vient ton trouble et ton vertige :
Tout ce qui vit est ce qui meurt pour être né
La rose est plus vivante et frêle que sa tige
Le fruit plus excellent que l'arbre enraciné

Ne cherche pas à unir entre eux
Les instants du monde ;
Chacun se suffit, chacun est divin
Et chacun s'écoule

Soupèse en chacun tout le poids des choses

Chacun est très lourd
L'Univers revit à chaque minute
Avec ton amour.

Et dans le présent l'Univers s'étale
Absolu, complet ;
Regarde dans l'eau toutes les étoiles
Sens dans ce sapin toute la forêt.

Et sois sans passé
Et sois sans mémoire
Oublie, et renais.

IV

Feu de joie dans la solitude

... Et puisque c'est en vain que j'ai fait ce voyage
Où le sol sous mes pas brûlants se dérobaît,
Laissez-moi m'enfoncer dans l'ardeur sans images
Dans le plaisir abstrait

.

I

Le feu a dévoré l'univers et mon âme
Et il a consumé ce qu'il transfigurait ;

Bien au-dessus du monde où brillèrent ses prestiges
Bien au-dessus de moi qui semblais son flambeau,
Sans vacillation il élève sa flamme

O flamme dans l'abstrait, ô chaleur dans le vide !
Nul objet ne retient mes reflets au passage,
Je n'ai plus de miroir et n'ai plus d'aliment
Je n'ai plus de brasier et n'ai plus de limites.

O belle incandescence, ô ferveur sans mesure,
Tu règues enfin dans ta suprême liberté,
Rien n'entretient et rien n'amoindrit ta chaleur.
Tu te repais de toi, ton ardeur est gratuite,
Tu règues sur toi-même et rien n'est hors de toi.

O flamme pure, ô flamme libre et non mortelle
O splendeur souveraine, extase sans vertige,
O danse sans fatigue, ô beauté sans effort,
Royaume sans mensonge et désert sans prestige

Je n'ai plus rien de moi et n'ai plus rien d'autrui
Je suis le beau séjour où la ferveur a lui
Je suis seul avec elle ;
Elle est à moi et me dépasse infiniment
Je suis le sang brûlant de son cœur véhément
Et le battement de ses ailes !

Je suis le chant aigu d'un divin violon,
 Je suis la voix par où s'élève la musique,
 Je suis l'archet élu ; je suis un beau cantique,
 Une élévation !

Plénitude parfaite, ô délice, ô merveille
 Après tant de tourments enfin voici le port ;
 Et sans vestale qui la veille
 Ma ferveur ne craint plus les ombres de la mort ;
 Le soldat courageux pénètre dans la ville,
 Il est entré dans Jéricho ;
 Voyageur las, voici la retraite et l'asile ;
 Oublie dans sa splendeur la campagne stérile ;
 Dans le sein chaleureux de sa volupté pure
 Oublie tous les pays sans eau et sans verdure
 Pleins de mirage et pleins d'échos.
 Je tiens la flamme incorruptible et véritable ;
 Je perçois tout à sa clarté,
 Je ne suis plus l'enfant qui bâtit sur le sable
 Je suis celui qui tient enfin la vérité.

La vérité, c'est l'enthousiasme sans espoir
 La ferveur que rien n'asservit
 La joie montant sans se courber dans le ciel noir
 Le plaisir absolu du feu sans récompense

Le haut plaisir de bien sentir son existence,
D'être celui qui vit !

D'être celui qui ne perçoit ni l'univers
Ni tous les mouvements de son âme illusoire,
D'être celui qui sans attente et sans revers
Se repaît de sa propre gloire.

Rien ne peut plus m'atteindre ; ah ! laissez que mon
feu

Dans l'orgueil de sa solitude
Epreuve à ne brûler sur l'autel d'aucun Dieu
La céleste béatitude.

2

Si l'arche est vide où tu pensais trouver la loi,
Rien n'est réel que ta danse :
Puisqu'elle n'a pas d'objet elle est impérissable.
Danse pour le désert et danse pour l'espace
Comme un prophète dans le sable
Danse dans l'éternel silence
Avec la gravité d'un roi.

O transports du danseur agile,
Ton bras lance des javelots ;

116 LA DANSE DEVANT L'ARCHE

De plus en plus vite et, sans que tu pâmes

De plus en plus haut :

Tes sauts, tes bonds, tes jets, tes cris

Et le tournoiement sur les pointes

Chatoient des gestes ardents

Ta vitesse d'enfant numide

O flamme, ô flèche, ô vif oiseau,

O faucon rapide.

NOTES CRITIQUES

M. BARRÈS EN AUVERGNE

*... et me poussait, explique qui pourra,
à bâtonner lyriquement mon maître.*

(MAURICE BARRÈS. *Huit jours chez
M. Renan.*)

Saint-Flour, ville noire, bâtie de lavas.

(MICHELET. *Histoire de France*, t. I.)

*Mais au pays de la Moselle, je me con-
nais comme un geste de terroir.*

(M. BARRÈS. *Les Amitiés Fran-
çaises.*)

La famille paternelle de Maurice Barrès est originaire de l'Auvergne. Le nom de Barrès semble venir de Barrez, petit district à cheval sur le Rouergue et sur la Haute-Auvergne (arrondissement de Saint-Flour). On trouve des Barrès à Saint-Flour, au XIII^e siècle, dans les premiers rangs de la bourgeoisie (consuls, notaires, receveurs). A la fin du XV^e siècle un Barrès se fixe à Bresle. De cette branche de Bresle sort Maurice Barrès.

(RENÉ GILLOUIN : *M. Barrès*, p. 3.)

AVERTISSEMENT

M. Barrès, fatigué par une campagne électorale qui l'avait contraint à des sommeils trop courts et à de gros-

sières nourritures (parce qu'il faut aller de bonne heure aux Halles et manger chez le mastroquet), eut une gastralgie et dut se rendre à Vichy (Allier). Il y fut prendre les eaux, non sans quelque regret d'abandonner la Lorraine, dont les jardins, si doux en automne, font en lui de la musique. Du moins, avant de se mêler dans Vichy aux cosmopolites, il voulut passer par Saint-Flour. Pieux pèlerinage, et qui réveille en lui ses morts ! Jusqu'au siècle dernier, c'est tout près de cette ville noire qu'il vécut de père en fils. Dans un livre qui va paraître, les *Volcans du Centre*¹, il rapporte avec fidélité la conversation que soutient le puy de Dôme avec le ballon des Vosges. Voici, non un extrait de ce livre, mais des notes préparatoires, liassées de la main même de M. Barrès, où, sans encore lui donner sa forme, il consigna l'essentiel de sa pensée.

LES VOLCANS DU CENTRE

CHAPITRE PREMIER

UNE VILLE BATIE DE LAVES

Fatigué par les fièvres électorales de Paris, où me retirer pour me reprendre ? Magnifiques agi-

¹ Dans la pensée de M. Barrès, ces deux livres : les *Bastions de l'Est* et les *Volcans du Centre*, se font pendant.

tations ! C'est vrai qu'elles excitent mon intelligence ; mais elles gênent mon estomac. Le médecin me laisse le choix entre une retraite à Charmes et une cure à Vichy. Encore estime-t-il que Vichy me serait plus salubre. Ce praticien pose bien le problème, et son verdict s'accorde à mon instinct. Car s'il admet que j'aie qu'èter la paix dans le pays de ma mère, ce savant, avec sa froide intelligence, comprend ce que devine mon cœur. C'est à la terre de mes ancêtres paternels qu'il m'adresse, s'il s'agit que je retrouve, non une tendre quiétude, mais la force et la santé.

Qu'on m'épargne telles railleries... Un repos en Lorraine, je le sais, toujours me fut délicieux. Heureuse sieste, mais quel péril ! Ce n'est pas un baume que je cherche, c'est le plus fort cordial. La Lorraine, pour tous si sèche, a pour moi trop de complaisances. Elle m'enchanté. Mais prenons garde. Dans l'enchantement de cette province frontière, j'aperçois de la sentimentalité allemande. Elle m'enveloppe, me pénètre... Ah ! craignez de m'amollir. C'est au centre de la France que je trouverai un réconfort plus sévère. Une mère trop longtemps retient son enfant, et en chantant le berce. Mais, s'il touche le sol de ses pères, chacun reprend de la vigueur. Pour retremper mon cou-

rage, il n'est que de rechercher mes solidités auvergnates. Le plus puissant des élixirs, pour un Auvergnat bien né, et qui se doit aux tumultes de la politique, c'est une promenade à Saint-Flour.

LA VERTU DE L'Auvergne

“ Saint-Flour, ville noire bâtie de laves ”, dit Michelet, quand, à trente-deux ans, dans le tableau de la France, qui préside à sa grande histoire, il s'essaie à décrire l'Auvergne. Mots décisifs, et que je roule continuellement dans ma solitude, mais dont je ne peux épuiser le sens abondant et magnifique ! Illuminations du génie, puisque ce jeune Parisien nerveux, et qui n'a nullement vécu les destinées de notre grave massif, si vite en pénètre le secret. La vertu de l'Auvergne, c'est qu'elle construit ses villes avec ses laves. Elle sait rendre le feu fécond. Continuellement travaillée pendant des siècles par sa combustion intérieure, elle a poussé au jour une flore rude et grasse, et aussi une forte race d'hommes. Sur l'ardeur pétrifiée de son vaste incendie, l'Auvergne bâtit des villes régulières et montre d'heureuses moissons. Oh ! la sûre conseillère, si des cendres échappées au brasier dont elle brûla, elle fait de l'ordre, et

s'entend à utiliser ses tourments. " On voit, en Auvergne, dit Michelet, le noyer pivoter sur le basalte, et le blé germer sur la pierre ponce. "

Pauvre et généreuse Auvergne ! Je m'abandonne à ses influences. Je l'écoute, sérieuse et qui me dit : " L'essentiel n'est pas d'être sans passions, mais de soumettre ses passions à l'ordre. " Je n'éteindrai pas les sentiments passionnés qui brûlent au fond de mon cœur, mais quelle victoire si je sais, comme fait la terre auvergnate, rendre cet incendie fécond !

LA DISCIPLINE AUVERGNATE

Héroïque débat, et qui se perpétue, non seulement aux profondeurs de la terre, mais dans chaque Auvergnat même. Chez ces hommes qui vivent aux environs de Saint-Flour, j'aperçois de la passion, la plus sauvage énergie. Mais nous acceptons le contrôle de la raison. Le génie arverne se soumet à la sagesse latine. Vercingétorix, quand il a convaincu César de la générosité de sa race, sort de la ville, et va jeter ses armes aux pieds du Romain. Lucidité de l'héroïsme ! " Quelle alliance, " se dit-il, si toujours l'impérieuse volonté de " Rome organise nos magnifiques puissances gau-

“ loises. ” — Ah ! tout mon cœur part avec vous, qui seul et à cheval sortez de Gergovie ! Je ne connais rien dans l'histoire qui me contente plus que ce sacrifice. Puissé-je mériter un jour de pouvoir pieusement expliquer le sens sublime du temple de Mercure, assis au sommet du Puy de Dôme !

De cette terre militante, jamais ne se lèvent ces thèmes joyeux, ni ces déchirantes cantilènes, où s'exprime un peuple assez heureux pour donner du temps aux exaltations et aux désolations de la vie intérieure. Dur pays, rebelle à tout lyrisme. Croyez-vous donc qu'il ignore les musiques du désir ? Non, mais il les refoule au plus profond de son cœur. J'admets ces divertissements, si d'ailleurs, on est tranquille. Mais l'Auvergne a d'autres soucis. La pensée éternelle de l'Auvergne, c'est une pensée organisatrice. Ne cherchez pas en Auvergne des poètes, des élégiaques. Vous y trouverez de froids légistes, des logiciens, de beaux soldats.

C'est à Aigueperse, en Auvergne, qu'est né le chancelier Michel de l'Hôpital. La tâche d'un administrateur, c'est de tourner au bien commun les éléments hostiles qui lui préexistent. Par tous ses morts auvergnats, le grave Michel de l'Hôpital

est préparé pour cet office. Cet intègre médiateur déteste les fureurs partisans. Nos sanglantes fièvres religieuses font horreur à ce légiste pondéré. C'est bien qu'à Madrid ou Genève les cagots se déchirent entre eux. Mais il importe au bel ordre français, que papistes et huguenots s'accordent. Au plus fort des tumultes civils où s'emporent les Français dérégés, le Massif Central délègue un prudent magistrat, pour qu'il juge les adversaires, les apaise et les départage.

Pour qu'ils jugent les raisonnements et qu'ils départagent les doctrines, Aurillac offre ses logiciens. Les Arnauld sont nés à Aurillac. Qu'ils s'irritent, ces durs logiciens jansénistes, si le jeune Racine, au fond de Port-Royal-des-Champs, mal satisfait de leur stricte pédagogie, pour contenter son cœur brûlant, apprend et retient les romans grecs qu'ils lui confisquent ! Ils veulent le plier à leur règle. Ils lui offrent le rudiment et tous leurs froids syllogismes. Je loue leur forte méthode, mais c'est en vain qu'ils s'évertuent. Que vaut leur discipline auvergnate pour ce Champenois passionné ?

Des logiciens et des légistes, c'est parfait, c'est indispensable ; mais leur sagesse n'a d'efficace que quand elle s'appuie à la force militaire. L'Auvergne

l'a bien compris. La Tour-d'Auvergne est né à Clermont, et c'est à Saint-Hilaire d'Eyrat (Cantal) que grandit l'enfant Desaix pour son court destin héroïque.

Mais ni le grave Michel de l'Hôpital, ni les Arnaud, ni la Tour-d'Auvergne, ni notre jeune Desaix ne m'importent autant qu'un capitaine de gendarmerie qui, en 1823, applique la politique de l'Auvergne et m'en instruit :

*Vicomte de Foucault, lorsque vous empoignâtes
L'éloquent Manuel de vos mains auvergnates.*

Victor Hugo peut railler. M. de Foucault emporte tout mon cœur, le jour qu'il pénètre dans la Chambre pour mettre sa main auvergnate au collet du bavard. Qu'un beau gendarme français, décidé et soumis à ses chefs avec quelques soldats impose silence au parlementaire Manuel, quel bienfait pour mon pays ! La leçon que Foucault me donne je l'interprète dans l'Appel au soldat.

LA PENSÉE ÉTERNELLE DE L'Auvergne

L'Auvergne me propose une politique, une règle de conduite. Bienfait que je sais reconnaître.

Mais quel saisissement si je m'aperçois que ma pensée la plus secrète, c'est l'Auvergne encore qui me l'inspire. Je lui dois, non seulement mes vues sociales, mais ma conception de l'univers. J'ai mis à mon insu mes pas dans les pas du génie. Mon système se vérifie, et c'est à mourir de bonheur quand je m'aperçois que mon instinct d'emblée me conduit au point où lentement l'achemine la réflexion d'un Pascal. Extrémité de l'orgueil ! Le plus haut philosophe, c'est un penseur de ma race. C'est Pascal, ce Blaise Pascal, en qui s'exalte le pathétique génie de l'Auvergne.

L'Italie, pour qu'ils l'illustrent choisit l'Arioste et Pétrarque. Heureux génies et si faciles ! Mais l'élu de mon Auvergne, c'est le plus douloureux solitaire. Un journal, il y a peu d'années, demanda à quelques écrivains quel fut à vingt ans, leur grand désir. Maurice Donnay déclara : " A vingt ans, j'ai voulu devenir l'amant d'une femme du monde. " Pauvre idéal ! J'ai répondu : " A vingt ans, j'ai voulu voir clair, et je crois avoir vu clair. " Cette réponse, elle me vint du plus profond de mon Auvergne intérieure. Un autre jeune Auvergnat, à quatorze ans, voulut voir clair. Il retrouve la géométrie, fait des expériences de physique. Ah ! que j'aime ce précoce physicien.

Le grave enfant méditatif saura voir clair et discipliner ses passions. Bien vite, il aperçoit l'imbécillité de notre nature. Pour le contenter, il faut la plus tragique discipline. Il se déchire contre toutes les pointes de l'ascétisme catholique.

Une discipline pour les passions, voilà ce que toujours mes livres proposèrent. Dès le livre (livre d'enfant) où j'explique qu'il faut se mettre en garde contre l'indiscrétion des Barbares, à mon insu, je suivis le conseil que de l'Auvergne reçut Pascal : " Voir clair et discipliner ses passions. " Comme Pascal je participe de l'éternelle pensée arverne.

C'est en Auvergne que j'ai mes racines ; je le comprends chaque jour davantage. A travers mes livres, l'Allier circule. Le puy de Dôme domine toute mon œuvre. C'est qu'il n'est pas d'idées personnelles. Nous ne pouvons que mettre les pas dans les pas de nos morts. Chacun doit obéir aux prédispositions obscures que la terre et les morts ont glissées dans son sang. Magnifique humiliation ! Le génie n'est rien que la fleur fragile que pour une brève saison pousse au jour la terre chargée de tombes. Je me connais comme un instant de l'Auvergne éternelle. Je suis une note du chœur auvergnat.

Le 2 novembre, en Auvergne, quand, rapide, le soir descend sur nos pauvres villages, et qu'aux églises les cloches s'ébranlent pour honorer la nuit des morts, ceux de Saint-Flour ne font pas la veillée comme les autres Auvergnats. Nous avons de plus beaux rites. On dresse la table, on emplit les cruches du meilleur vin de Cantal, et puis tous les vivants montent se coucher. Sublime délicatesse ! Quand ils rentreront dans la grande salle de la maison héréditaire, les morts trouveront le repas préparé et un silence solennel. Je hais les curiosités sacrilèges. Mais laissez qu'un seul instant, pieusement, j'entr'ouvre la porte, et que je risque un regard sur ce banquet magnifique, afin que je puisse, jusqu'à l'occident de ma vie, garder sous ma paupière l'image de mes ancêtres et accorder mes gestes aux gestes de nos morts.

Dans un second chapitre, le *Voyage de Tolède*, M. Barrès explique qu'il a retrouvé à Tolède Clermont-Ferrand. Dans un troisième chapitre : *Essais de psychogéologie*, il marque comment les assises successives de son âme correspondent aux formations géologiques superposées du Massif Central.

Dans un quatrième chapitre, les *Affinités arvernes*, il a rassemblé les notes qu'il a prises sur l'acquisition par un

petit Auvergnat des sentiments qui donnent un prix à la vie. Il y expose son système d'éducation. Le dialogue entre le puy de Dôme et le Ballon vosgien forme les conclusions du livre.

LE MOUVEMENT PHILOSOPHIQUE

A PROPOS D'UNE DISCUSSION ENTRE MM. BERGSON
ET BOREL

(*Revue de Métaphysique et de Morale*, novembre 1907, janvier 1908.)

Si une chronique philosophique pouvait se composer simplement des comptes rendus juxtaposés, je l'aurais ouverte sans autre préambule. Mais c'est impossible. Et j'en dois les raisons aux lecteurs de *La Phalange*. Du moins tâcherai-je de les leur exposer brièvement.

S'il me fallait rendre compte ici de tous les livres qu'éditent les librairies philosophiques, je n'y suffirais pas. Et d'ailleurs, rien ne serait plus fastidieux ni plus vain que cette besogne. Je ne veux pas développer que la philosophie de notre temps s'est étendue en même temps qu'elle s'est divisée. Mais je puis bien rappeler qu'elle comprend la sociologie et la morale sociale, l'histoire de la philosophie, la critique des sciences, la psy-

chologie, voire la métaphysique. Et un seul homme ne saurait être compétent sur tant de sujets divers. Pour faire de la critique littéraire, il suffit d'être sensible et intelligent. Ce n'est pas donné à tout le monde, mais chacun peut y prétendre. La critique philosophique, entendue de la manière que je viens de dire, est impossible *a priori*, et celui qui annoncerait son intention de l'entreprendre, annoncerait du même coup sa sottise et sa prétention.

Heureusement, s'il est des connaissances qu'on ne peut acquérir que par une longue étude, chacun a le pouvoir d'exercer avec bonne foi la réflexion philosophique ¹. Il s'agit seulement que la réflexion trouve où se prendre, qu'elle ne fonctionne pas à vide, qu'elle porte sur une réalité bien définie. Mais quelle réalité ?

On a soutenu qu'il y a un mouvement littéraire indépendant en un certain sens des œuvres où il s'exprime. C'est contestable. Mais s'il s'agit du mouvement philosophique, ce ne l'est pas du tout. Hegel avait fait de l'histoire, de la philosophie, le développement logique et clos d'un système de concepts. Sous cette forme, sa théorie n'est pas valable. Mais il est sûr que les philosophes ne sont

¹ Il suffit d'avoir acquis — et c'est facile — la préparation philosophique *classique*. On ne s'improvise pas philosophe.

pas maîtres de poser à leur guise les problèmes philosophiques. Ces problèmes leur préexistent. C'est d'ailleurs ce qui fait l'intérêt de la philosophie : c'est ce qui l'empêche de dégénérer en un jeu arbitraire, en un vain exercice dialectique. Il dépend de moi, de mon effort, que je donne aux problèmes qui me sont posés telle ou telle solution. Mais ces problèmes, je ne les crée pas. Ils me sont donnés. Je les reçois de la tradition philosophique, en même temps que je les découvre dans la réalité contemporaine.

Je les reçois de la tradition philosophique. De là vient l'intérêt profond qui s'attache à l'étude des grands systèmes du passé, et dont tant de savants s'étonnent. Dans les huit livres de la physique d'Aristote, M. Borel voit " tout juste de quoi amuser la curiosité des bibliophiles ". (*Revue de Métaphysique*, novembre 1907.) Mais, comme le lui fait remarquer Bergson (*Ibid.*, janvier 1908) : " C'est la philosophie grecque dans ce qu'elle a d'essentiel, c'est la philosophie générale d'Aristote (et non pas telle ou telle cosmogonie) qui remplit ces huit livres de la physique... Et précisément, parce que notre esprit est encore imprégné d'hellénisme, nous ne pouvons nous dispenser d'étudier la philosophie hellénique... Il est une illusion assez

répandue, qui consiste à croire qu'on peut aborder d'emblée l'œuvre d'un philosophe contemporain, y entrer de plain-pied, et la réfuter au pied levé, trancher les problèmes qu'elle pose, ou les écarter comme autant de futilités, sans tenir compte des vingt-cinq siècles de méditation, d'inquiétude et d'effort, qui sont comme condensés dans la forme actuelle de ces problèmes, et jusque dans les termes dont nous nous servons pour les énoncer ¹. ”

— C'est pourquoi nous rendrons compte, dans cette chronique, des livres importants qui paraîtront sur les grands philosophes. Nous rendrons compte, par exemple, du livre de M. Delbos sur Malebranche, ou du livre de M. Andler sur Nietzsche ², parce que de tels livres n'ont pas un intérêt purement historique, mais un intérêt philosophique immédiat et direct.

Les problèmes que nous recevons de la tradition philosophique, nous sont aussi impérieusement posés par la réalité contemporaine, c'est-à-dire par le mouvement de la science et la société. Ce sont toujours les mêmes problèmes qui font l'objet de la spéculation philosophique. Mais ces problèmes ne sont pas toujours sur le même plan : ils ne se

¹ *Revue de Métaphysique et de Morale*, janvier 1908, p. 32.

² Ces livres sont annoncés.

posent pas toujours dans le même ordre. Surtout à deux moments de l'histoire, on ne dispose pas pour les résoudre des mêmes données. Problèmes des rapports de la pensée à l'action, de la vie à la matière, de l'esprit au corps, de l'individu à la société : ce sont de vieux problèmes. Mais aujourd'hui le développement du syndicalisme pose en termes nouveaux le problème des rapports de la pensée à l'action. — “Quels sont, se demande M. Georges Sorel¹, les rapports de la science et de la technique, du droit et de la violence ? — Le même problème est posé (du point de vue religieux) par les pragmatistes français, anglais ou américains, qui cherchent quels sont les rapports de la science et de la foi. — Le problème des rapports de l'individu et de la société se ramène aujourd'hui à celui-ci : “Quels sont les rapports de la morale et de la science des mœurs ? (Cf. les livres de Durkheim, de Lévy-Brühl, de Rauh). — Enfin, le problème des rapports du corps et de l'esprit se pose surtout sous cette forme : “Quels sont les rapports de l'âme et de l'esprit ? — C'est le débat entre l'intellectualisme idéaliste (M. Brunschvicg, etc.) et les philosophes de l'école de M. Bergson.

¹ Voir ses livres et ses articles du *Mouvement socialiste*. Nous aurons bientôt à parler de lui.

— Quant à la philosophie de M. Bergson lui-même, son intérêt singulier et sa portée exceptionnelle lui viennent de ce qu'elle ne répond pas seulement à telle ou telle de ces questions, mais qu'elle les pose toutes et qu'elle indique une méthode pour les résoudre toutes. — Nous aurons à parler de cette méthode géniale. A propos de *l'Evolution Créatrice*, nous étudierons, en détail, toute la philosophie de Bergson.

*
* * *

En résumé, dans cette chronique nous ne retiendrons que les livres philosophiques les plus significatifs. Nous essaierons de dégager les tendances qu'ils recèlent, et de les mettre à leur place dans le mouvement philosophique contemporain. Nous déterminerons quelles sont les traditions qui les autorisent et nous les confronterons aux expériences qui les fondent.

Une chronique reçoit sa matière de l'actualité. Il importe pourtant d'en assurer l'unité. — L'unité d'une chronique littéraire lui vient de la personnalité du critique qui l'écrit. A une chronique philosophique il faut une unité d'un tout autre genre. Mais quelle unité ? Ce ne peut être ici

l'unité d'un système. Nous n'indiquerons pas non plus à propos de chaque livre nos "vues personnelles" sur la question que ce livre traite. Au bout du compte, la seule unité que je puisse imposer à cette chronique, c'est l'unité d'une *recherche*. Si le principe de la science, c'est la curiosité, le principe de la philosophie, c'est l'inquiétude ; c'est le sentiment que la vie est grave, qu'elle pose des problèmes graves. Une telle inquiétude n'est pas l'angoisse stérile qu'éprouvent tant d'hommes devant le mystère de la vie et de la mort, et qui les jette dans le mysticisme et la théosophie. C'est une inquiétude active, principe d'une recherche ardente et lucide, méthodique et passionnée. Ce qui fait la médiocrité de tant de livres soi-disant philosophiques, c'est qu'on n'y sent pas cette inquiétude. Ils ont écrits sans gravité, sans scrupule et sans effort.

Au contraire, ce qui fait quelquefois la beauté de certains livres littéraires¹, ce qui fait par exemple la beauté des livres d'André Gide, c'est la présence secrète et constante de cette inquiétude métaphysique. Je voudrais qu'elle circulât à travers les pages de cette chronique. La fonction de la

¹ A propos d'un livre récent, nous traiterons bientôt la question des rapports de la philosophie et de la littérature.

philosophie, c'est d'inquiéter les hommes. Le grand philosophe est celui qui parvient à dépasser cette inquiétude. Mais il commence toujours par l'éprouver et par l'éveiller.

Dans notre prochaine chronique nous étudierons le livre de M. Bazailles, *Inconscient et Musique* et le livre de M. Delacroix sur les *Mystiques*.

15 avril 1908.

LE MOUVEMENT PHILOSOPHIQUE

A propos des Congrès de Philosophie
d'Heidelberg, et de l'Enquête de *la*
Phalange sur la littérature nationale.

Je n'essaierai pas de m'excuser d'avoir fait si longtemps attendre cette seconde chronique, ce serait tomber de la négligence dans la fatuité. Mieux vaut que je fasse simplement promesse d'être régulier à l'avenir.

*
* * *

J'avais annoncé, au mois d'avril, que j'étudierais dans ma seconde chronique les livres de MM. Bazaillas et Delacroix. Ces livres, je croyais les avoir mis dans ma malle. Le fait est qu'ils n'y étaient pas. Aux mois d'août et de septembre on a bien le droit de voyager. Le voyage bouscule tous les plans. Taine seul ne bronchait pas en voyage, mais vous voyez bien ce qu'il y aurait à dire là-dessus. A vingt ans, il ne s'agit pas de

poursuivre, sans jamais s'en laisser détourner, quelques idées fondamentales, mais de se prêter, avec un enthousiasme inquiet et souple, aux belles leçons, aux belles secousses de la vie. Relire *l'Apologie* pour l'influence dans les *Prétextes* d'André Gide.



Bref, sans m'attarder, j'avoue qu'il est très difficile d'écrire en voyage une chronique philosophique : le voyage est l'ennemi de la philosophie. Il fait irruption dans l'esprit comme un enfant dans le cabinet d'un sage. — Il défait les constructions prudentes, déchire les beaux plans progressifs. Descartes, sans doute, a voyagé. Mais c'était pour se dégager l'esprit. Quand il se mit à philosopher, il s'enferma dans un poêle. Le voyage est l'ennemi de la philosophie, et vous en voyez les raisons. Philosopher, c'est ou bien, comme font Descartes et Hamelin, établir un ordre des idées, ou bien, comme fait Bergson, une hiérarchie des réalités ¹.

¹ C'est bien rapide, mais je crois la distinction juste. — Il y a des philosophes pour qui la dialectique, c'est-à-dire la marche et l'ordre des idées, est la réalité même ; d'autres pour qui elle n'est qu'un moyen de rejoindre la réalité.

Mais qu'elle prétende créer le monde par la dialectique ou l'appréhender par l'intuition, de toute manière, la philosophie est un *système*. Or, en voyage, on est bien moins occupé de donner à chaque notion son rang, ou à chaque réalité sa place que de laisser librement courir les idées et de bien saisir la figure individuelle de chaque réalité. — Le voyageur n'a ni perspective, ni recul. Il n'a pas le temps de *réfléchir* ce qu'il voit. Et ce qu'il voit l'occupe et l'empêche de réfléchir sur ce qu'il sait. Le mieux est donc qu'il se résigne à regarder les idées défilier devant son esprit, comme il se plaît à regarder les paysages défilier devant la portière.

*Drum frisch ! Lass alles sinnen sein.
Und grad' mit in die Welt hinein !*

Ainsi parle Méphistophélès. Mais j'avais mal arrangé mon voyage. Car j'attendais de lui qu'à chaque instant il me renouvelât, me rafraîchît. Et par une étrange aventure, il m'a ramené constamment à une idée fondamentale. C'est à savoir qu'il n'y a pas au *xx^e* siècle de culture allemande. A l'occasion de cette idée, j'ai formé quelques réflexions sur la tradition et la patrie. Je prendrai la liberté de vous les soumettre. Une fois n'est pas

coutume. Quand j'aurai vidé cette question, qui est si pressante, je ferai office, qui est de vous renseigner sur le mouvement philosophique. D'ailleurs j'aurai, chemin faisant, à vous parler du Congrès d'Heidelberg. Puis, je relève de voyage et j'avais oublié mes livres.

I

J'avais été à Sainte-Odile, non point, comme vous pourriez le croire, pour mettre "mes pas dans les pas" mais pour y lire, dans la paix des sapins, Spinoza et le *Faust* de Goëthe. — Barrès nous avertit bien qu'il ne fait pas bon philosopher à Sainte-Odile, et surtout qu'on n'y peut pas lire Goëthe. — Mais je ne le croyais pas. Et d'ailleurs, en fait, dans cette haute solitude végétale, si l'on se tourne du côté du couvent, si l'on ne regarde pas la plaine, on est fort bien pour philosopher. En mars 1867, Taine écrit¹ : "Couvent de Sainte-Odile — La solitude absolue ramène zum "höhstein, à la métaphysique." —

Là-dessus il tente une réduction au principe d'identité du principe de raison suffisante. Voici de quelle manière il opère cette réduction :

¹ Taine, *Correspondance*, t. II, p. 388.

“ Soit un objet déterminé A, survient une condition déterminée B. Expérimentalement A devient C. Soit le même objet A (exactement le même) à un autre moment, *supposé que cette différente position dans le temps n’ait pas d’influence, puisse être considérée comme nulle*¹. Survienne la même condition B (avec les mêmes réserves) : je dis que cet A deviendra aussi C, car le second A est absolument substituable au premier, et le second B au premier.

“ Notez que pour que la substitution soit complètement possible, il faut éliminer la différence de lieu et de temps. — Il y a des cas où la différence de temps constitue une condition efficace nouvelle (second moment de la chute d’un corps). — De même pour la condition de lieu (oscillation différente du pendule sur une montagne et dans une mine).”

Taine, qui est lucide, aperçoit bien que, pour que le principe de raison suffisante puisse être ramené au principe d’identité, il faut, en même temps que toute différence de lieu, éliminer toute différence de temps.

Mais si Taine est lucide, il n’est pas pénétrant. Il ne voit pas que le temps que la science élimine

¹ C’est moi qui souligne.

n'est pas le temps réel. Car "le temps réel, envisagé comme un flot, ou, en d'autres termes, comme la mobilité même de l'être, échappe aux prises de la connaissance scientifique¹". — Il croit que la science peut éliminer le temps comme elle élimine l'espace. Mais il y a une profonde différence de nature entre l'espace et le temps. La science ne considère jamais que des "moments", des stations virtuelles, et toujours les nomme des immobilités... "Quand la science² positive parle de temps, c'est qu'elle se reporte au mouvement d'un certain mobile T sur sa trajectoire ; ce mouvement a été choisi par elle comme représentatif du temps et il est uniforme par définition. Appelons T_1 , T_2 , T_3 , etc., des points qui divisent la trajectoire du mobile en parties égales depuis son origine T_0 . On dira qu'il s'est écoulé 1, 2, 3 unités de temps, quand le mobile sera aux points T_1 , T_2 , T_3 de la ligne qu'il parcourt. Alors considérer l'état de l'univers au bout d'un certain temps t , c'est examiner où il en sera, quand le mobile T sera au point T_1 de sa trajectoire. Mais du flux même de temps, à plus forte raison de son effet sur la conscience, il n'est pas question

¹ Bergson, *Evolution créatrice*, p. 363.

² *Ibid.*, p. 363.

“ ici. Car ce qui entre en ligne de compte, ce sont
“ des points T_1 , T_2 , T_3 , pris sur le flux, jamais le
“ flux lui-même. ”

Si Taine avait aperçu que le temps scientifique n'a rien de commun avec le temps réel, son déterminisme psychologique eût été ruiné. Et c'est bien en effet pour avoir aperçu que le temps dont parle la science est en dernière analyse de l'espace¹, tandis que le temps réel est mobilité, c'est pour avoir fait cette distinction que Bergson a ruiné le déterminisme psychologique². “ Que l'on approfondisse la physique cartésienne, la métaphysique spinoziste, ou les théories scientifiques modernes, on trouvera partout la même préoccupation d'établir un rapport de nécessité logique entre la cause et l'effet, et on verra que cette préoccupation se traduit par une tendance à transformer en rapports d'inhérence, les rapports de succession, à annuler l'action et la durée et à

¹ Il y a pourtant un temps logique, un *mouvement* de la pensée, qui est un élément de la raison. L'ordre logique, l'ordre dialectique (surtout quand il est synthétique, comme dans la philosophie d'Hamelin par exemple) participe bien de la nature du temps. Or, ce *temps* de la pensée n'est ni de l'espace, ni de la pensée psychologique.

² Ch. Bergson. *Essai sur les données immédiates de la conscience*, p. 158.

“ remplacer la *causalité* apparente par une identité fondamentale. ”

Cette substitution n'est possible que parce que la science voit des *moments* du temps là où il n'y a que des *positions* dans l'espace.

Voilà comment Taine (ayant bien aperçu qu'en dernière analyse c'est au principe d'identité que le principe de raison suffisante tend à se réduire) n'a pourtant pas tiré de cette idée la principale conclusion qu'elle comporte, c'est à savoir que la notion scientifique de la causalité n'est pas applicable à la vie de l'esprit. La philosophie de Bergson exerce sur toutes les intelligences modernes une influence égale à celle que la philosophie de Taine a exercée sur les intelligences de 1888. Il est curieux que cette philosophie, qui, à vrai dire, est déstituée de toute valeur proprement philosophique, ait agi jadis sur les esprits avec autant de force que le fait aujourd'hui la philosophie de Bergson. Il est plus curieux encore de constater que la philosophie de Taine et la philosophie de Bergson s'opposent point par point et trait pour trait. Bergson a ruiné le déterminisme psychologique de Taine. A la méthode analytique de Taine, Bergson oppose la méthode intuitive, dont le principe est justement qu'il y a toujours quelque

chose de plus dans le tout que dans les parties. A l'associationisme de Taine, Bergson oppose la théorie de la continuité psychologique, au parallélisme psychophysiologique la thèse de l'indépendance relative du corps et de l'esprit. Pour Taine, la sensation est une hallucination vraie. Elle est dans l'esprit ; elle est une fonction du cerveau. Pour Bergson, elle est dans les choses, et la fonction du cerveau n'est pas de créer la représentation, mais de la limiter à ce qui intéresse l'action immédiate.

Pour Taine, le souvenir est une image affaiblie ; pour Bergson, il n'y a pas seulement une différence de degré, il y a une différence de nature entre l'image et le souvenir. L'esthétique de Taine explique la production de l'œuvre d'art par l'action combinée du moment, de la race. Bergson montre que la création artistique est à proprement parler inexplicable (cf. le 1^{er} chapitre de l'*Evolution créatrice*), parce qu'elle est absolument imprévisible et strictement individuelle. — La création artistique est un acte de liberté, le type même de l'acte libre. Enfin, de l'œuvre de Taine on peut tirer une morale stoïcienne, une morale qui voit dans la résignation, dans la soumission la première des vertus : qui affirme le primat de la théorie sur l'action,

la valeur éminente de la science, son droit absolu à régler les questions politiques. (L'œuvre de M. Durkheim, par exemple, est dans le prolongement de celle de Taine.) — Au contraire, de l'œuvre de Bergson, on peut tirer une morale pour qui les vertus cardinales sont l'effort, l'audace, l'invention, qui affirme le primat de l'action sur la théorie, l'incompétence ou tout au moins l'insuffisance de la science proprement dite à régler les questions morales ou sociales. — A la morale intellectualiste de Taine on peut opposer une morale volontariste qui est impliquée dans la métaphysique de Bergson, et que Bergson en dégagera peut-être lui-même. — De même, pour Taine, c'est l'histoire qui fait l'homme : pour Bergson, c'est l'homme qui fait l'histoire. Il serait facile de continuer à montrer que les deux systèmes s'opposent absolument, et pour ainsi dire symétriquement. — Mais revenons, je me suis longtemps égaré, je vous parlais de Sainte-Odile; vous voyez qu'on peut y philosopher, mais c'est à la condition de nous enfoncer dans la forêt, de tourner le dos à la plaine. —

Regardons maintenant la plaine. Elle est si large, si claire, si bonne !... D'abord à Sainte-Odile, dans la forêt, sur la hauteur, c'est silence, solitude, abri. Mais si la plaine apparaîût, nous invite à descendre,

à descendre de la forêt et de nos rêves, si nous allons à la rencontre des hommes, des Alsaciens!... Ah! au bout de huit jours, quand de Barr ou d'Obernai, je remontais à Sainte-Odile, sous mes pas les questions se levaient avec les feuilles : je marchais avec précaution pour ne pas irriter la terre, et je croyais poser le pied sur un grand problème douloureux. — Il faut que nous tous, chaque année, plusieurs fois par année, munis de lettres d'introduction, nous allions visiter l'Alsace, et parler aux Alsaciens. — Vous ne leur apprendrez pas grand'chose, mais vous apprendrez beaucoup d'eux et Barrès n'a pas menti.

Ils vous donneront une décisive leçon d'énergie, de fierté virile. — Charles Andler, dans une leçon magnifique ¹, nous avait bien avertis qu'il n'y a pas de culture allemande. — Je n'avais pas compris tout le sens de cette phrase. Je suis maintenant, grâce aux Alsaciens, en mesure de vous la confirmer et de vous l'expliquer. Mais ce sera pour la prochaine fois. La prochaine fois, je vous montrerai : 1^o qu'il n'y a pas, au xx^e siècle, de culture allemande ; 2^o qu'il y a une culture française ; 3^o que cette culture n'est pas la culture de

¹ Il est essentiel, si l'on ne veut pas faire de phrases et savoir ce qu'est l'Allemagne, d'aller entendre Andler. C'est le jeudi à 3 heures.

l'Action Française. Cette démonstration sera accompagnée et illustrée par le récit de quelques expériences alsaciennes, par le compte rendu du congrès de philosophie d'Heidelberg, auquel j'ai assisté et par quelques observations sur l'enquête ouverte ici par M. Henri Clouard. Je vous aurais aussi soumis quelques réflexions sur l'idée de culture, sur l'idée de transition, et sur l'idée de patrie. — Ce sont des problèmes qui se tiennent. — J'espère bien qu'on m'écrira là-dessus des lettres aussi pleines, aussi vivantes que celles que j'ai reçues, après que j'avais ici parlé de l'inquiétude. — M. Rauh enseigne que pour nous fixer sur une question morale, il faut : 1^o nous mettre en présence des faits ; 2^o faire la psychologie des consciences sincères et compétentes du temps présent ; 3^o confronter avec les résultats de cette enquête l'idéal qui anime notre propre conscience, et constater ce qui subsiste de cet idéal dans notre conscience, après cette confrontation avec les faits. C'est une enquête de ce genre que j'ai faite en Alsace : c'est une enquête de ce genre que je vous prie de faire sur l'idée de patrie. Je crois connaître les faits, et je vois bien ce qui, dans ma conscience, s'accorde ou contredit à ces faits. Mais, si j'ai mené en Alsace une enquête conforme à la méthode

de Rauh, je n'ai pas satisfait en ce qui concerne l'idée de patrie, à la seconde condition qu'il assigne à toute enquête morale¹. Je connais quelques consciences ouvrières (par des livres, des journaux). Il faut que je fasse un grand effort pour arriver à m'imaginer la conscience de Déroulède, qui, d'ailleurs, est évidemment sincère, mais que je crois incompetent. Quant à la conscience de ceux de vingt ans, j'en ignore le contenu. Or chacun de nous est compétent sur l'idée de patrie, s'il a fait ou s'apprête à faire son service militaire et s'il a un

¹ Cf. Rauh : *L'Expérience morale* : p. 15. " La croyance morale peut être dite surtout une *expérience*, non l'expérience d'un *fait*, mais l'expérience d'un *idéal*. Elle n'est pas un principe simplement *pensé, révélé* : elle n'est pas déduite de telle vérité objective ou de telle autre croyance morale par un simple mécanisme idéologique. Il faut ajouter à toute déduction morale qui, sans cela, est simplement possible, entre bien d'autres, la vérification de la vie. En ce sens, on peut dire qu'une croyance ne se *prouve* pas, elle s'éprouve. Il faut définir les conditions d'une bonne expérience morale, et ces conditions ne peuvent être déterminées que par une analyse de la vie morale... A la suite d'une enquête qui porte sur l'idéal non pas abstraitement isolé de ses conséquences, de ses moyens d'action, de son histoire, mais de l'idéal développé, manifesté, considéré dans ses relations avec tout le réel, les consciences qui comptent s'entendent sur ce qu'elles ont à faire, sur ce qu'elles doivent faire. L'accord moral entre les hommes peut résulter seulement de ce que, s'étant mis dans les conditions d'expérience que révèle la vie morale consciente, ils constatent en eux le même résidu d'idéal. "

peu voyagé en Allemagne. Pour assurer mes conclusions, j'ai besoin de votre concours, et j'y compte.

La question est pressante. L'Allemagne devient chaque jour plus odieuse. L'Europe a cessé de respirer librement. C'est l'Allemagne qui a machiné l'abject complot dont la jeune Turquie est victime. Il est triste de penser qu'aujourd'hui, c'est au secours des Turcs que lord Byron irait mourir. Mais qui donc est lord Byron ? Et nous autres que faisons-nous ? Il faut pourtant bien se dire que le temps est passé des beaux balancements de l'intelligence. Sur tous les points du monde l'avenir rencontre un obstacle : l'Allemagne. Par l'influence de Charles Maurras, la germanisation intellectuelle gagne même les jeunes esprits français. Je le montrerai la prochaine fois. Les magnifiques conflits entre la civilisation bourgeoise qui n'a pas encore épuisé sa vertu et la civilisation ouvrière qui se cherche et se prépare sont dominés, faussés par la force allemande. Cette lourde puissance réactionnaire va-t-elle longtemps encore nous barrer le chemin ? Va-t-elle se mettre victorieusement au travers de l'Evolution créatrice du libre mouvement français ?

Je vous en prie, ouvrons les yeux, prenons la vie, prenons les choses avec nos mains, et tâtons

la réalité. Mais je m'excite : au lieu de vous fournir des renseignements et des idées, je cherche à vous communiquer des sentiments... Il vaut mieux que je m'arrête. Sur ces questions, si l'on est honnête, il faut être précis et ne rien hasarder. Je voudrais bien que mon ardeur fût contagieuse. — Du moins, j'ai fait des expériences : je vais en soumettre la prochaine fois le récit. Mais pour que ce récit ait quelque signification, il faut, je le répète, que je puisse confronter mon expérience à votre expérience. Le premier devoir d'un jeune homme, c'est d'être de son temps. Son plus haut plaisir, c'est d'apprendre qu'il n'est pas un cri isolé, un feu dans le désert. Je m'excuse encore un coup d'avoir donné à une " chronique philosophique " un accent aussi insolite.

Certainement je n'ai été ni bien précis, ni bien objectif, ni bien serein. Je n'ai pas respecté la séparation des genres. Mais quoi ! je relève de voyage. Et puis, le présent fait un grand tumulte. — Je ne pourrai me remettre à la " spéculation " que quand j'aurai achevé de me délivrer de ce trouble. — J'y tâcherai la prochaine fois. — Et nous en reviendrons ensuite à l'inconscient et à la conscience, à la matière et à l'esprit.

15 octobre 1908.



RAYMOND LAURENT

(1886-1908)

“ C’est le destin des poètes romantiques anglais d’avoir été plus romantiques que d’autres. De là peut-être vient leur influence. Keats meurt poitrinaire à vingt-six ans. Byron qui parcourut le monde, tombe tragiquement à Missolonghi. Shelley se noie, Chatterton à dix-sept ans s’empoisonne ”. — C’est ainsi que commence l’étude nourrie et sensible que Raymond Laurent a écrite sur Coleridge. Mais qui donc jamais fut plus romantique que cet enfant de vingt et un ans qui s’est tiré, à Venise, un coup de pistolet en plein cœur ?

Il mourut sur le coup. Il avait traversé le Grand Canal en gondole, et c’est au pied d’une église qu’il se tua. (Il était deux heures du matin.) Il a voulu être enterré à Venise. Dans sa chambre on a trouvé une caisse contenant tous ses manuscrits, l’*Henri a’ Osterdingen* de Novalis, et les *Voyages* de

Gœthe. Le 23 septembre, le soir, à dîner, il s'entretint avec quelques amis du suicide et de la légitimité du suicide. Ses amis l'avaient gaiement raillé, lui représentant que cette solution est démodée, lâche, absurde. Raymond Laurent les écouta, plaisanta avec eux, puis alla se tuer.

Le pauvre Laurent s'est trompé, s'il a cru pouvoir, d'un coup de revolver, troubler le silence de Venise. Venise n'a pas tressailli de sa mort. Et quant au décor qu'il prit soin de disposer autour de son action, il glace notre pitié plutôt qu'il ne suscite notre admiration. La mort est par soi-même quelque chose de solennel et de simple qu'aucun artifice profane ne peut ennoblir. Ecartons ces images romantiques. Et résistons d'abord, pour considérer gravement ce lamentable suicide, à l'entraînement de notre cœur.

*
* *

La Phalange et les amis de Raymond Laurent prendront soin, selon son vœu, tacite mais certain, de publier les pages qu'il nous laissa. André Gide veut bien s'intéresser à cette publication. Dans les papiers qu'on nous a confiés se trouvent d'importantes *Études anglaises*, un essai inédit sur Coleridge,

un article sur le *Préraphaélisme* qui parut dans la *Nouvelle Revue*, une *Introduction à l'histoire du Préraphaélisme* qu'a donnée l'*Ermitage*, une étude sur Oscar Wilde, qu'on lira bientôt ici,¹ et une autre étude (vraiment belle, je crois) sur Walter Pater.

Dans ces études, on ne trouvera pas seulement les renseignements les plus neufs et les idées les plus justes sur la magnifique culture anglaise du XIX^e siècle, mais chacun aussi pourra discerner, à travers ces pages très personnelles, le visage de notre ami. C'est ce qu'il a écrit de meilleur, à ma préférence. Cependant nous réunirons aussi les *Pèlerinages* que Laurent fit dans les villes fameuses, et les *Proses* qu'il y composa. Si les *Proses* de Laurent ne valent pas ses *Essais critiques*, du moins elles décèlent une sensibilité charmante, ornée, extrêmement souple, un peu facile et tout ensemble assez complexe, souvent ingénue et souvent perverse. Comme c'était son devoir, en somme, Laurent se soumit d'abord docilement à toutes les belles influences du temps présent. On voit bien qu'il a lu et Barrès et Gide et aussi Pierre Louys et Jules Renard, et encore Heine, et que même, par une prédilection assez inquiétante, il s'est attaché à Maurice de Guérin,

¹ *La Phalange*

dont il n'admirait peut-être pas tant le *Centaure* que cette *Bacchante* qu'interrompit la mort. Enfin il lut Wilde, et de bien près, et de Jean de Tinan il adorait la vie et les œuvres. Le choix de ses maîtres indique assez ses goûts, et aux voix qu'il aima, on peut présumer celle qu'il aurait eue. Mais je me rappelle bien tristement aujourd'hui ce penchant prononcé qu'il avait pour tous les poètes qui sont morts jeunes, non seulement pour les romantiques anglais, mais aussi pour Maurice de Guérin, Jules Tellier, et Jean de Tinan.

De même qu'il n'a pas eu le temps de donner à sa sensibilité un accent tout à fait personnel, de même Raymond Laurent n'était pas encore arrivé à se former un style. Mais il avait déjà l'art de l'agencement des mots, du choix des images, et il était fort adroit à manier et à varier les rythmes. Si l'on lit une *Méditation* qu'il fit à Guetaria et qu'ont donnée les *Lettres*, on admirera son sens de la prose. Le défaut du style de Raymond Laurent, c'est son extrême facilité. Cette facilité, qui fait le défaut de l'art de Laurent, fut aussi sans doute la cause de sa mort. Les mots n'obéissent vraiment qu'à celui qui a pris conscience de leur résistance, et pour bien apprécier ce que vaut la vie, il faut s'y être écorché les mains. Jamais la vie ne fit à

Laurent d'objection véritable. De là vient la tristesse un peu vague et la richesse un peu molle de sa sensibilité. De là vient aussi l'abondance heureuse, mais souvent aussi la négligente prolixité de son style. De là vient enfin qu'il ait pu si hâtivement et si étourdiment se défaire de la vie. Jamais il n'en reçut le coup de poing au visage. D'autant plus était-il agacé des petites piquûres qu'elle n'épargne à aucun vivant.

Vraiment, rien de plus commode ni de plus heureux, au moins en apparence, que l'existence de Raymond Laurent. A l'âge où les artistes sont si souvent empêchés de faire le court voyage dont ils attendent un renouvellement, ce " Voyage en Italie " qui souvent est pour eux une raison de vivre et le but de tout leur effort, Raymond Laurent avait déjà possédé " avec nonchalance et fatigue " l'Angleterre, l'Espagne, l'Allemagne du Harz et des Lieder. Et c'est à Venise qu'il s'est tué. Il suivait très exactement en Italie l'itinéraire de Gœthe. Par le Tyrol, la vallée de l'Inn, par Innspruck, par le Brenner " où l'on voit les premiers mélèzes ", et par Schemberg " où l'on voit les premiers cembres ", par Mittenwald, Botzen, " où les raisins bleus sont si gracieusement suspendus ", par Trente " que remplissent les

chansons des bambins et les cris des sauterelles”, par Torgole, par Malsesine et Vérone, “où le vent qui souffle des tombeaux des anciens arrive chargé de parfums par-dessus une colline de roses”, par Padoue, où Goethe lut pour la première fois les ouvrages de Palladio, Laurent arrive à Venise. Il connut les nuits sur les gondoles, et il but des granités à l'ombre du Campanile. Puis le onzième jour, il se tua.

L'Italie, qui confirma Goethe dans sa certitude et dans sa solidité, inclina le petit Laurent au suicide. Elle dégagea les puissances de mort qui travaillaient son âme... On ne trouve dans les plus beaux paysages que ce qu'on y met. Ils ne font que nous révéler à nous-mêmes. N'accusons pas Venise. Raymond Laurent est seul coupable de sa mort.

Mais pourquoi s'est-il tué ? Il donnait de très beaux gages. Nulle culture ne lui était étrangère. Il savait l'allemand, l'anglais, l'italien, l'espagnol. Il peignait avec bien de l'adresse, il était fort bon musicien. Il avait, sous de très longs cils, de grands yeux spirituels et tristes. Chacun l'aimait. Et il s'est tué.

Mais pourquoi donc ? Certainement ce suicide n'a pas la portée du suicide de Maurice Léon. Il n'est pas la solution exacte d'un problème précis.

Il n'est rien qu'une faiblesse et qu'un tragique enfantillage. Raymond Laurent s'est tué, dans un moment de dépression, parce qu'il avait lu Novalis, parce qu'il souffrait impatiemment l'attente de la gloire, parce que Venise ne lui avait pas donné la confirmation, la révélation qu'il en attendait.

Il n'y a pas de révélation. Les inspirés sont rares. En général, la vie d'un écrivain n'est qu'effort patient et recherche. Quant à la gloire, elle vient à son heure. Encore ne dépend-elle pas entièrement de nous. Mais il dépend de nous de bien sentir et de bien penser. D'ailleurs, il y a quelque chose de plus beau que la gloire, c'est l'admiration. Etre admiré vaut moins qu'admirer. Enfin, il faut se donner aux lettres sans arrière-pensée. Il faut savoir jouir de la vie et de la pensée, de leurs victoires et de leurs défaites, en combattant courageux ou en spectateur désintéressé. Mais Raymond Laurent était d'une susceptibilité étrange aux petits échecs littéraires. Qu'une revue refusât ou ajournât un de ses manuscrits, c'était une désolation. Il était fier et il se défiait de lui-même. Il fut à la fois timide et orgueilleux. Il était plein d'inquiétude sur soi. Rien de mieux s'il avait accepté son inquiétude, et s'il avait tâché d'en tirer de la vie. Mais elle l'a conduit au suicide. Il

est mort pour avoir trop aimé l'art et la littérature. Il s'était formé un univers artificiel. Il a mieux aimé les poètes que la poésie, et il n'a pas compris le large lyrisme quotidien des choses. Il n'a pas saisi la leçon que donnent les *Mémoires* de Goethe, dont la lecture pourtant aurait dû prévaloir sur les suggestions de la faiblesse. S'il a maudit la vie, c'est qu'il ne la connaissait pas. Blâmons sa cruelle étourderie. Il vivait seul avec sa mère, et il faut bien de la hardiesse pour dénouer si brutalement ces liens-là. Plaignons-le, et donnons-lui toutes nos larmes. Je souhaite qu'il prenne sa place dans la troupe légère et touchante des poètes qui sont morts jeunes. Je le souhaite et je l'espère. La mort qui met de la solennité aux visages qu'elle envahit, jette aussi une ombre émouvante sur les pages qu'il nous a laissées.

15 novembre 1908.

FRÉDÉRIC RAUH

Les élèves de M. Rauh ne reverront plus le visage crispé et n'entendront plus la voix émouvante de celui qui s'est épuisé à leur communiquer son ardeur. Cette ardeur, ils feront ce qui dépend d'eux pour la retenir et la propager. Ce sera leur consolation. — Mais leur maître n'admettait pas qu'on ne regardât pas en face et virilement la vérité. Ne cherchons donc pas, au bord de sa tombe, à nous consoler. Ne pensons pas à ce qu'il laisse, mais à ce qu'il emporte. Comment exprimer ce qui s'abîme avec lui ?

Ah ! qu'il était vivant, courageux et sincère ! Il ne suffit pas de dire qu'il vivait sa pensée. Il la nourrissait vraiment de sa substance. Il faisait passer en elle tout ce qu'il y avait en lui de chaleur et de passion. Il l'arrachait du plus profond de lui-même. Que c'était beau de le voir qui cherchait, tâtonnait, peinait, jusqu'à ce qu'il eût ren-

contré le réel — c'est trop peu dire — jusqu'à ce qu'il se fût violemment cogné au réel. Il se donnait ainsi et s'épuisait chaque jour.

Si le bonheur intellectuel ne consiste que dans la sérénité, M. Rauh n'a pas été heureux. Nul ne fut moins serein que lui, nul ne fut plus tourmenté. Du moins a-t-il connu la joie, puisqu'il possédait quelque chose de cette animation intérieure qu'il admirait lui-même chez un Pascal. Si une vie est d'autant plus joyeuse qu'elle fait moins de place à l'indifférence, au morne, à l'ennui, M. Rauh fut toujours joyeux.

Aussi bien ne cherchait-il pas le bonheur. Au contraire, il nous mettait en garde contre ce qu'il appelait "la nostalgie des paradis perdus", contre l'amour des hautes contemplations intellectuelles, des belles fêtes de l'esprit, qui détournent de l'action, et qui énervent la volonté. Il nous recommandait de nous contenter des tâches et des certitudes limitées, de travailler modestement au jour le jour. Seulement, il voulait que nous fissions ce travail avec courage. Il nous enseignait que la vie est courte, et qu'il faut perdre le goût de l'éternel. Il est affreux que la vie ait été si avare d'elle-même pour un homme qui avait si vaillamment accepté qu'elle soit brève. Il est affreux que sur cet homme

qui ne cherchait pas, qui repoussait l'apaisement, et, comme il disait, " la paix sans trouble, la paix morte ", soit si brutalement descendu le grand apaisement que voilà.

L'ardeur de M. Rauh était héroïque. Mais il avait horreur de la solennité, et comme il disait, " des phrases ". Il était grave, mais il était jeune. Aussi avons-nous vraiment le droit de dire qu'il a été pour nous un ami. C'est pourquoi nous lui donnons toutes nos larmes. C'est pourquoi nous déposons sur sa tombe, en même temps que notre reconnaissance et que notre admiration, notre respectueuse tendresse.

22 février 1909.

AU LOIN, PEUT-ÊTRE
POÈMES DE FRANÇOIS PORCHÉ

La lenteur des poèmes de M. Porché n'est pas sans charme. Mais elle n'a pas de majesté. Et c'est vrai que parfois sa pensée un peu terne atteint à la simplicité ; mais cette simplicité, à son tour, jamais n'atteint à la grandeur. On pourrait dire que quelques-uns des vers de ce livre ne sont pas bons, s'ils étaient accolés à d'autres vers excellents. Mais c'est un livre tout uni. Cette unité est assez grise. Et d'ailleurs c'est justement cette tenue égale, cette trop sourde et constante tristesse, c'est ce sérieux sans éclat qui font le plus sûr mérite du livre de M. Porché.

Livre dépourvu d'emphase, que le lyrisme ne visite pas assez souvent, qu'embarrasse je ne sais quelle gaucherie, mais que presque jamais la vulgarité ne gêne. Pas d'apprêt, mais aussi, peu d'art. Un ton souvent abstrait. Ce n'est pas que la poésie la plus belle ne soit parfois la plus abstraite. Mais

l'abstraction chez M. Porché manque de chaleur, comme sa couleur manque de vie.

Seulement sa sensibilité est d'une parfaite *justesse*. Sa tristesse est moins étroite que celle de Charles Guérin ; elle est aussi moins puissante. Mais elle n'est pas plus banale. De sorte qu'on en vient à se demander si la force de M. Porché est involontairement timide, ou bien volontairement voilée.

Ce poète très sensible, mais très susceptible, espère toujours qu'il trouvera le bonheur " au loin, peut-être ". Il a d'abord vingt ans, puis trente. Et à trente ans, il est un peu découragé.

*Quel feu de la Saint-Jean qu'un cœur de tout jeune
homme !*

Mais

*Dix ans ont mis un voile au regard ingénu
Qu'adolescent, provincial, nouveau venu
Je jetais sur la ville en tous sens parcourue.*

.
*Souffrir, c'est lentement perdre les yeux du corps
C'est bientôt ne plus voir les choses du dehors
Et le ciel qu'à travers un déluge de cendre.*

Cette cendre est semée sur tous les poèmes de M. Porché. On peut regretter qu'elle ne soit pas

toujours brûlante. D'ailleurs lui-même voudrait bien échapper à cette tristesse un peu ennuyeuse. Il cherche au loin la solitude. Il va en Russie, et y fait ses meilleurs vers :

*O cosaques, comment avec un pareil nom
Avez-vous cet aspect jeune et si peu farouche*

.
*Le chant que vous chantez arrondit votre bouche...
Et toutes les fureurs de meurtre et de débauche
Ont quelque chose en vous d'innocent et de pur.*

Je ne sais pas distinguer si ce que j'aime est ce qu'on va lire ou bien la voix des enfants du pays de Moussorgsky :

*De quel timbre léger, fin, comme ciselé
A vibré cette voix d'enfant dans l'air gelé ?
Le silence en paraît plus grave : la Nature
Ecoute longuement une chanson si pure.*

.
*Oh ! dites, si durant tant de jours, sur l'isba
Et le palais doré, tant de neige tomba,
C'était pour étouffer, pour contraindre à se taire
Tous les démons, tous les vilains bruits de la terre,
C'était pour effacer les empreintes de pas*

*Que laissent tous les pieds des méchants ici-bas...
Et pour que rien enfin ne subsistât, rien d'autre
Rien du monde ancien, rien des hommes d'hier
Que cette voix d'enfant dans la paix de l'hiver ?*

En somme rien de décidément fort, ni de décidément neuf. Dans les vers mêmes que j'ai cités, il y a souvent des défaillances. Mais des parties estimables, beaucoup de bonne volonté, une réelle noblesse d'intention, parfois un peu de vraie tendresse.

On a lu ici ¹ la *Tombée du jour dans une capitale*.

Il faut que M. Porché continue à chercher avec la même sérieuse application. Plus loin, peut-être...

Janvier 1910.

¹ *La Nouvelle Revue Française*.

ISRAEL ZANGWILL
PAR ANDRÉ SPIRE

Le difficile est de savoir s'il faut parler d'Israël Zangwill, ou d'André Spire. Mais au bout du compte, il n'importe. Car Spire est le parent des personnages de Zangwill. Il ressemble à ce juif du *Chad Gadya* qui traverse toute la culture de l'Occident pour être soudain saisi *du désir de s'envelopper, comme son père, dans un châle à franges, de se balancer avec lui dans le rythme passionné de la prière.* Il aime comme lui sa race aux épaules étroites et au visage mobile ; les chants sublimes des synagogues, plus altérés qu'Agar au désert, et qui, même quand il sont des psaumes qui bondissent vers l'Éternel, jamais n'abandonnent l'inquiétude dont ils sont obsédés et s'arrêtent toujours, comme Moïse, au seuil de la Terre promise.

*
* * *

Le livre de poèmes qu'André Spire a donné

avant de publier ce petit livre sur Zangwill s'appelle *Versets*, et c'est bien en effet une sérieuse lecture de l'Ancien Testament qui a nourri son âpreté et sa tristesse, son lyrisme violent et court. *Bienheureux est celui qui ne s'assied pas au banc des rieurs*¹. (Psaume I.) Il n'y a pas de quoi rire : la vie est injuste. A cette brutale injustice du réel, Spire oppose une protestation passionnée. C'est qu'il appartient à la race *qui a conçu ses rapports avec Dieu même comme un contrat, qui a fait de la justice un attribut de Dieu.* — Mais il ne peut se contenter d'une protestation idéale. Toute idée est creuse pour un juif, si elle n'est pas efficace. Il faut que le rêve rejoigne les choses, et qu'à la fin réalisée, je puisse toucher avec mes mains la pensée qui me transporta. Comme Zangwill, Spire déteste les dilettantes, ceux qui de la vie font un spectacle. S'il entre dans un musée, il peut bien admirer un instant les *travaux passionnés des mains nombreuses.* Mais bien vite, avec désespoir il retrouve aux murs du musée les images de l'injuste vie.

*Et j'ai vu des massacres et des crucifiements,
Des batailles, des rois, des regards faux de courtisans*

¹ Le livre de Spire est divisé en deux parties : *Et vous riez.* — *Poèmes juifs.*

*J'ai vu des corps d'enfants guettés par des vieillards
 J'ai vu le ventre las des prostituées lentes,
 J'ai vu des conquérants, des nains et des joueurs,
 Des avarés, des fous, des pauvres, des esclaves,
 Et j'ai pleuré.*

* * *

Ce rêveur fanatique, s'il descend dans la vie des hommes, ne perd rien de la lucidité. Les *Prophètes* sont exaltés, mais l'*Ecclésiaste* est clairvoyant. Trop passionné pour se contenter du rêve, trop fier pour accepter que son idéal se réalise en se déformant, trop intelligent pour penser que sans se déformer il puisse se réaliser en effet, c'est à une profonde tristesse qu'André Spire finalement s'adonne. Tristesse militante, qui jamais ne glisse au découragement. Au contraire.

C'est ce *Demain infatigable* qui marche devant lui, qui fait pour Spire la raison de vivre. C'est sur son désespoir que son enthousiasme s'élève. Mais cet enthousiasme emporte et détruit ce que d'abord il transfigure. Il voudrait bien lancer le peuple contre ceux qui l'oppriment.

Mais tenter d'exalter ces hommes sans désirs

Ce peuple qui se traîne

Tu n'as donc pas encore regardé ses yeux vides ?

Le peuple est las, morne et servile. Il a faim et meurt de sommeil. Et la justice qu'il a le droit d'exiger, il la quémande.

* * *

“ Cherchons nos égaux : là seulement est le bien, ” dit Goëthe. Où Spire trouvera-t-il ses égaux ? Où sont les opprimés qu'il pourra ne pas mépriser ? — L'élan qui l'emporte ne lui permet pas de s'arrêter avant qu'il ait rejoint sa race. C'est elle qui lui inspire ses plus beaux poèmes. Mais au milieu de son peuple même, il ne saurait trouver la paix.

Au contraire, il veut lui communiquer sa fièvre, et relever l'orgueil d'Israël qui abdique. Car *Israël aspire à deux choses contradictoires. Il veut être comme tout le monde, et être à part.*

Tu es content, tu es content

Ton nez est presque droit, ma foi

Et puis tant de chrétiens ont le nez un peu courbe.

Au lieu de s'humilier devant les gentils, qui les méprisent, jusqu'à vouloir leur ressembler, les juifs doivent non seulement préserver ce qui fait leur personne, mais se révolter contre ceux qui les

traquent. *Écoute, Israël, aux armes.* Il y a encore dans les torrents des pierres pour la fronde de David.

Mais des vieillards de sa race, Spire apprend que la révolte est vaine. Qu'on écoute leur plainte admirable :

Alors les vieillards se lamentèrent

.
*Chaque fois qu'un de nous a relevé la tête
 L'Étranger a marqué les poteaux de nos portes
 A pris nos premiers-nés, a massacré nos femmes,
 Laissez-nous : la seule injustice, c'est de mourir.
 Le sourire ambigu de nos lèvres soumises
 Nos faces humiliées, nos âmes impassibles
 Nous gardent mieux que vous.*

De même les routes sont ouvertes. Qu'Israël abandonne les fausses patries où il s'entasse. Qu'il prenne le pain sans levain et les herbes amères. L'Océan de nouveau peut s'ouvrir devant lui. C'est à un suprême exode que Spire enfin convie son peuple. Ainsi le dernier espoir où il se réfugie n'est pas celui d'un port, mais d'un voyage.

* * *

Le livre d'André Spire n'a pas la continuité que

cette analyse lui prête. Ses poèmes sont de courts cris rauques qui par intervalle s'élèvent dans un espace brûlant. La pensée tendre et violente fait à chaque instant craquer la strophe un peu maigre. "La maigreur", dit Barrès, dans le *Secret de Tolède*, en parlant de la philosophie juive, "élégance d'une pensée née sous le palmier". Oui, mais c'est bien plutôt la maigreur d'un énergumène, d'un coureur exalté qui traverse un désert pour toucher le Messie.

Avril 1910.

SUR LA MORALE ET LA PÉDAGOGIE DE MAURICE BARRÈS

Il n'est pas trop tard pour parler du discours que Barrès a prononcé sur l'enseignement primaire en janvier dernier à la Chambre, d'abord parce qu'il traite d'un sujet toujours vivant, et en second lieu parce qu'une récente brochure d'un Bénédictin, Dom Pastourel (qui, à le juger sur la culture dont son opuscule témoigne, mène au couvent de Erbalunga en Corse une belle vie méditative)¹ donne un prétexte pour essayer de définir et d'examiner l'éthique de Maurice Barrès.

Si Barrès n'était qu'un écrivain il y aurait quelque pédanterie à insister sur son système et à discuter vivement ses idées. Un écrivain à proprement parler n'a pas de système et si Gœthe lui-même, quelque incliné qu'il fût vers la philosophie, n'en eut point, rien de plus indécent, à plus

¹ *Egotisme et acception; à quelle philosophie rattacher Maurice Barrès*, par Dom Pastourel.

forte raison, que de juger en théologien ou en spéculatif la première partie du *Génie du Christianisme*. Mais Barrès a trop le souci du style, de l'unité dans la vie et dans la pensée, de la continuité dans l'attitude, pour ne pas rester, à la tribune, un écrivain et, dans ses livres, un nationaliste. C'est Maurice Barrès, député, qui écrit le *Jardin de Bérénice*, et c'est Maurice Barrès, écrivain, qui intervient dans la discussion sur la valeur et les destinées de l'enseignement primaire français. C'est réellement une éthique que son œuvre nous propose ; si bien que c'est à Pascal lui-même que Dom Pastourel compare Maurice Barrès. Et ce rapprochement, dont il est intéressant de discuter l'exactitude, est au moins d'abord justifié en ceci, que l'œuvre tout entière de Barrès, comme celle de Pascal, ne vise à nous toucher que pour mieux nous instruire. Mais que nous apprend-elle, et quel est le contenu positif de cette doctrine, qui exerce sur la vie morale des jeunes écrivains français une si forte et si noble influence ?

I

Commençons par la pédagogie avant de toucher à la morale. C'est en montrant comment Barrès

résoud le problème de l'éducation que nous avons chance de définir ce à quoi il tient dans la vie ; presque toujours on enseigne aux enfants ce qui favorise les intérêts ou les sentiments des grandes personnes. Dans son discours sur l'enseignement primaire, Barrès a montré qu'un tel enseignement ne peut ni ne doit être neutre : *Un digne instituteur est celui qui se préoccupe de communiquer une flamme à l'enfant, de former une âme.* Jusqu'à nos jours, le cœur traditionnel des petits Français a été formé par la religion catholique. De cette religion, l'instituteur entend bien se passer ; est-il donc capable, sans son secours, de former une âme ? Barrès n'a pas de peine à montrer l'inanité des doctrines sur lesquelles l'instituteur appuie son enseignement moral. C'est très bien de remplacer dans les livres de grammaire le " temps pascal " par le " canal latéral " et la " croix des tombeaux " par le " feu des fourneaux " ¹ ; mais c'est insuffisant. Sur quoi fonder la morale ? — A l'éclectisme de Jules Simon succède le solidarisme de Léon Bourgeois, puis voici la sociologie. De tous ces systèmes l'instituteur ne peut tirer des paroles vivantes à l'usage des petits garçons.

C'est un spectacle pathétique que celui de cet

¹ Grammaire de M. Augé.

instituteur isolé dans sa maison d'école et assailli par tous les systèmes comme saint Antoine au désert¹. Mais ce qu'il entend dans sa solitude, ce n'est plus la voix des philosophes d'Alexandrie, c'est la voix de Léon Bourgeois, et c'est la voix d'Albert Bayet.

Pour toutes ces voix dont il est assailli, l'instituteur désorienté éprouve le plus grand respect. Et quelque chose de ce respect qu'il a pour ses maîtres, il exige que les enfants de son école le reportent sur lui. " Partout où j'irai (répètent en chœur les petits garçons en tablier noir), j'emporterai le souvenir de mon instituteur. Aimons celui qui nous a libérés, affranchis de l'ignorance comme un prisonnier aime celui qui le fait évader. Il nous aide à nous affranchir de nos revenants, à sortir de la grotte du Chien." Accents religieux et soupirs mystiques. L'instinct religieux chez l'instituteur survit à l'abandon de toute religion. *Ils se détournent du catholicisme, où ils trouveraient une expression religieuse épurée et appropriée à leurs besoins, mais leur penchant religieux survit. — Penchant foncier et invétéré qui les porte vers un fana-*

¹ Si chétive, si incomplète que soit sa demi-culture, dit Barrès, elle lui crée l'isolement d'un penseur.

tisme tout neuf d'une virulence invraisemblable. Ce sont des prêtres manqués.

Quel remède à une si inquiétante situation ? Cet instituteur à la fois désorienté et vaniteux, qu'il passe un concordat, je ne dis pas avec l'Eglise, mais avec les familles des enfants dont il a la charge. Il est en train de dégrader "une civilisation, un ensemble de délicatesses morales que vingt siècles ont créées". Ces délicatesses il peut les retrouver dans les familles de ses élèves. "Les mœurs d'une famille *bien réglée*... sont des maîtres de mesure et de tact bien utiles pour un jeune homme aux affirmations tranchantes. Les spectacles de la famille viendront éveiller dans le cœur du jeune maître les sentiments qu'il se proposait d'anéantir dans l'âme des enfants."

* * *

Prenons pour vrai le portrait du jeune instituteur que Barrès nous propose. Il y a donc une crise de l'éducation morale dans l'instruction primaire. Mais quel remède Barrès indique-t-il ? Il s'agit surtout pour lui de sauver la civilisation française, c'est-à-dire qu'il ne faut pas que les enfants soient dépouillés de leurs vénérationes essentielles et ab-

diquent, par exemple, le sentiment de l'honneur, les grandes vertus militaires de leur pays, et cette charité belliqueuse des Français, si active chez la Jeanne d'Arc que Péguy a fait revivre. Comment sauver ces précieuses valeurs ? — En faisant collaborer l'instituteur avec les familles. — Mais c'est là le point difficile. Est-ce que les familles françaises ne sont pas divisées ? Est-ce avec les familles terriennes de l'Anjou ou les familles ouvrières de Paris que l'instituteur doit collaborer ? Car il faut bien qu'il choisisse. Il est inconcevable que l'enseignement national, pour respectueux qu'il soit des diversités régionales, ne tâche pas dans une certaine mesure à accorder les esprits. Si l'instituteur de Paris se borne à pousser les enfants qu'on lui confie dans le sens où leur famille déjà les incline, et si, pour ses élèves, l'instituteur de Maine-et-Loire en fait autant, on ne voit pas bien à quoi sert l'enseignement primaire (étant admis qu'il doit avoir une efficacité morale et qu'il ne peut pas et ne doit pas rester neutre) ni surtout comment, à la faveur de cette discorde sans cesse et comme à dessein aggravée par l'éducation (puisque les écoles dans ce système ne seront que le prolongement des familles en querelle) vivra la civilisation française que Barrès tient à conserver. Il faut donc que

l'instituteur choisisse entre ces familles qu'anime une inspiration si différente. Barrès l'aide-t-il dans ce choix ?

Assurément ; et quant à lui son opinion est bien nette. Jaurès, attristé, lui aussi, par ce qu'il y a de verbal et d'arrogant dans l'esprit du jeune instituteur, voulait, comme Barrès, mettre ce sectaire au contact des réalités. Il proposait qu'on lui permît d'entrer dans les syndicats ouvriers. Barrès repousse cette solution. L'éducation doit être faiseuse de calme et les syndicats ouvriers sont révolutionnaires. C'est au contact des familles françaises *bien réglées* que l'instituteur, peu à peu, fera son éducation morale ; et par familles bien réglées Barrès entend celles qui observent la tradition catholique française. — Ce concordat avec les familles, c'est donc bien, au bout du compte, un concordat avec l'Eglise. Mais c'est vraiment un concordat à la manière de Napoléon ; c'est-à-dire que Barrès exige des instituteurs qu'ils s'inclinent devant l'Eglise, non pas qu'ils adhèrent à ses dogmes. C'est extérieurement, et non pas dans leur cœur même, qu'ils doivent prendre parti pour l'Eglise. Barrès se place à un point de vue social et non à un point de vue religieux. Ce qui est important pour lui, c'est de sauver notre civilisation.

Or ce qui nourrit cette civilisation, c'est la tradition religieuse. Pour sauver l'une, rallions-nous à l'autre.

Que telle soit bien la pensée de Barrès c'est ce qu'atteste cette phrase étonnante : “ Nous avons
 “ un système qui avait fait ses preuves ; il fournis-
 “ sait un produit humain d'une valeur incontestée.
 “ Qu'avez-vous à lui substituer ? La vieille maison
 “ pouvait avoir ses lézardes mais elle gardait son
 “ toit. Les réparations étaient faciles. ”

La première réparation consiste donc à consolider le clocher. On demande aux instituteurs d'y consentir par amour de la civilisation française. — Cercle carré, comme dit souvent Maurras. Mais Maurras le dit, lui, chaque fois qu'on le met en présence de la réalité. Barrès, si l'on s'en tient à son discours, ne s'attache à la religion que parce qu'elle nourrit la civilisation qu'il aime. On comprend à la rigueur qu'il puisse, lui, par traditionalisme, faire les gestes de la prière. Mais il demande aux instituteurs, pour soutenir une civilisation que par hypothèse ils n'aiment plus, de se rallier à la religion sans d'ailleurs exiger qu'ils y croient. Etrange moyen, on l'avouera, d'allumer en eux la “ flamme ” et de susciter l' “ élan ” qu'ils doivent communiquer à leurs élèves. — Aussi bien, il faut s'entendre. La

théorie de la race et la théorie de la religion se rejoignent mal chez Barrès lui-même. Est-ce vraiment la croyance catholique qui nourrit la civilisation française ? Est-ce au contraire l'esprit français qui a choisi le catholicisme comme étant la religion la moins " virulente " pour parler comme Barrès lui-même, la mieux adaptée à ses besoins, et qui l'a disposée à sa mesure ? Le bon sens indique que c'est, selon Barrès, la seconde réponse qui est la bonne. Il est évident d'ailleurs que le catholicisme ne produit pas dans tous les pays les mêmes effets. La civilisation française n'est pas celle de la catholique Espagne ni celle de l'empire du Brésil. Dans une théorie nationaliste, c'est la race qui explique les caractères de la religion. L'esprit français peut donc survivre à la ruine de l'église où il loge. — Si, au contraire, on admet, avec les gens vraiment pieux, que c'est la croyance catholique, vivante, sincère, agissante, qui a créé les vertus françaises, il y a contradiction à demander aux instituteurs de se rallier à cette croyance par amour pour ces vertus, puisqu'au contraire c'est la vie de la première qui a suscité les secondes. Ou bien donc c'est la croyance catholique qui est le support de l'édifice français : il s'agit donc tout simplement de rallumer en France, chez les institu-

teurs et chez Barrès lui-même, une réelle ferveur catholique — ou bien c'est l'esprit français qui a choisi comme la plus commode la religion catholique, et on ne voit pas pourquoi il n'aurait pas le droit quand il lui plaît, de déménager, ni comment en consolidant une maison lézardée, on guérit la maladie d'un homme désorienté ¹.

II

Mais c'est mal prendre sans doute la pensée de Maurice Barrès. Parlant devant une Chambre athée, il s'est placé au point de vue social, et réserve pour ses livres sa véritable doctrine sur les rapports de la religion et de sa sensibilité. Il se peut que les contradictions où s'embarrasse Monsieur Barrès, député, ne soient que superficielles et qu'au plus profond de sa pensée l'écrivain aisément les résolve. C'est ce que pense Dom Pastourel. " On voit, dit-on, des athées ravis de faire, par nationalisme, des gestes religieux traditionnels. Quel que soit l'intérêt de cette attitude au

¹ Mais quelle solution donner au problème de l'éducation ? *C'est un défaut normalien et français, dit Barrès quelque part, de vouloir que celui qui pose un problème (j'ajoute : qui critique la solution qu'un autre en a donnée) apporte en même temps la solution.*

point de vue social, on ne peut pas dire qu'elle ait une valeur directement morale, et encore moins religieuse. *La théorie qui accepte une tradition sans exiger la vie qui l'a inspirée ne peut être qu'un traditionalisme mort.* C'est d'une façon bien différente qu'il faut envisager l'œuvre de Maurice Barrès." Comment donc faut-il la prendre ?

Selon Dom Pastourel, ce qui fait le prix du traditionalisme de Barrès, c'est qu'il émane d'une pensée vraiment religieuse. L'individualisme de Barrès, par sa propre pente, rejoint la religion et dans le traditionalisme catholique et français trouve à la fois son soutien solide et son naturel complément. Pour bien marquer que c'est une évolution spontanée et même nécessaire qui, de l'auteur d'un *Homme libre*, a fait sortir l'auteur des *Amitiés françaises*, c'est à la marche de la pensée de Pascal que Dom Pastourel compare le mouvement de la sensibilité de Maurice Barrès.

Mais il y a deux manières de rapprocher Pascal et Barrès. Ou bien on peut pousser Pascal dans le sens de Barrès ou bien c'est Barrès qu'on tirera dans le sens de Pascal. C'est le second parti que prend Dom Pastourel ; Barrès, au contraire, dans une conférence sur Pascal nous invite, semble-t-il, à nous arrêter au premier.



Pour Barrès, Pascal est un savant qui est remonté jusqu'aux premiers principes de la science et en a reconnu la fragilité. Il s'est aperçu, de plus, qu'incapable de donner satisfaction à sa raison, elle n'est pas moins incapable de contenter son cœur. Et le cœur de Pascal a des exigences. Ce grand savant ne se borne pas à humilier la raison par sa doctrine de la science. Sensible, et sensible jusqu'à la neurasthénie, il ne trouve le contentement du cœur que dans la religion où l'a nourri son père, magistrat de Clermont-Ferrand. Pascal est donc bien, en un sens, un romantique, mais il l'est précisément de la même manière que Barrès. Cette satisfaction du cœur qu'il cherche, comme les romantiques, il ne la trouve pas comme eux dans les divagations de l'âme et l'anarchie de l'esprit, dans le libertinage intellectuel et sentimental. Il le trouve au contraire dans l'acceptation d'une contrainte. Il n'atteint la plénitude qu'il a tant désirée et qui lui arrache des pleurs de joie, qu'en se soumettant à la discipline même qui l'a formé. Ainsi Pascal est un grand savant, auvergnat et malade, qui, après avoir cherché dans toutes les sciences un aliment à son

inquiétude passionnée, finit par le trouver simplement dans le catéchisme de son curé : son Dieu, ce n'est pas "le Dieu des philosophes et des savants", c'est "le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob"¹. — C'est surtout le Dieu de l'Eglise catholique française, qui a versé "telle goutte de sang" pour lui, Pascal.

C'est ainsi que Pascal retrouve les sources d'eau vive qui ne l'avaient abandonné (*Dereliquerunt me fontes aquae vivae*)² que parce que sa pensée s'était répandue à travers les sciences et à travers le monde. Il reprend le fil de la tradition religieuse. C'est seulement en consentant de se limiter par la règle de l'Eglise que Pascal assure l'épanouissement immortel de son cœur. "Eternellement en joie pour un jour d'exercice sur la terre."

Au fond, la pensée de Barrès c'est que la solution proposée par Pascal ne vaut que pour des esprits d'une formation analogue à la sienne. On ne peut comprendre Pascal que si on a été élevé dans les rites et les pompes de l'Eglise catholique. Comme Barrès, Pascal s'est aperçu de la faiblesse de la raison. Il a réhabilité les droits de la

¹ Ecrit trouvé dans l'habit de Pascal après sa mort. Petite édition Brunschvicg, p. 142.

² *Ibid.*

sensibilité, comme les romantiques ; mais il a compris aussi que, seule, une discipline sévère assure l'équilibre de cette sensibilité. Et la discipline qui lui convient est précisément celle où il est prédestiné par l'éducation qui l'a nourri. De là vient l'importance que Pascal attache à la coutume. Les *Pensées*, au bout du compte, sont l'œuvre d'un savant qui accepte d'être de son Eglise et de son pays. On connaît des œuvres qui sont, contre les Barbares, les bastions de la littérature française. Les *Pensées* en sont le Massif Central. La solution que donne Pascal au problème des rapports de l'intelligence et du cœur, c'est au fond celle même que Barrès en a donnée.

* * *

C'est Maurice Barrès au contraire que Dom Pastourel pousse dans le sens de Pascal. " Ce qui fait l'intérêt moral de l'œuvre de Barrès, c'est que nous lui donnons pour base la vie individuelle avec ses exigences. " — Ce moi, que Barrès défend contre les Barbares, il ne le concentre que pour mieux le donner. Il ne le défend contre le panthéisme romantique qui voudrait le dissoudre, que pour le mieux dépasser dans un mouvement de charité.

D'une part, en effet, Barrès s'aperçoit que ce moi qu'il aime s'explique par l'histoire de son pays, et le labeur de ses ancêtres. La société, et non pas une vague société humaine sans consistance et sans limites, mais la réelle société lorraine, est donc le solide soutien de sa personne. — D'autre part, le moi qui s'analyse, dans le même moment qu'il découvre la nappe secrète où il s'alimente, constate en lui du même coup une tendance invincible à l'amour de ces réalités qui le constituent : une "tendance à la bonté". — "J'allais avoir l'abondance, dit l'homme libre, et déjà, j'étais rempli de bonté¹." — Le moi trouve donc naturellement son complément dans le corps social. Le voilà qui s'humilie. Mais, dans cette humiliation, quelle douceur !

Or, selon Dom Pastourel, entre une telle conception et la pensée de Pascal, il y a bien des analogies. "Le membre séparé, dit Pascal (fr. 493)² n'a plus qu'un être périssant et mourant." L'individu retranché de la communauté humaine languit et diminue. Il ne faut pas oublier que pour Pascal, comme pour Barrès, c'est le salut de l'âme individuelle qui est la chose essentielle. C'est à l'indi-

¹ *Un homme libre*. 2^e éd., p. 15.

² Nous citons toujours la petite édition Brunshvicg.

vidu que Pascal attache toute dignité. Il l'exalte bien au-dessus de la nature (qui peut tuer l'homme, mais n'en sait rien) — et n'hésite pas à parier son immortalité. Mais la condition même du salut de l'âme individuelle, c'est qu'elle accepte d'être le membre d'un corps. Un membre, non pas une cellule. C'est que l'idée de membre implique, selon Dom Pastourel, "en même temps que la *dépendance* du moi, sa *subsistance* dans une forme individuelle". — Le moi se subordonne au corps : il n'en est pas simplement un élément ou une partie. C'est bien le corps qui lui "influe la vie" (fragment 476), — mais il ne peut perdre son individualité. Et c'est ce que Pascal veut dire, dans ce fragment que la brochure de Dom Pastourel porte en épigraphe : "Pour faire que les membres soient heureux, il faut qu'ils aient une volonté, et qu'ils la conforment au corps". Sans doute, depuis le péché, le moi n'aime naturellement que lui-même. Et il lui faut un effort pour s'attacher à ce corps dont il est membre. Pourtant, et en dépit du péché originel, c'est par une naturelle tendance que l'égoïsme se transforme en charité. Plus le moi est puissant, plus il est concentré, plus il aspire à se donner. "Le propre de la puissance est de protéger," dit Pascal (fragment 310) — "le propre de

la richesse est d'être donnée libéralement." La générosité, chez Pascal, comme chez Barrès, est une fonction de la puissance : l'altruisme, un produit de l'égotisme.



Voilà donc deux manières de rapprocher Pascal et Barrès. Il semble que, sous ces deux formes, ce rapprochement repose sur des confusions. On peut dire, en gros, que Barrès n'a pas compris Pascal, et que Dom Pastourel n'a pas compris Barrès. — En premier lieu, rien de plus contraire à l'esprit de Pascal que de donner à son livre une signification étroite, et que de croire qu'une éducation particulière, ou telles manières déterminées de sentir soient nécessaires à l'intelligence de son *Apologie*. Pascal se fût récrié devant un pareil "blasphème". C'est particulièrement aux libertins que son *Apologie* s'adresse. " Il suppose un homme, dit la Préface de Port-Royal, qui, *ayant toujours vécu dans une ignorance générale, et dans l'indifférence à l'égard de toutes choses, et surtout à l'égard de lui-même, vient enfin à se considérer dans ce tableau, et à examiner ce qu'il est.* " — C'est que Pascal pense avec Mon-

taigne (et tous les classiques), que chaque homme porte en lui la "forme de l'humaine condition". — Nul écrivain moins "régionaliste" dans tous les sens du mot, que lui. Et on le comprend aisément. C'est justement sur le postulat, je ne dis pas de l'unité, mais *de l'universelle dualité* de la nature humaine que repose son *Apologie*. Tous les hommes, depuis le péché, sont également grands tout ensemble et misérables, ont les mêmes "avantages", et les mêmes "faiblesses". — Son livre est réellement d'inspiration catholique, et s'adresse à la communauté des êtres raisonnables.

Ce n'est pas une moins grave erreur, et c'est une erreur précisément de même nature que commet Barrès, quand il parle comme si le "cœur" signifiait pour Pascal ce que lui-même appelle *sensibilité*. Pour Barrès, disciple de Taine, la sensibilité varie d'individu à individu ; elle est le produit complexe de très diverses influences. Pour Pascal, le "cœur", s'il n'est pas, comme le bon sens de Descartes, tout entier en un chacun¹, — (car enfin, il y a des "géomètres qui ne sont que géomètres, et des fins qui ne sont que

¹ " L'expression en passe tous les hommes, et le sentiment n'en appartient qu'à peu d'hommes " (*Pensées* I, 1., p. 319).

fins”), au moins est chez tous les hommes de même nature. Le cœur, pour Pascal, est “une sorte de raisonnement”¹. Il est aussi indépendant de l’individu (au sens où Taine prend ce mot) que l’intuition, qui nous révèle selon M. Bergson les rapports du corps et de l’esprit, est indépendante de la complexion naturelle ou de l’humeur nationale de ce philosophe. Le cœur est une raison à sa manière, c’est-à-dire qu’il est ordre et liaison ; mais une raison “naturelle, tacite et sans art”, infiniment plus subtile que l’autre, et dont le vivant mouvement échappe à la raison géométrique, qui dans son exercice l’implique. Le cœur, c’est l’activité spontanée de l’intelligence, qui pose sans déduction les principes dont le géomètre déduit les conséquences, mais qui n’est pas du tout libre de les poser comme il lui plaît et qui surtout les pose *toujours de la même manière*. Si le cœur a ses raisons, il a aussi sa *vérité*. Et pour bien comprendre ce que Pascal entend par “cœur”, il n’est que de se reporter au fragment 282 des *Pensées*² : *Le cœur sent qu’il y a trois dimensions dans l’espace*,

¹ *Pensées*, p. 318. — Boutroux “*Science et Religion*” p. 28. Voir aussi Rauh : “*La Philosophie de Pascal*” (*Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux*, 1892).

² *Pensées*, p. 459.

et que les nombres sont infinis. Et la raison démontre ensuite qu'il n'y a point deux nombres carrés dont l'un soit le double de l'autre. Ce que Barrès entend par "cœur" Pascal l'eût appelé *fantaisie*. C'est la fantaisie qui varie d'individu à individu, et qui dépend de "l'hérédité et de la race". Pascal expressément l'a distinguée du cœur, (ou sentiment) ¹. "La fantaisie est semblable et contraire au sentiment, en sorte qu'on ne peut distinguer entre ces contraires...", etc. — "Les hommes ² prennent souvent leur imagination pour leur cœur." — Ce cœur qui sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace, ce n'est pas du tout le cœur lorrain de Barrès.

Si Barrès n'a pas compris le caractère de l'individualisme et de l'"irrationalisme" de Pascal, Dom Pastourel a faussé le sens de l'individualisme de Barrès. Le moi auquel tient Barrès, ce n'est pas celui auquel Pascal attachait tant de prix. C'est au contraire celui qu'il jugeait *haïssable* (fr. 455) : c'est la "terre de malédiction" que les fleuves brûlants de la concupiscence "embrasent plutôt qu'ils n'arrosent" (fr. 458). — Le salut de la personne humaine, où Pascal s'intéresse, exige

¹ Fragment 274.

² Fragment 275.

précisément le sacrifice de ce moi pour lequel, depuis le péché, elle ne peut s'empêcher d'avoir des complaisances. Le " moi " c'est l'ensemble de sentiments et de goûts particuliers qui résultent, en chacun de nous, du tempérament, de l'éducation, de l'hérédité. Le moi, au sens où Barrès le prend, est de l'ordre des corps : ce n'est pas devant cet ordre que Pascal humilie l'ordre de l'esprit, mais seulement devant l'ordre infiniment supérieur de la charité. Et si Pascal reconnaît comme Barrès les " fatalités " qui pèsent sur la raison humaine, il " n'accepte " ni " n'aime " comme lui, ces " fatalités qui le bornent ". Il n'admet pas plus la subordination de la raison au corps individuel qu'au corps social. C'est, au contraire, sur l'inquiétude spirituelle de l'homme qu'il compte pour l'amener à renoncer au moi, à mourir à son corps et à sa patrie terrestre. " Car toute la dignité de l'homme consiste en la pensée. "

Pascal humilie notre raison imbécile et abaisse ceux qui s'élèvent. Mais cet abaissement n'est pas pour lui la solution du problème : et il élève ceux qui s'abaissent. Ce n'est pas une résignation amoureuse qui le saisit, mais l'indignation au contraire, quand il s'aperçoit que cette pensée qui fait l'orgueil de l'homme est enchaînée par les

“ coutumes ” traditionnelles et les misères organiques. C'est en se déracinant, en s'arrachant à la terre, à l'amour-propre, que l'homme peut espérer de faire son salut. Seulement (et c'est ici qu'intervient la janséniste) cette rédemption de l'homme, cette mort humaine, l'homme n'est pas capable de l'effectuer par les seules forces de sa raison : il y faut l'opération de la grâce : “ Qu'à moi en soit la gloire, et non à toi, ver de terre ” (fr. 553). — C'est donc à Barrès lui-même qu'on peut adresser cette pensée de Pascal (fr. 436) : “ Quel dérèglement du jugement, par lequel il n'y a personne qui ne se mette au-dessus de tout le reste du monde, et qui n'aime mieux son propre bien et la durée de son bonheur et de sa vie, que celle de tout le reste du monde. ”

Son propre bien, et la *durée* de son bonheur et de sa vie, voilà justement ce que Barrès recherche. Qu'après cela, pour assurer à son moi le bien, le bonheur et la durée, il lui impose une discipline et le réintègre dans sa race éternelle ; que, pour mieux jouir de soi-même, il se soumette à la terre et aux morts, voilà qui n'importe guère, puisque c'est toujours à son moi qu'en somme il demeure attaché.

Bref, Pascal cherche le salut de son âme et veut

lui éviter des péchés : Barrès cherche à sauvegarder sa sensibilité et veut lui épargner des heurts. Pour sauver sa personne et sa dignité d'homme raisonnable, Pascal meurt à la concupiscence et à l'amour-propre : par amour-propre et pour être plus assuré que sa concupiscence sera satisfaite, Barrès accepte avec amour de mourir à la vie de la raison. Avec quelle volupté il enchaîne sa raison ! Derrière le char où le moi triomphe, qu'elle est belle, cette "reine enchaînée" !

Le secret de Barrès, je le lis dans une phrase du *Jardin de Bérénice* : " Les colombes roucoulent sur le bas toit de tuiles ; les écoliers énervés tapagent dans la ruelle. Et pourtant c'est la paix où mon cœur est à l'aise. " — La paix et le confort du cœur, c'est-à-dire de sa sensibilité individuelle, voilà ce que toujours Barrès a cherché. Et si pour traverser la vie il " s'enveloppe dans la part originelle de sa race ", c'est comme, pour traverser la mer, un lord spleenétique, sur la chaise longue d'un paquebot, s'enveloppe dans un châle écossais. C'est devant la cheminée de Charmes que Barrès a le moins froid. — Il ne faut pas confondre les grelottements de cette âme " glacée de morne " avec les transes de l'ardent Pascal, ni l'hygiène que l'égotiste s'impose, avec les mortifications que le janséniste

s'inflige, ni la joie spirituelle enfin que le 29 novembre 1654, Pascal a atteinte, avec la "magnifique douceur" dont le 2 novembre en Lorraine a comblé l'âme de Barrès.

Il faut remarquer d'ailleurs que dans le culte de la terre et des morts, c'est moins le cœur que l'imagination de Barrès qui est satisfaite. Il ne s'agit pas de contester sa sincérité, qui est profonde. Mais ces réalités où il s'appuie, on peut bien le soupçonner de les imaginer. Ce n'est pas la Lorraine qui a créé Maurice Barrès ; c'est lui qui a créé la Lorraine. Elle n'est rien, au sens où il l'entend, que le beau nom qu'il a donné à son âme : c'est son âme qui est pleine de mirabelles tombées ; c'est elle que traversent les routes romanesques entre les peupliers décoratifs.

* * *

Barrès n'a pas comme Pascal subi sa destinée : il a construit sa carrière. Il a *imaginé* sa vie. Après beaucoup d'agitations, après avoir écouté tous les violons de tous les tziganes, c'est en Lorraine qu'il a choisi de faire son lit et de dresser son tombeau. Il n'y a pas, dans la vie de Barrès, les contradictions qu'on a voulu y voir. Mais justement, dans toute

vie humaine, il y a des contradictions. Barrès a moins mené une vie humaine qu'il n'a écrit une magnifique biographie. Il a prémédité jusqu'à sa tombe. Il dormira dans sa Lorraine natale. Du plateau de Sion-Vaudémont on domine toute la Lorraine, comme du Grand-Bé on domine la mer.

C'est Chateaubriand que Barrès rappelle, et non pas Pascal (s'il faut nous livrer à notre tour à ce vain jeu des parallèles). Il le rappelle par un singulier mélange d'exaltation et d'ennui, d'orgueil et de fatigue, de générosité et de calcul. Les mêmes problèmes que les historiens de la littérature aiment à se poser à propos de Chateaubriand, on est tout naturellement amené à les poser à propos de Barrès.

On s'est trop souvent demandé si Chateaubriand était sincère, ce que valait son christianisme. Pourquoi ne serait-il pas sincère ? Le vrai, c'est que sa sincérité n'est pas la conviction d'un spéculatif, ni la foi d'un cœur passionné : c'est la sincérité des natures imaginatives — Barrès tout de même. Il est magnifiquement doué pour imaginer les plus nobles attitudes du cœur. Il a adopté en toute bonne foi celle qu'il a trouvée la plus noble. Mais parfois il se rappelle que c'est un beau jour qu'il l'a adoptée. Et il regrette

alors le temps où il la cherchait. De là vient, en même temps que son ironie, la divine musique de ses phrases : elles semblent les mélodies d'un exilé. Avant de rentrer en Lorraine, il se sentait exilé de sa patrie. En Lorraine, il souffre d'une autre mélancolie. Le voyageur qui rentre dans la maison de son père souvent s'y sent un exilé. "Heureux ceux qui pleurent, dit Pascal, non pas de voir écouler toutes les choses périssables que les torrents entraînent, mais dans le souvenir de leur chère patrie, de le Hiérusalem céleste, dont ils se souviennent sans cesse dans la longueur de leur exil." Ce n'est pas du ciel, mais de ses libres voyages, et des fleuves de Babylone que Barrès aujourd'hui se souvient.

En même temps que l'on aperçoit pourquoi est inexact le rapprochement entre Pascal et Barrès que Dom Pastourel nous propose, on comprend pourquoi Barrès n'est pas apte à constituer une morale ni une pédagogie cohérente. Son système ne vaut que pour lui. Il ne peut pas édicter de préceptes : il se dicte une ordonnance. Il est naturel qu'avec sa sensibilité il tienne au catholicisme. Il ne peut exiger des autres qu'ils se rallient au catholicisme par amour de la sensibilité de Barrès, et d'autre part, il est manifeste-

ment impuissant à poser d'une autre façon le problème.

Son œuvre ne peut pas avoir la portée philosophique et morale de l'œuvre d'un Pascal. Il est vrai du moins qu'elle apprend à ne pas sentir bassement ; plus véritable encore qu'elle ennoblit l'imagination. Si, refusant de mettre Barrès sur le même plan que Pascal, parce que Pascal " est d'un autre ordre et infiniment plus élevé ", on compare Barrès à Chateaubriand, ce n'est pas lui faire la part petite.

Mai 1911.

LE CALUMET
PAR ANDRÉ SALMON

Un rossignol chante la nuit, dans un bosquet de Prague, mais non loin d'un café bien éclairé, où l'on joue des danses de Brahms. Un faune est poursuivi par un garde champêtre. Un poète un peu ivre, au bras d'un compagnon lettré, titube au bord de la Seine ou bien, dans la banlieue de Paris, interroge un romanichel. Je n'emprunte pas ces images au livre d'André Salmon, mais si, tandis qu'elles se lèvent pour moi dans la fumée de son *Calumet*, je note leur étrange cortège, c'est que je crois ainsi définir sa manière. Lyrisme fantasque d'un tzigane très spirituel, d'un cheminéau jeune et cocasse. C'est le poète des nuits blanches. Au dessert d'un festin un peu crapuleux il se lève pour réciter le plus pur poème de Perse... Au moment où le naissant matin agite les bouleaux de la steppe, dans le buffet solitaire d'une gare russe, je le vois qui interroge un vieux fonction-

naire voleur et intelligent. André Salmon a l'exotisme facétieux. Il se plaît à envelopper, pour qu'elles y grelottent, des images méridionales dans la bruine d'un port flamand. Très tard il rôde dans les tavernes d'Anvers :

*C'est à l'estaminet de l'Etoile-Polaire
Tenu par une veuve hilare et sans pudeur*

qu'il écoute les récits des matelots ivres :

*J'ai près de Singapoor un fils qui me ressemble
Le prénom de sa mère est gravé sur mon cœur.*

Un Russe pleure en invoquant Saint Wladimir ; les Belges rient tout bas. Il y en a un qui revient du bagne de Poulo-Condor :

*C'est une soulerie énorme et réfléchie
Dans ce Nord barbouillé de Chine et de Pérou.*

Au fait "une soulerie réfléchie" voilà bien le jeu où André Salmon s'amuse.

*
* * *

Il est aisé de voir à qui Salmon s'apparente. Il aime les *Illuminations* de Rimbaud, dont il n'a pas la profondeur, le *Paris sentimental* de Paul

Fort, dont il n'a pas la tendresse. Parfois il se souvient de Gérard de Nerval, dont il n'a pas l'infaillible grâce. Mais c'est Laforgue sans doute qu'il préfère à tous les poètes. Car il y a dans le *Calumet* beaucoup de vers pareils à ceux que je vais citer :

*Mauvais sommeils dans la nuit des troisièmes classes ;
O compartiment des fumeurs !*

Si je rappelle quels sont les poètes que sûrement André Salmon connaît bien, ce n'est pas pour diminuer l'originalité de sa musique, mais seulement pour le joindre à ceux de sa lignée. Je tiens André Salmon pour un homme heureux. Bien sûr qu'il faut préférer chez les poètes ce qui est large et fervent à ce qui est rare ou étrange. Mais M. Salmon a le don charmant que le sérieux Goethe lui-même ne dédaignait point : il a de la fantaisie. Et, comme il a du goût, il sait la maintenir ; si bien qu'elle fait parfois la plus agréable musique :

*Nous boirons la wodka, le ventre au creux des chaises
En écoutant mentir Gregor le criminel.*

Mais le poème qu'il faut préférer, s'appelle le *Festin sous la Lune* :

... *Un fleuve coule au pied des saules
On entend respirer ses eaux.
La nuit qui courbe nos épaules
Est pleine du chant des roseaux.*

*Qui rôde ? Le feu d'un cigare
Brille, monstrueux œil sans cil,
Comme un falot dans une gare
Entrevue un soir en exil.*

*Et le jet d'eau qui ne se lasse
Honneur de ce jardin français
Vit parmi nous bien qu'il s'efface
Tel un cœur à jamais blessé.*

*Nuit des fous et des somnambules
Nuit des esclaves reposés.*

.
*Nuit blanche de ceux qu'on va pendre
Nuit des larrons, nuit des déserteurs.*

D'ailleurs, de cette fantaisie dont on se fatigue à la longue, André Salmon lui-même nous avertit qu'il n'est pas satisfait. S'il revêt les oripeaux des bohémiens, il aspire à la nudité des rois sauvages, à la pureté des hommes vraiment libres que nulle gêne sociale ne retient, mais que non plus aucune

littérature ne trouble. Et l'on pense à François Villon... Mais à cette pureté il désespère de jamais atteindre et il en fait l'aveu douloureux :

*Car tu ne seras jamais nu, porteur de hardes
Malgré les trous de tes genoux
Fus-tu roi ? Allons donc, négrier de toi-même :
Et ton malséant calumet
A ta timidité ajoute un ton bohème
De mauvais goût, et qui déplaît.*

Qu'André Salmon se rassure. Outre que son ton bohème est au contraire fort plaisant, son humilité est la sûre promesse d'un progrès. Dès maintenant, sous ses grimaces, on aperçoit son visage et l'on peut bien présumer, aux gambades où il s'essaie, que c'est à une plus noble danse qu'il doit être prédestiné.

Novembre 1910.

LETTRE SUR LES *AFFRANCHIS*

à P. V.

“ Mon cher ami,

“ Je te remercie de me parler des *Affranchis*... Il est bon qu'éclate une œuvre qui ne doit qu'à l'intelligence sa beauté. Ce qui parfois nous saisit chez Curel, ce que Villiers de l'Isle-Adam aurait bien voulu réaliser, voilà qu'une femme, sans tapage, l'impose. C'est vraiment la pièce nietzschéenne, et qu'on attendait depuis longtemps. Ce qu'il y a de beau, chez Nietzsche, ce n'est pas, bien entendu, la doctrine de la surhumanité, surtout comprise comme on le fait généralement, c'est le don qu'il a eu de transporter dans l'intelligence les passions de la vie réelle, de faire, au sens chrétien du mot, de l'exercice de l'activité intellectuelle une *passion*. Il a le premier compris que la vie de l'intelligence pure est une vie qui a ses joies et ses chagrins, ses risques et ses aventures, ses voyages

et ses stagnations, ses amours et ses haines, comme l'autre; qu'un conflit intérieur est exactement aussi dramatique qu'une rixe; qu'une amitié intellectuelle est une étreinte aussi forte que l'étreinte physique; qu'une haine intellectuelle peut être aussi mortelle, un dégoût intellectuel aussi violent que la haine et que le dégoût physiques. Rauh disait que Nietzsche était un grand maître de morale individuelle; c'était cela qu'il voulait dire. Si, nous autres, nous avons si peur de ne pas prendre devant les choses *l'attitude* qu'il faut, c'est que nous avons transposé dans l'ordre intellectuel la doctrine chrétienne du *Salut*. Ce n'est plus notre cœur qu'il faut circoncire, c'est notre intelligence qu'il faut sauver. Ne pas comprendre aujourd'hui, voilà le grand crime; voilà le péché. Et tandis que, pour sauver son âme il suffit d'un renoncement, je ne dis pas donné une fois pour toutes, mais qui pourtant n'a pas besoin d'être renouvelé à chaque instant; tandis qu'il suffit de dire une fois pour toutes: "Que votre volonté soit faite, Seigneur, et non la mienne!" — et à partir de ce moment, de s'abandonner à Dieu — pour sauver son intelligence, il faut un effort sans cesse renouvelé, on ne peut s'abandonner à personne, on doit faire soi-même son salut. Et ainsi, par delà Nietzsche,

nous rejoignons Spinoza, nous comprenons ce qu'on on veut dire quand on l'appelle un *héros*.

“Vivre dans le tremblement”, le plus souvent, et quelquefois dans la joie, mais dans le tremblement de devenir “bête”, et dans la joie de comprendre bien, voilà la bonne formule. Et c'est aussi le véritable idéalisme. Car l'idéalisme est incomplet et défiant de soi-même, qui demande aux idées de se *réaliser*, qui prétend démontrer que les conflits matériels sont commandés par des conflits d'idées : le véritable idéalisme n'admet pas qu'une idée gagne quelque chose à être réalisée : elle est vivante par elle-même : le véritable idéalisme n'admet pas qu'une idée ne puisse être efficace que si elle entre en lutte ou en commerce avec une réalité extra-spirituelle : elle est par elle-même efficace. L'idéaliste dit plutôt : “ Mon royaume n'est pas de ce monde ” qu'il ne dit : “ Ton règne advienne dans le ciel et sur la terre. ” Il sait que l'idée ne pourrait que déchoir à se réaliser sur la terre, il se demande même en quoi pourrait consister cette réalisation. C'est ce qui le distingue de l'utopiste, qui, pour penser a besoin d'espérer : l'idéaliste se contente de la pensée toute nue, et ne croit pas ainsi mener une vie moins concrète,

moins riche, moins pleine que celle des autres hommes.

“ Cette dissertation ne nous éloigne pas des *Affranchis*. Ce qui fait la beauté de cette pièce, c'est que Philippe et Hélène ne sont pas séparés à la fin par je ne sais quel scrupule héréditaire, quel retour de l'atavisme religieux. C'est bien plus impie, si l'on veut, à mon sens c'est bien plus religieux que cela : c'est plus près de Pascal, et moins près de Henri Bordeaux. S'ils se séparent à la fin, c'est qu'ils *ne savent pas* s'ils sont des lâches ou des héros ; s'ils le *savaient*, ils agiraient comme ils pensent. Mais non : ils sentent un scrupule qu'ils ne peuvent pas s'expliquer à eux-mêmes, qu'ils ne peuvent pas justifier, mais que non plus ils ne peuvent *réfuter* (j'emploie le mot à dessein). Et c'est cette constatation, c'est cette humiliation de ne pas *savoir* s'ils sont des lâches ou des héros, qui les sépare. Ce qui vient à l'appui de mon interprétation, c'est la magnifique phrase d'Hélène à l'Abbesse : “ Tourmentez-moi encore, vous en avez le pouvoir, mais *n'essayez plus de me consoler.* ” Il s'agit là, non d'une hésitation morale, non d'une lâche pitié, non d'un sacrifice à l'ordre (“ l'ordre règne à Varsovie ”), non d'une reprise

des âmes par la "tradition", par la "bonne vieille morale", mais de quelque chose de beaucoup plus douloureux, de plus significatif. Ces scrupules que jadis la religion nous donnait, l'intelligence les reprend à son compte, les aggrave. La vie intérieure des hommes "affranchis" de dogme est cent fois plus douloureuse, plus hésitante, plus tourmentée que la vie d'une âme religieuse. En "désenchaînant" l'intelligence, on ne déchaîne pas les "passions". Au contraire, on leur suscite un ennemi redoutable : car l'intelligence aussi est une passion, et qui consume tout ce qui n'est pas elle, et qui s'immole ce qu'on appelle le "bonheur".

"Je viens de prêter le livre. Je ne peux donc pas te parler de tous les mérites de cette pièce, et d'abord de ce beau lyrisme intellectuel de la phrase. Des phrases incomplètes passent dans ma mémoire. D'abord la phrase sur la mort, si belle qu'elle ressemble à la musique de Dukas, puis la phrase sur la vie de l'abbesse, qui voyage, sans quitter la clôture, dans un véhicule dont on ne relève les stores que la nuit, puis une phrase divine, où Philippe explique que ce qu'il aime dans Hélène, c'est "son attention anxieuse". — "Elle a le regard de nos meilleurs jeunes gens"; il goûte auprès d'elle "l'orgueil du chef à prestige auprès

d'un aide de camp de valeur". — Je cite mal et de mémoire. Quelle beauté pure, quelle beauté neuve ! Vrai, je suis rudement emballé !

"La pièce de Claudel est d'un lyrisme magnifique et d'une grande simplicité : Mais je ne peux parler aujourd'hui que des *Affranchis*. Je vais très bien, quoique, à force de manger et de grossir (je n'ai plus figure humaine) je me sois collé une indigestion.

"Je continuerai bientôt cette lettre. Je voudrais maintenant écrire aux voyageurs. Mais je ne sais comment m'y prendre. J'ai trop de choses à dire : je vois bien que je n'écrirai jamais là-bas. Le mieux serait que tu leur envoies cette lettre, pour leur faire honte de voyager, et de s'intéresser au monde extérieur, quand seule la pensée existe, et la musique, et les passions de l'intelligence... J'espère que mon bavardage philosophique ne t'aura pas trop ennuyé. Si tu étais sage, tu viendrais me voir. Malheureusement, en ce moment, il fait très laid.

"Ton ami,

"HENRI FRANCK.

"Cannes, décembre 1910."

HENRI HOUSSAYE

Il y a toute une catégorie d'historiens en France, dont le principal caractère est d'appartenir à l'Académie française. Au lendemain de la mort de Michelet, qui écrivit l'histoire de la France parce qu'il aimait ce pays, et de Taine qui construisit l'histoire de la Révolution française, parce qu'il avait horreur de la Commune, les historiens ont formé deux écoles. Il y a eu l'école universitaire, qui a prétendu fonder l'histoire scientifique ; c'est à savoir une histoire qui, dédaignant les formes humaines et singulières (Louis XIV, Napoléon) que revêtent le plus souvent les grands événements dans la vie d'une nation, s'efforce d'atteindre, sous ces éclatantes apparences, la réalité, qui est, selon les uns, une fatale évolution économique, selon les autres, l'évolution, également naturelle, des institutions religieuses et des institutions juridiques. Et, d'autre part, il y a l'école académique,

dont les tenants s'efforcent simplement d'écrire assez de récits de batailles, assez de " portraits " de monarques, de ministres et de généraux pour être un jour admis à l'Académie française. — J'avoue ma préférence pour la première école ; si ses prétentions sont déplaisantes, ses livres sont nourrissants pour l'esprit. Il y a la *Cité antique* de Fustel de Coulanges, que Montesquieu aurait aimée. Je ne connais rien de plus clair que l'*Histoire politique de l'Europe contemporaine*, par M. Seignobos ; et c'est dommage que M. Emile Bourgeois écrive si mal, car c'est ce qui empêche son *Manuel de politique étrangère*, d'ailleurs excellent, d'être un chef-d'œuvre. Les jours où j'ai la faiblesse de me défier du grand Michelet, je peux apprendre beaucoup de choses sur l'histoire de la France, dans le grand ouvrage qu'ont publié sur ce sujet M. Ernest Lavisse et ses collaborateurs. Par exemple, on lit avec beaucoup d'intérêt *La Gaule romaine* de M. Gustave Bloch, et *L'histoire du Moyen-Age* de Ch. V. Langlois. Il n'est pas jusqu'à M. Aulard lui-même, si peu intelligent pourtant, qui sur l'Histoire de la Révolution française ne puisse donner de précieux renseignements. Si j'ouvre au contraire un livre d'Albert Vandal, qui a des dons évidents, de Frédéric Masson, du duc de Broglie,

voire de Gabriel Hanotaux, du duc d'Audiffred-Pasquier, ou de M. Thureau-Dangin, c'est aussitôt l'ennui, le bâillement, le sentiment que toute histoire est vaine, que les mouvements et les paroles des pantins pompeux dont le candidat à l'Académie ou l'académicien tire les ficelles n'intéressent en rien le réel ni l'homme ; que tous ces " portraits " enfin, tous ces " récits ", toutes ces " vues d'ensemble " sont des exercices, d'abord fort peu récréatifs, mais surtout fort arbitraires. S'il s'agit de petits personnages et de petits événements, je nie qu'il soit utile d'en noter et ainsi d'en prolonger l'existence ; — s'il s'agit au contraire de grands hommes et de grands événements, je doute qu'un historien puisse parler des premiers, s'il n'est pas leur pair, et qu'il puisse faire revivre les seconds, s'il n'est pas un grand lyrique. Ce n'est pas Frédéric Masson, c'est Balzac, c'est Hugo, c'est Stendhal, c'est Tolstoï, c'est Henri Heine — le Heine du *Tambour Legrand* — que je consulte sur Napoléon. Et c'est à Hugo encore, ou à Stendhal, que je demande le récit de la bataille de Waterloo. Il est vrai que, aux qualités lyriques, à la puissance de faire revivre, certains hommes joignent le sérieux, l'impartialité, le goût de la vérité solide. Ce sont les grands, les vrais historiens, nés pour raconter

les grandes époques. Thucydide peut parler de Périclès ; tous deux ont contribué à former la raison de l'homme. Et le génie de Tacite égale et peut embrasser la complexe grandeur de l'Empire romain. Mais le portrait de Richelieu par Gabriel Hanotaux ! celui de Jeanne d'Arc par Henri Martin ! La plupart des livres d'histoire sont de mauvaises herbes qui poussent sur des tombeaux célèbres ; les autres ressemblent à ces prétentieux monuments qu'on édifie dans les cimetières de campagne, aux notables de l'endroit. Ils ne prolongent pas le souvenir du défunt dans la mémoire du village, mais ils l'empêchent de bénéficier de la tranquillité de la mort.

Parmi les historiens académiques, il faut en mettre pourtant deux à part : Albert Sorel (dont à vrai dire le principal titre, plutôt que son gros ouvrage sur *l'Europe et la Révolution française*, est son petit livre sur Montesquieu) et aussi cet Henri Houssaye qui vient de mourir. Il est très embarrassant de dire ce qu'ont de remarquable les livres de Houssaye. Mais le fait est qu'ils intéressent. Peut-être cela tient-il à la simplicité du récit qui, sans les amplifier, cerne et met en bonne lumière d'admirables événements. Il n'y a pas, dans ces livres sur 1814, 1815, de "portraits"

de Napoléon, ni de ses maréchaux. Dans une bonne langue, non pas très éclatante ni très individuelle, mais enfin solide et vivante, Houssaye nous raconte l'agonie militaire de Napoléon. Il n'est pas de plus grand sujet.

Ce sont les choses qui louent. Rien n'est plus vrai de Napoléon. On ne peut même se défendre de quelque faiblesse pour Frédéric Masson, parce qu'il a patiemment ramassé, collectionné mille petits détails sur l'Empereur. Ce n'est pas, bien entendu, qu'il soit capable de pénétrer dans cet esprit, de faire le portrait de cette intelligence (ce qu'on a écrit de meilleur sur l'intelligence napoléonienne se trouve, par aventure, dans un livre du physicien Pierre Duhem : *la Théorie physique ; sa structure*). Mais c'est le privilège des très grands hommes, qu'on s'intéresse aux plus menus détails de leur existence, et que nous soyons curieux de leurs maladies et de leur régime. M. Paul Frémaux a fait un livre qu'on lit avidement. Il s'appelle *Dans la chambre de Napoléon mourant.* Il a suffi à M. Frémaux pour écrire ce livre, de colliger les bulletins de santé qu'ont écrits les médecins de Napoléon. Il a suffi de même à M. Frédéric Masson pour faire un livre agréable sur Napoléon, de transcrire le catalogue de sa

garde-robe, de nous révéler que l'Empereur se lavait à l'eau de Cologne et qu'à tous les crus de Bourgogne il préféra le Chambertin. — C'est intéressant parce qu'il s'agit d'un des plus grands hommes qu'il y ait eu ; et peut-être Napoléon est-il le seul dont il soit tolérable qu'on nous rapporte de si petites particularités. Mais, à plus forte raison, aurons-nous de la reconnaissance pour un historien qui, au lieu de se contenter de rassembler ces menus détails, applique son intelligence à raconter clairement, véridiquement, une période, la plus émouvante période de la vie militaire de Napoléon. Henri Houssaye avait choisi un beau sujet d'études. Il s'est appliqué modestement, et c'est ce dont il faut le louer, à en bien éclairer toutes les parties.

A quoi tient enfin ce prestige que Napoléon exerce encore sur nous ? Nos aînés, qui autant que nous lisaient Stendhal, s'appliquent à copier Bonaparte. Leur jeune ambition admirait cet heureux modèle, et de Napoléon, ce qui les enivrait le plus, c'est le beau succès. Ce bonapartisme à la Julien Sorel vit encore — moins tendre, peut-être, plus sec et plus exigeant — dans les *Déracinés* de Maurice Barrès. Qu'on se rappelle la visite des jeunes Lorrains au tombeau des Invalides... Nous

n'avons pas les mêmes grands désirs que nos aînés. Nous avons, plus qu'eux, le sentiment des mille résistances qui aujourd'hui limitent chaque destinée. Et nous sommes plus curieux de ce qui nous arrête, qu'avidés de ce qui nous sert. C'est seulement quand nous sentons qu'il nous résiste que nous avons conscience de toucher le réel. Et donc nous ne sommes plus *jaloux* de Napoléon ; mais nous avons encore pour lui un grand amour. C'est précisément sa défaite finale qui est admirable : on sent mieux la grandeur, la solidité de ce qu'il a fait quand on sait ce qu'il rêvait de faire encore, et que le sentiment du manque, le désir d'un empire en Orient, une constante inquiétude ont pendant toute sa vie, dès le début de sa gloire, comme au moment le plus impérial de sa maturité, empêché ce vainqueur de goûter la satisfaction dans sa plénitude. De plus, sa douloureuse agonie, dans notre esprit le réconcilie avec Beethoven ; mais ne le diminue pas, je veux dire ne le *christianise* en rien. Car sa mort est moins un enseignement qu'un scandale. Puis, nous admirons qu'en lui, à une sensibilité qu'on peut dire romantique (si cette épithète a un sens) se joigne une vision bien nette, bien claire des réalités, un très juste sentiment du possible et de l'efficace. Et

enfin, toutes ces énergies qui chez nous s'éveillent, toutes ces jeunes forces qui se reconnaissent, et veulent se donner, servir, auraient besoin, pour prendre toute leur valeur, pour devenir aussi fécondes qu'il est en elles, d'être groupées, réglées, ordonnées, voire asservies par celui-là qui se vantait d'avoir fait rendre aux hommes tout ce qu'ils peuvent. Mais tout justement il est si grand que ceux qui tenteraient de jouer son rôle ou de se mettre dans sa place seraient ridicules et intolérables. Il nous manque et nous manquera éternellement. C'est pourquoi rien n'est plus triste que de voir un homme de la valeur de M. Octave Mirbeau déclarer à un rédacteur d'*Excelsior* qu'il va faire une pièce pour montrer que le principal ressort de Napoléon, c'était sa haine de la France, et que ses victoires, de son aveu même, ne tiennent qu'aux désobéissances de ses maréchaux. Comment un homme qui a pourtant le sens des choses, qui voit gros, mais qui voit clair, peut-il faire des erreurs pareilles ?

Il est certain qu'à propos de la mort d'Henri Houssaye, je n'ai pas beaucoup parlé du mort lui-même. J'ai dit du moins qu'il était un excellent esprit, et qu'il écrivait dans une bonne langue, avec clarté, solidité, exactitude, sur de fort impor-

tants sujets. Puis, quand on fait l'éloge posthume d'un historien, membre de l'Académie française, il est bien difficile de ne pas donner dans les "idées générales" chères au comte Eugène Melchior de Vogüé.

Novembre 1911.

TABLE DES MATIÈRES

LA DANSE DEVANT L'ARCHE.

| | |
|--------------------------|----|
| Livre premier | 9 |
| Livre deuxième | 35 |
| Livre troisième. | 51 |

NOTES CRITIQUES.

| | |
|---|-----|
| Maurice Barrès en Auvergne | 121 |
| Le mouvement philosophique | 133 |
| Le mouvement philosophique | 141 |
| Raymond Laurent. | 157 |
| Frédéric Rauh | 165 |
| <i>Au loin, Peut-être</i> , poèmes par François Porché | 169 |
| <i>Israël Zangwill</i> , par André Spire | 173 |
| Sur la Morale et la Pédagogie de Maurice Barrès. | 179 |
| <i>Le Calumet</i> , par André Salmon | 207 |
| Lettres sur <i>les Affranchis</i> | 214 |
| Henri Houssaye | 219 |

ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Volumes in-8 couronne 3 fr. 50

PAUL CLAUDEL : L'OTAGE

Drame en trois actes.

L'ANNONCE FAITE A MARIE

mystère en quatre actes et un prologue.

CH.-L. PHILIPPE : LA MÈRE ET L'ENFANT

Edition conforme au premier manuscrit.

LETTRES DE JEUNESSE

— à HENRI VANDEPUTTE

ANDRÉ GIDE : ISABELLE

Récit.

J. COPEAU et J. CROUÉ : LES FRÈRES KARAMAZOV

Drame en cinq actes d'après DOSTOIEVSKY.

HENRI GHÉON : NOS DIRECTIONS

(Réalisme et Poésie. — Notes sur le Drame poétique.
— Du Classicisme. — Sur le vers libre, etc.)

LE PAIN

Tragédie populaire en quatre actes et cinq tableaux.
Représentée au Théâtre des Arts.

JEAN SCHLUMBERGER : L'INQUIÈTE PATERNITÉ

G. K. CHESTERTON : LE NOMMÉ JEUDI (UN CAUCHEMAR)

Traduit de l'anglais par JEAN FLORENCE.

FRIEDRICH HEBBEL : JUDITH

Tragédie en cinq actes, traduite de l'allemand par
GASTON GALLIMARD et PIERRE DE LANUX.

JACQUES RIVIÈRE : ÉTUDES

(Baudelaire, Paul Claudel, André Gide, Ingres, Cézanne, Gauguin, Rameau, Bach, Franck, Wagner, Moussorgsky, Debussy, etc.)

JEAN RICHARD BLOCH : LÉVY (PREMIER LIVRE DE CONTES)

PIERRE HAMP : LE RAIL

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN : LA LUMIÈRE DE GRÈCE

GEORGES DUHAMEL : COMPAGNONS (POÈMES)

EMILE VERHAEREN : HÉLÈNE DE SPARTE

Tragédie en quatre actes.

Volume in-8 tellière 5 fr. 00

ANDRÉ GIDE : ISABELLE

Première édition sur vergé d'Arches, tirée à 500 exempl.

Volume in-8 couronne 2 fr. 50

SAINTLÉGER LÉGER : ÉLOGES

LÉON-PAUL FARGUE : POÈMES

COVENTRY PATMORE : POÈMES

(Traduction de PAUL CLAUDEL, précédée d'une étude
sur Coventry Patmore par VALÉRY LARBAUD)

POUR PARAITRE :

Volume in-8 couronne 3 fr. 50

PIERRE HAMP : VIEILLE HISTOIRE

Contes écrits dans le Nord.

HENRI BACHELIN : JULIETTE LA JOLIE

MICHEL YELL : CAUËT

EN DEPOT :

PAUL CLAUDEL : CINQ GRANDES ODES SUIVIES
D'UN PROCESSIONNAL POUR SALUER
LE SIECLE NOUVEAU

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

A POUR COLLABORATEURS HABITUELS :

PAUL CLAUDEL,
ANDRÉ SUARÈS, EMILE VERHAEREN,
ANDRÉ GIDE, VALÉRY LARBAUD, EDMOND PILON,
HENRI BACHELIN, MICHEL ARNAULD, HENRI GHÉON,
JEAN SCHLUMBERGER, ANDRÉ RUYTERS,
JACQUES COPEAU, ALBERT THIBAUDET,
JACQUES RIVIÈRE



LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

qui, à l'origine, paraissait sur 75 à 100 pages
offre aujourd'hui à ses lecteurs des n^{os} de 200 pages

Chacun de ses numéros contient :

Un article de critique générale ou de discussion,

Des poèmes,

Un essai ou une nouvelle,

Un roman

La Chronique de Caërdal,

Une chronique de la littérature,

Une chronique de poèmes,

Une chronique des romans,

Une chronique du théâtre,

Des notes critiques sur les manifestations littéraires ou artistiques les plus intéressantes. Une revue des Revues françaises et étrangères.

par ANDRÉ SUARÈS;

par MICHEL ARNAULD;

ou par ALBERT THIBAUDET;

par HENRI GHÉON;

par JACQUES COPEAU;

par JEAN SCHLUMBERGER;

DEPUIS SA FONDATION (FÉVRIER 1909),

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

A PUBLIÉ :

- Charles Blanchard,*
Le Journal de la XX^e année,
Les Lettres de Jeunesse, de CHARLES-LOUIS PHILIPPE ;
L'Hymne du Saint-Sacrement,
Trois Hymnes,
L'Otage,
L'Annonce faite à Marie, de PAUL CLAUDEL ;
Michel-Ange,
Les Heures du Soir,
Trois Poèmes, d'ÉMILE VERHAEREN ;
La Porte Etroite,
Isabelle,
Le Journal sans dates, d'ANDRÉ GIDE ;
La Fête Arabe, de JÉRÔME ET JEAN THARAUD
Fermina Marquez,
Rose Lourdin, de VALERY LARBAUD ;
Jacques l'Egoïste, de JEAN GIRAUDOUX ;
L'Inquiète Paternité, de JEAN SCHLUMBERGER.

Il est envoyé un numéro spécimen
à quiconque en fait la demande.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE TRENTE
MAI MIL NEUF CENT DOUZE PAR
"THE ST. CATHERINE PRESS LTD"
QUAI ST. PIERRE, BRUGES BELGIOUE.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

| | | |
|--|--|--|
| | | |
|--|--|--|

